Presented to
The Library
of the
University of Toronto
by

J. B. Tyrrell Esq.

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

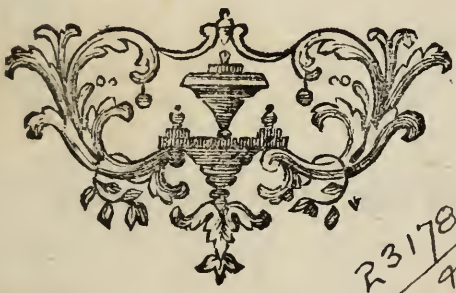
http://www.archive.org/details/lettresdifiant11pari

HECCIMIS.
L.

LETTRES EDIFIANTES ET CURIEUSES,

ECRITES DES MISSIONS Etrangeres, par quelques Missionnaires de la Compagnie de JESUS.

XI. RECUEIL.



R 31782
4 29
27

A PARIS,
Chez NICOLAS LE CLERC, rue S. Jacques, à l'Image S. Lambert.

MDCCXV.
Avec Approbation & Privilege du Roy.

AUX JESUITES DE FRANCE.

MES REVERENDS PERES,

Ces nouvelles Lettres que j'ay l'honneur de vous preſenter, ne vous intereſſeront pas moins, à ce que j'eſpere, que les précédentes dont je vous ay déja fait part.

Elles viennent de personnes qui vous sont cheres, & leur intention, en nous les écrivant, est qu'elles vous soient communiquées : quand il n'y auroit que cela seul, elles ne peuvent manquer de vous estre agreables.

Mais elles vous plairont encore par des endroits qui vous sont bien sensibles. L'Idolâtrie détruite, & la Foy élevée sur ses ruines dans les diverses parties du nouveau Monde, la constance & la fermeté des nouveaux Fideles, ce qu'il en couste aux hommes Apostoliques pour les arracher du sein de l'infidelité, & pour les former aux vertus Chrestiennes, les travaux

qu'ils ont à eſſuyer, les fréquentes perſécutions que l'Enfer leur ſuſcite, & les dangers preſque continuels auxquels leur vie eſt expoſée, voilà comme un précis de ce que ces Lettres renferment d'édifiant. Rien, ce me ſemble, ne peut intereſſer davantage des perſonnes conſacrées par leur vocation au ſalut des ames, & dont toute l'ambition doit eſtre de faire glorifier JESUS-CHRIST.

Ces meſmes Miſſionnaires qui vous rendent compte de leurs occupations, ont ſoin en meſme temps de vous donner des connoiſſances exactes de tout ce qui merite d'eſtre obſervé dans les

diverſes contrées, où l'intereſt de la Religion les appelle; & vous ſçavez mieux que perſonne de quelle utilité peuvent eſtre ces ſortes de connoiſſances. Ils s'attendent pareillement que de voſtre coſté vous les aiderez à ſoutenir tout le poids du Miniſtere Evangelique, ſoit par le ſecours de vos prieres, ſoit par les autres moyens qu'une charité ingenieuſe peut aiſément vous ſuggerer.

Parmi les diverſes Lettres qui compoſent ce Recueil, les deux premieres ont quelque choſe de ſingulier, chacune en ſon genre.

Celle du P. Bouchet expoſe

dans un grand détail ce que luy & ſes Néophytes ont eu à ſouffrir durant une perſécution très vive que leur ſuſciterent les Preſtres Gentils, qui ſont par-tout les ennemis implacables du Chriſtianiſme.

La ſeconde qui eſt du P. Taillandier, contient une Deſcription curieuſe de la nouvelle route qu'il fut obligé de tenir pour ſe rendre aux Indes. Pendant près de trois ans que dura ſon voyage, il ſe diſpoſa par bien des fatigues à la pénible Miſſion du Carnate, à laquelle il eſtoit deſtiné, & où il a fait beaucoup de fruit pendant le peu de temps qu'il y a demeuré. Cette Miſſion le re-

grette maintenant, & perd toute eſpérance de le revoir jamais.

Il eſtoit parti vers le mois de Juin de l'année 1712, accompagné de deux de ſes Diſciples, pour aller du coſté de Golconde, où les beſoins de la Religion demandoient ſa préſence. Depuis ce temps-là, quelque ſoin qu'on ſe ſoit donné pour apprendre de ſes nouvelles, on n'a pu ſçavoir ce qu'il eſtoit devenu. On ſe doute qu'il a eſté maſſacré par les Infideles, ou bien qu'il s'eſt noyé en traverſant quelque riviere. C'eſt de quoy cependant on n'a pu eſtre éclairci, quoyqu'on ait envoyé ſur les lieux des perſon-

nes de confiance pour s'en informer.

Cette perte a eſté ſuivie de celle de quelques autres Miſſionnaires, que des morts violentes ont enlevé dans un temps, où ils pouvoient rendre encore de grands ſervices à la Religion. Le Pere Mauduit & le P. de Courbeville ſont de ce nombre : on les a trouvé morts tous deux dans la meſme cabane, & l'on aſſure que les Brames les ont fait empoiſonner.

Le premier a vieilli dans les fonctions de la vie Apoſtolique : c'eſt luy qui a jetté les fondemens de la Miſſion du Carnate, & qui l'a établie ſur le modele de

celle de Maduré, dans laquelle il avoit fait les premiers essays de son zele. Il a eu souvent le bonheur d'estre insulté, chargé de fers, & meurtri de coups pour la cause de J. C. qu'il a annoncé à un grand nombre d'Idolâtres.

Le second ne faisoit que d'entrer dans cette mesme Mission. L'empressement qu'il a eu de s'y consacrer malgré la délicatesse de sa complexion, qui sembloit incompatible avec la vie austere qu'on y mene, donne assez à connoistre ce que l'on devoit attendre de son courage.

Enfin le P. Tachard, si connu par ses fréquens voyages, & par

tout ce qu'il a fait pour étendre & affermir la Religion dans les Indes, a esté attaqué d'une maladie contagieuse, qui ravageoit le Royaume de Bengale, où il se trouvoit alors, & il y est mort, ainsi que le Pere Papin, autre Missionnaire dont vous connoissiez le zele & la piété. Voilà bien des pertes, & il ne sera pas facile de les réparer si-tost.

Tandis qu'on apprenoit coup sur coup des nouvelles si affligeantes, on estoit en peine de sçavoir quelle avoit esté la destinée du P. Bonnet & du P. Faure. Il y avoit trois ans qu'ils estoient entrez dans les Isles de Nicobar de la maniere que vous l'avez

vû dans le dernier de nos Recueils ; & depuis ce temps-là on n'avoit reçu aucune de leurs Lettres : on pouvoit craindre qu'ils n'euſſent eſté mis à mort par ces Barbares, auxquels ils s'eſtoient livrez avec confiance, pour leur enſeigner les véritez du ſalut.

Mais on a eſté bien conſolé par des nouvelles récentes qu'on a eues des bénédictions que Dieu a daigné répandre ſur leurs travaux. Voicy ce qu'on a appris par un de nos Miſſionnaires qui accompagne M. l'Eveſque de Saint Thomé dans le cours de ſes viſites : il eut occaſion d'entretenir un Capitaine Anglois durant le ſéjour qu'il fit à Chaligan :

c'eſt une Ville maritime ſituée à l'extrémité du Royaume d'Arlacan à l'Eſt de l'embouchure du Gange. Ce Capitaine l'aſſura qu'ayant rangé les Iſles de Nicobar, pluſieurs de ces Inſulaires ſe jetterent dans leurs canots, & vinrent au devant de luy ſuivant leur couſtume ; qu'en l'abordant ils firent le ſigne de la Croix, en luy donnant à entendre qu'ils eſtoient Chreſtiens, & que dans une des Iſles qu'ils luy montroient du doigt, il y avoit deux Etrangers qui leur enſeignoient les véritez du Chriſtianiſme. Ainſi il eſt à préſumer que les deux Miſſionnaires ſont pleins de vie, & que Dieu leur

a fait trouver grace auprès de ces Barbares.

La Relation de la découverte des Iſles Palaos, *que vous trouverez dans ce meſme Recueil, vous apprendra la nouvelle tentative qu'on a faite pour porter la Foy aux Peuples qui habitent ces Iſles. Cette entrepriſe a eu auſſi peu de ſuccès que les précédentes dont vous avez pu entendre parler.*

Le Vaiſſeau équipé par les ordres du Roy d'Eſpagne pour porter les deux Miſſionnaires, arriva à la vûe d'une de ces Iſles le 30. Novembre de l'année 1710. *Le P. Duberon, & le P. Cortil, (c'eſt le nom des deux*

Jésuites) *avoient mené avec eux un* Palaos *nommé Moac, qui avoit esté baptisé à Manile, & qui devoit leur servir d'Interprete. Les manieres affables des Insulaires engagerent les Peres à débarquer dans l'Isle, pour y planter une Croix, & reconnoistre de plus près le génie des habitans. Comme leur dessein estoit de revenir le mesme jour à bord, afin d'aller à la découverte des autres Isles, ils n'avoient porté avec eux que leur Breviaire, une Etole, & un Surplis, & ils n'estoient accompagnez que du* Palaos *& de quelques Espagnols. Peu après leur débarquement, le Vaisseau fut jetté par*

des briſes dans des courans qui l'emportcrent fort au large, & qui ne luy permirent plus d'approcher de l'Iſle. Ainſi il retourna à Manile, & les deux Peres dépourvus de tout, furent abandonnez à la merci des Inſulaires.

L'année ſuivante le P. Serrano, dont il eſt parlé fort au long dans l'Epiſtre qui eſt à la teſte du VI. Recueil, ſe mit en mer pour aller au ſecours des Miſſionnaires. Il partit de Manile le 15. Décembre avec un autre Jéſuite, & l'élite de la jeuneſſe du païs, qui ſe faiſoit un plaiſir d'avoir part à une œuvre ſi ſainte. Le troiſiéme jour de

leur navigation le Vaisseau fut brisé par une violente tempeste, & tous périrent à la reserve de deux Indiens & d'un Espagnol qui échaperent de ce naufrage, & qui allerent en porter la nouvelle à Manile.

C'est pour la quatriéme fois qu'on a tenté vainement de pénétrer dans les Isles Palaos: *il n'y a presque plus d'esperance de réussir dans cette entrepriſe, du moins par la voye des Philippines. Il ne resteroit plus qu'à faire une tentative du costé des Isles Marianes, qui sont plus à portée de ces Isles. Cependant les deux Missionnaires sont entre les mains de ces Infideles, sans*

qu'on ait pu ſçavoir encore de quelle maniere ils en ont eſté reçus.

Un de ces Inſulaires débarqué à Givan le jour de l'Aſcenſion de l'année 1710. *a rapporté que le* Palaos *baptiſé à Manile eſtoit un ſcelerat, coupable de crimes qui font horreur à l'humanité; qu'il avoit trompé les Eſpagnols en demandant le Bapteſme, & qu'il ſera dans ſon païs leur ennemi le plus déclaré.*

Si ce récit eſt véritable, il eſt à croire que les Miſſionnaires ont reçu à preſent la récompenſe de leur zele. Mais on ne peut gueres compter ſur le rapport de cet Inſulaire, & l'on a bien plus de

raiſon d'eſperer que Dieu, qui ſemble les avoir conduits luy-meſme dans ces Iſles, leur aura conſervé la vie pour la converſion de ce nouveau Peuple.

Les autres Lettres, tant celles de la Chine, que celles de la nouvelle France, ſont remplies de choſes que vous lirez avec autant d'édification que de plaiſir. Enfin la derniere vous donnera quelque idée de la celebre Miſſion du Paraguay, qu'on s'eſt efforcé de décrier par des calomnies, auxquelles on euſt peut-eſtre ajouſté foy, ſi elles euſſent eſté imaginées avec plus d'artifice, ou du moins ſi ceux qui les ont inventées, euſſent ſçu garder

la vray-semblance. Je me recommande à vos saints Sacrifices, en l'union desquels je suis avec tout le respect possible,

MES REVERENDS PERES,

Vostre très-humble & très-obéïssant serviteur en N. S.
J. B. DU HALDE, de la Compagnie de JESUS.

APPROBATION.

J'AY lû par l'ordre de Monseigneur le Chancelier, *Ces nouvelles Lettres curieuses & édifiantes*, & j'ay cru que le Public les recevroit avec autant de plaisir & d'utilité, qu'il a reçu les précédentes. Fait à Paris le 8. Dec. 1714.

RAGUET.

Permiſſion du R. P. Provincial.

JE ſouſſigné Provincial de la Compagnie de JESUS en la Province de France, ſuivant le Pouvoir que j'ay reçu de noſtre R. P. General, permets au P. J. B. Du Halde de faire imprimer le *XI. Recueil de Lettres édifiantes & curieuſes, écrites des Miſſions étrangeres par quelques Miſſionnaires de la Compagnie de* JESUS, qui a eſté lu & approuve par trois Théologiens de noſtre Compagnie. En foy de quoy j'ay ſigné la Preſente. Fait à Paris le 30. de Novembre 1714.

ISAAC MARTINEAU.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu Roy de France & de Navarre, à nos amez & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maistres des Requestes ordinaires de nostre Hostel, Grand Conseil, Prevost de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Nostre bien amé le Pere J. B. DU HALDE de la Compagnie de JESUS, Nous ayant fait remontrer qu'il desireroit faire imprimer & donner au public un Ouvrage intitulé, *Lettres édifiantes & curieuses écrites des Missions étrangeres par quelques Missionnaires de la Compagnie de* JESUS, s'il Nous plaisoit luy accorder nos Lettres de Privilege sur ce necessaires : Nous luy avons permis & permettons par ces presentes de faire imprimer ledit Livre en telle forme, marge, caractere, & autant de fois que bon luy semblera, & de le faire vendre & debiter par tout nostre Royaume pendant le temps de six années consécutives, à compter du jour de la datte desdites presentes. Faisons défenses à toute sorte de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de nostre obéissance ; & à tous Imprimeurs, Libraires, & autres d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, debiter ni contrefaire ledit Livre en tout ni en partie, sans la permission dudit Exposant ou de ceux qui auront droit de luy, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, & de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hostel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages, & interests. A la charge que ces presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la datte d'icelles ; que l'impression dudit Livre sera faite dans nostre Royaume & non ailleurs, en bon papier & en beaux caracteres, conformément aux Reglemens de la Librairie ; & qu'avant que de l'exposer en vente, il en sera mis deux exemplaires dans nostre Bibliotheque publique, un dans celle de nostre Chasteau du

Louvre, & un dans celle de noſtre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France le ſieur Phelyppeaux Comte de Pontchartrain, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des preſentes ; du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Expoſant ou ſes ayans-cauſe pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empeſchement. Voulons que la copie deſdites preſentes, qui ſera imprimée au commencement ou à la fin dudit Livre, ſoit tenue pour dûment ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & féaux Conſeillers & Secretaires, foy ſoit ajouſtée comme à l'Original. Commandons au premier noſtre Huiſſier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous actes requis & neceſſaires, ſans autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, charte Normande, & Lettres à ce contraires. Car tel eſt noſtre plaiſir. Donné à Verſailles le douziéme de Fevrier l'an de grace mil ſept cens treize, & de noſtre Regne le ſoixante-dixiéme. Par le Roy en ſon Conſeil,

FOUQUET.

Regiſtré ſur le Regiſtre N. 3. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, pag. 599. N. 671. conformément aux Reglemens, & notamment à l'Arreſt du 13. Aouſt 1703. Fait à Paris le 26. Avril 1713.

Signé, L. JOSSE, Syndic.

LETTRE

LETTRE DU PERE BOUCHET, Missionnaire de la Compagnie de JESUS,

A Monsieur COCHET DE SAINT-VALLIER, *Président des Requestes du Palais à Paris.*

MONSIEUR,

La paix de Notre-Seigneur.

Il est bien consolant à un Missionnaire qui s'est relegué aux

extrémitez du monde pour travailler au salut des Infideles, d'estre dans le souvenir d'un Magistrat de votre réputation, & de vostre mérite, & d'apprendre que non seulement vous ne le perdez point de vûe dans des lieux si éloignez, mais encore que vous vous intéressez à ses travaux, & que vous voulez estre informé des succez dont Dieu benit son ministere.

L'avancement de la Religion que vous avez si fort à cœur, est sans doute ce qui a contribué plus que toute autre chose à cette amitié dont vous m'honorez, & dont vous m'avez donné tant de preuves. C'est aussi ce qui vous a fait souhaitter d'estre instruit plus en détail de la persécution que les Chrestiens de *Tarcolan* ont soufferte presque au moment

que la Foy leur a esté annoncée. Un mot qu'on en dit en passant dans le cinquiéme Recueil de nos Lettres, a piqué vostre curiosité ; & le Journal que je fis alors de tout ce qui nous arriva, me met en estat de vous satisfaire, & de vous donner cette légére marque de mon estime, & de ma reconnoissance.

Les Gentils de la Ville de *Tarcolan*, Capitale du Royaume de Carnate, ne pouvoient souffrir les heureux commencemens de la Religion Chrestienne, qui faisoit chaque jour de nouveaux progrez dans le Païs. Les principaux d'entre eux tinrent de fréquentes Assemblées pour concerter nôstre perte, & pour détruire le Christianisme dans sa naissance. Le moyen dont ils s'aviserent, fut de me déferer à *Sexsaeb*, Gouverneur de toute

la Province, & d'exciter ſon avidité en lui perſuadant que je ſçavois faire de l'or, que j'avois des richeſſes immenſes, & que s'il s'aſſuroit de ma perſonne, en me renfermant dans une étroite priſon, il pouvoit s'enrichir en peu de temps lui & toute ſa famille.

Les autres accuſations eſtoient trop foibles: tout ce qu'on avoit pû dire à ce Gouverneur de noſtre mépris pour les Dieux de la Nation, n'avoit fait juſques-là qu'une légére impreſſion ſur ſon eſprit: comme il eſtoit *More* *, il ſe mocquoit luy-même des ſuperſtitions Payennes.

Il arriva en ce temps-là une choſe qui détermina les Gentils à preſſer l'execution du deſſein qu'ils avoient formé de nous perdre. C'eſt une couſtume eſta-

*On appelle ainſi les Mahometans aux Indes.

blie parmi eux de faire au commencement de chaque année un Sacrifice ſolemnel au Soleil : ce Sacrifice eſt ſuivi de feſtins auſquels ils s'invitent les uns les autres : leurs proches parens & leurs amis ne manquent jamais de s'y trouver.

Le *Cramani* * de *Tarcolan*, nouvellement Chreſtien, conſulta mes Catéchiſtes ſur la conduite qu'il devoit tenir dans cette occaſion ; ils lui répondirent, ce qu'il ſçavoit bien, qu'il ne pouvoit pas aſſiſter au Sacrifice des Gentils, mais qu'il lui eſtoit permis de donner le feſtin, & d'y inviter ſes parens & ſes amis ; que les Chreſtiens de *Maduré*, afin de n'eſtre pas ſoupçonnez d'imiter les cérémonies Payennes, prévenoient les Gentils de trois ou quatre

* Premier Juge de la Ville.

jours ; qu'avant que de commencer la feſte, ils chantoient des Cantiques de pieté, & qu'en ſuite ils faiſoient une aumoſne générale à tous les pauvres qui s'y trouvoient.

Le *Cramani* prit le meſme parti, & il voulut que la feſte fuſt magnifique. Il fit faire un grand *Pandel* * qu'on tapiſſa de toiles peintes : les Catéchiſtes dreſſerent au milieu un Autel qu'ils ornerent de fleurs : ils poſerent ſur l'Autel une Statuë de la très-ſainte Vierge, avec pluſieurs cierges allumez, & diverſes caſſolettes remplies de parfums : on fit venir les tambours & les trompettes de la Ville, on chanta avec beaucoup de pieté les Litanies de Noſtre-Dame, après quoy l'on fiſt une

* Eſpece de Sale couverte de nates ſoûtenues par des pilliers de bois.

décharge de quelques boëtes.

Une grande partie de la Ville se rendit devant la porte du *Cramani*, où tous les Chrestiens s'estoient assemblez. Les Catéchistes voyant cette multitude de Peuples, profiterent de cette occasion pour leur annoncer les veritez du Christianisme : chacun d'eux fit un discours très-touchant : ils parlerent sur-tout avec beaucoup de force contre le Sacrifice du Soleil ; ils firent voir que ce n'estoit qu'au Créateur du Soleil & de tout l'Univers, qu'on devoit rendre ses adorations ; ils s'estendirent ensuite sur les grandeurs de Dieu, & sur la saintete de la Loy qu'il a donnée aux Hommes. La plus-part des Auditeurs parurent émus ; mais quelques Gentils les plus acharnez contre le Christianisme, ne purent retenir leur

rage ; ils la déployerent ouvertement, juſqu'à engager dans leur parti les principaux parens du *Cramani* ; & de concert enſemble ils le priverent des honneurs qu'on a couſtume de luy rendre comme au premier de la Ville, & ils le déclarerent déchû des privileges de ſa Caſte. C'eſtoit tout ce qu'ils pouvoient faire par eux-meſmes pour témoigner leur reſſentiment. Voicy maintenant ce qu'ils tramérent ſecrettement contre luy, & contre les Chreſtiens, par l'entremiſe des Mores.

C'eſtoit vers ce temps là que *Sexſaeb* ſe rendit à *Tarcolan*. Dez le lendemain de ſon arrivée on lui fit le portrait le plus odieux des Chreſtiens, & en meſme temps on lui inſinua qu'il ne devoit pas laiſſer échaper le moyen infaillible qu'il avoit de

s'enrichir en m'arrestant prisonnier. Ces répresentations flattoient trop l'avarice du Gouverneur pour qu'il pust s'en défendre. Ce jour-là mesme il fit venir quelques-uns des Gardes de la Ville, & il leur donna ordre d'estre attentifs à toutes mes démarches, & de se saisir de moy au premier mouvement que je ferois pour sortir de *Tarcolan:* il les rendoit responsables de ma fuite, au cas que j'échapasse à leur vigilance.

Le lendemain les Gardes vinrent sous différens prétextes dans le *Topo* (c'est un bois près de *Tarcolan* où est mon Eglise) & ils ne me perdirent point de vûe jusqu'au jour que je fus pris. Pour avoir quelque raison de me rendre visite, & pour ne me laisser pas entre-voir leur mauvais dessein, deux d'entre

eux feignirent de vouloir embraſſer le Chriſtianiſme. Ils aſſiſtoient regulierément à mes inſtructions, & ils faiſoient paroiſtre beaucoup plus d'ardeur que les autres Catéchumenes : j'eſtois charmé de leur ferveur dont il ne m'eſtoit pas poſſible de prendre le moindre ombrage, lorſque j'appris que le P. de la Breüille & le P. Petit eſtoient ſur le point d'arriver à *Tarcolan*. Je pris la réſolution d'aller les recevoir à *Carouvapoundi*, & j'avertis un de mes Catéchiſtes de ſe préparer à m'accompagner dans ce petit voyage. Un des Gardes eſtant venu le ſoir aſſez tard, s'apperçut de quelque mouvement qui lui donna des ſoupçons de mon départ : il courut auſſi-toſt en avertir ceux que *Sexſaeb* avoit laiſſez pour me garder : cette

nouvelle les déconcerta, parceque le Capitaine, dont ils devoient recevoir les ordres, n'estoit pas alors à *Tarcolan :* ils luy depeſcherent un Exprès à minuit, pour haſter ſon retour. Le Capitaine monta ſur le champ à cheval avec tous ſes Soldats, & dez la pointe du jour il ſe rendit dans le bois de *Tarcolan.* Il commença par faire inveſtir à petit bruit ma Cabanne, & il commanda à ceux de ſes Soldats qui eſtoient pourvûs de mouſquets, de ſe tenir preſts à tirer au premier ordre, au cas qu'on vouluſt faire quelque réſiſtance.

Ayant ainſi diſpoſé ſon monde, il me fit avertir que s'en allant à *Arcarou*, il ſouhaitoit m'entretenir avant que de continuer ſon voyage. J'allay le trouver à l'inſtant meſme : après

quelques paroles assez obligeantes, il me dit qu'il étoit fasché de m'apprendre que *Sexsaeb* estoit mal content de ma conduite sur quelques rapports qui luy avoient esté faits ; & en finissant ces paroles, il ordonna aux Soldats de dépoüiller les Chrestiens & les Catechistes.

Comme je vis qu'on se mettoit en devoir d'exécuter ses ordres ; je lui representay qu'il m'estoit facile de nous justifier de ces accusations injustes, par lesquelles on avoit tasché de nous noircir dans l'esprit de *Sexsaeb* ; que je n'ignorois pas quel étoit le motif de ces calomnies ; que les Gentils n'avoient que trop fait éclater la haine qu'ils portoient à la Loi sainte que j'enseignois à mes Disciples ; qu'on faisoit bien peu de cas de la permission que le grand * *Pacha* nous avoit

* Ils appellent ainsi le Grand Mogol.

donnée d'en faire une profession ouverte dans ses Estats ; qu'au reste, si l'on usoit de violence, il devoit s'attendre que j'en porterois mes plaintes à *Daourkan* son Lieutenant Général, & que j'avois lieu d'espérer qu'il nous rendroit justice.

Ensuite me tournant vers ceux que je sçavois estre les auteurs de cette persécution : Vous « croyez, leur dis-je, qu'en excitant de pareils troubles, vous « mettrez quelque obstacle au « progrez du Christianisme ; vous « vous trompez. Sçachez au contraire, qu'outre les peines que « vous attirera une entreprise de « cette nature, loin de réüssir dans « vostre projet, tout ce que vous « faites pour étouffer le Christianisme dans sa naissance, ne ser- « vira qu'à lui donner de nouveaux « accroissemens. Voyez ces bran- «

» ches de Palmier ; plus vous les
» baiſſez vers la terre, plus elles
» s'elevent vers le Ciel : il en eſt
» de meſme de la Loi ſainte que
» je vous annonce ; elle prendra
» de nouvelle force, à meſure que
» vous ferez des efforts pour la dé-
» truire.

Je n'eus point d'autre réponſe que celle qui me fut faite par le Capitaine, qui eſt un *Rajapoutre* Gentil : Je ſuis Officier
» de *Sexſaeb*, me dit-il aſſez ſéche-
» ment, je dois obéïr à ſes ordres. Un de mes Catechiſtes qui parla alors avec une fermeté vrayement Chreſtienne, fut rudement maltraitté des Soldats qui lui déchargerent ſur le corps de grands coups de *chabouc* *. Il les ſouffrit avec conſtance ; &
» loin de ſe plaindre, Arrachez-

* C'eſt un grand foüet d'une eſpece particuliere.

moy la vie, leur disoit il, je suis « prest de la sacrifier pour la cause « de JESUS-CHRIST. «

Ils prirent aux Chrestiens tout ce qu'ils avoient, puis ils les traisnerent avec violence dans l'Eglise, où ils les renfermérent. Pour moi j'entray dans ma Cabanne, & comme je vis qu'ils se disposoient à prendre le peu qu'il y avoit, je me saisis de mon Breviaire, & je me retiray à l'écart sous un arbre, où je commencay mon Office en leur présence. Dieu permit que tout le mouvement qu'ils se donnoient, ne me causast aucun trouble : ils en estoient estonnez, & je les entendois qui se disoient les uns aux autres : Voilà un étran- « ge homme ; il est aussi peu émû, « que si nous mettions au pillage « la maison d'un de ses ennemis ; « il ne nous regarde seulement pas. «

On enleva les Ornemens qui me ſervoient à l'Autel, quelques bagatelles d'Europe, & une petite boëte où eſtoit le reſte des aumoſnes que j'avois reçues de France pour mon entretien, & pour celui des Catéchiſtes.

Après avoir achevé tranquillement mon Office, je m'approchay du Capitaine, & je lui demanday deux petites Statues, l'une de Noſtre-Seigneur, l'autre de la ſainte Vierge : elles eſtoient ornées de quelques pierres colorées, qu'il avoit pris d'abord pour des pierres précieuſes d'une valeur ineſtimable ; mais s'eſtant détrompé, il n'eut pas de peine à me les rendre, non plus que quelques Livres de pieté qui m'ont eſté fort utiles dans ma priſon.

Le *Cramani* vint alors me témoigner la part qu'il prenoit à

ma diſgrace : je lui fis un petit diſcours en préſence des Idolâtres pour l'animer à ſouffrir conſtamment la perte de ſes biens, & même de ſa vie, s'il eſtoit neceſſaire, pour la défenſe de la Foy. Je m'entretenois encore avec luy, lorſque le Capitaine monta à cheval : c'eſtoit le ſignal qu'il avoit donné pour m'arreſter. Les Soldats & les Gardes m'environnérent auſſi-toſt, & ſe ſaiſirent de moy pour me conduire en priſon.

La trompette n'eut pas pluſtoſt ſonné, que tous les habitans de *Tarcolan* ſortirent de leurs maiſons pour eſtre témoins de ce ſpectacle. Tout le chemin juſqu'à la Ville, & toutes les rues de *Tarcolan* eſtoient bordées de Gentils. Je n'entendois tout autour de moy que des cris de triomphe, des reproches & des

» invectives. Le voila, s'écrioient-
» ils, le voila celui qui parle mal
» de nos Dieux : O qu'il merite
» bien ce qu'on lui fait ſouffrir !
» Si la Religion qu'il enſeigne eſ-
» toit veritable, lui feroit-on un ſi
» ſanglant affront ? A-t-on jamais
» vu un Sanias* aller en priſon au
» milieu des acclamations de tout
» un Peuple ? D'autres au contrai-
re paroiſſoient touchez, & di-
ſoient que leur Ville eſtoit me-
nacée de quelque grand mal-
heur, puiſqu'on commettoit un
crime ſi énorme.

On me conduiſit au milieu de ces clameurs dans un ** *Chaveri* public. On crut que le Capitaine alloit me mettre ſur la ſellette pour me faire les interrogations

* Nom qu'on donne aux Religieux Indiens.

** Eſpece de halle carrée & ouverte d'un ſeul coſté, où il eſt permis à tout le monde d'entrer.

accoustumées ; mais on se trompa : son dessein estoit de me donner plus long-temps en spectacle à tout ce grand Peuple. Au sortir du *Chaveri*, on me fit traverser une grande rue, au bout de laquelle est la fortereſſe, où par la grace de Dieu j'entrai avec un visage tranquille & serain. Un grand *Mandabam* * de pierre estoit la prison qu'on m'avoit destinée.

Peu de temps après je vis arriver plusieurs Chrestiens : je ne sçavois pas qu'on vouluſt aussi les faire prisonniers. Touché des miseres ausquelles ils alloient estre exposez, je dis à l'Officier qui les conduisoit, qu'il suffisoit de m'arrester moy seul, & que je répondois pour tous les autres : il fut infléxible à mes prié-

* Maison voutée où le jour ne peut entrer que par la porte.

res. Nous eſtions en tout vingt-quatre perſonnes enfermées dans la fortereſſe. Je dois rendre ce témoignage à la fermeté de ces fervens Chreſtiens, que non ſeulement ils n'ont point chancellé dans leur foy, mais qu'ils ont fait paroiſtre une force digne des Fideles de la primitive Egliſe.

Agréez, Monſieur, que je vous faſſe connoiſtre quelques-uns de ces genereux Néophytes. Je ſuis perſuadé que vous ſerez édifié de leur conſtance, & que vous benirez le Seigneur du courage qu'il leur a inſpiré. Il y avoit trois *Brames* & une *Bramenati*. Le plus âgé de ces Brames avoit eſté autrefois un des plus ardens défenſeurs de l'Idolatrie. Son zele l'avoit porté à s'engager par veu de faire baſtir un Temple aux faux Dieux qu'il adoroit: mais comme il n'avoit pas l'ar-

gent necessaire pour accomplir sa promesse, il prit la résolution de parcourir le païs en habit de *Pandaron* *, & de s'attirer par l'austerité de sa vie des aumosnes abondantes. Pour cela il se fit mettre au col deux grandes plaques de fer percées aux deux costez de l'ouverture, & attachées par des clouds qu'il avoit fait river, pour s'oster à lui-mesme le pouvoir de les arracher: ces plaques avoient deux coudées de longueur, & une coudée de largeur. Il ne pouvoit reposer la nuit, à moins qu'on ne luy mist un gros coussin pour luy soutenir la teste. Il courut ainsi plusieurs Provinces accompagné de trois ou quatre *Brames* & de cinq ou six *Choutres* qui recevoient les aumosnes. Il avoit déja amassé sept cens écus, lors-

* Penitent des Indes.

qu'il arriva à *Cottati*, où il trouva le P. Maynard & le P. Martin. *Cottati* eſt une Ville célébre par le ſéjour qu'y fit autrefois S. François Xavier, & par les merveilles qu'il y opere encore aujourd'huy. Noſtre Brame eut pluſieurs conférences avec les Miſſionnaires & avec les Catéchiſtes, & après diverſes diſputes où il fut parfaitement convaincu de la fauſſeté des Divinitez Payennes, il commença à ouvrir les yeux à la lumiere, & il reconnut enfin que le Dieu des Chreſtiens eſtoit le ſeul qu'il falloit adorer.

Il n'eut pas de peine à comprendre quelle eſtoit l'inutilité, ou pluſtoſt l'extravagance de la vie qu'il avoit menée juſqu'alors: il ſe déchargea de ce poids affreux qu'il portoit ſur ſes épaules en vue d'attendrir les Peuples par la rigueur de ſa penitence, &

d'agrandir l'Empire du Demon ; & après s'estre fait suffisamment instruire des véritez du Christianisme, il demanda le Bapteſme.

Les Missionnaires ne jugerent pas à propos de luy accorder si-toſt cette grace : ils crurent qu'il falloit l'éprouver pendant quelque temps pour s'assurer davantage de sa perseverance, & ils le renvoyérent dans son propre Païs pour voir de quelle maniere il s'y comporteroit. Le bruit s'y estoit déja répandu qu'il songeoit à se faire Chrestien. Quand les Brames sçurent son arrivée, ils allérent audevant de luy, & le comblérent de careſſes, s'imaginant lui faire changer le deſſein qu'il avoit de suivre la Loy de JESUS-CHRIST. Mais voyant qu'il ne faisoit nul estat de leurs discours, ils en vinrent aux plus indignes traitemens. Ils l'accuſé-

rent auprès du *Maniagaren* * de la Province d'avoir volé cinq cens écus des aumoſnes qu'on luy avoit faites pour la conſtruction d'un Temple. Sa maiſon fut auſſi-toſt abandonnée au pillage. Sa femme, qui avoit mis en dépoſt chez un ami quelques bijoux d'or & d'argent, fut trahie, & tout fut livré au Gouverneur Le Catéchumene fut empriſonné, & on luy fit ſouffrir divers tourmens pour l'obliger à rendre l'argent que les Brames l'accuſoient fauſſement d'avoir pris.

Les Brames avant que de ſe porter à ces extrémitez, avoient fait venir leur *Gourou* de ** *Tricherapali*, pour taſcher d'ébranler la conſtance du Catéchumene: La conférence qu'il eut avec le

* Intendant de Province.

** Nom qu'on donne aux Preſtres Indiens.

Gourou

Gourou ne servit qu'à aigrir davantage l'esprit des Brames ; il révéla publiquement certaines pratiques honteuses qui sont en usage dans quelques-unes de leurs cérémonies, & qu'il estoit de l'interest des Brames de tenir secrettes. C'est aussi ce qui les engagea à le tourmenter d'une maniere cruelle, & à le chasser enfin de sa Peuplade, lui, sa femme & ses enfans.

Ces pauvres gens dénuez de toutes choses, se retirérent dans une autre Peuplade, où on les reçut avec charité. Aussi-tost que les Brames en furent avertis, ils députérent un d'eux pour les en faire chasser. Le Catéchumene ne sçachant plus où trouver un asile contre la rage de ses persécuteurs, fit réfléxion que sa femme avoit des parens à *Tirouvelveli* qui est à l'autre extrémité

du Royaume de Maduré : il s'y retira ; mais les Brames le pourſuivirent encore juſques-là. L'un d'eux eſtant venu à mourir ſur ces entrefaites, on accuſa le Catéchumene de luy avoir oſté la vie par ſes ſortiléges. Le déchaiſnement devint plus grand que jamais par cette nouvelle calomnie, & il fut contraint de ſortir au pluſtoſt de la Province.

Nhanapragajaayen, c'eſt le nom du Catéchumene, prit la fuite vers le *Cholomandalam* : il ſe repoſoit ſous un grand arbre au bord d'un ruiſſeau, lorſqu'il vit arriver ſon beau-pere, qui venoit chercher ſa fille, & la délivrer des diſgraces continuelles que luy attiroit la compagnie de ſon mari. *Nhanapragajaayen* vivement touché des maux que ſa femme ſouffroit à ſon occaſion, eut moins de peine à ſe ſeparer

d'elle. Les enfans suivirent la mere, & le Catéchumene se vit tout à coup, comme un autre Saint Eustache, dépoüillé de ses biens, abandonné de sa femme & de ses enfans, & persécuté par tout où il portoit ses pas. Il arriva enfin chez le P. Simon Carvalho ancien Missionnaire de Maduré, qui le reçut comme un zelé Confesseur de JESUS-CHRIST, & qui lui conféra le saint Bapteſme.

Ce fut vers ce temps-là que je m'adressay aux Missionnaires de Maduré, pour avoir quelques Brames qui pussent faire la fonction de Catéchistes. On jetta les yeux sur le Néophyte dont je parle. A peine eut-il passé quinze jours dans ma Mission, qu'il fut fait prisonnier, & conduit avec moy dans la Forteresse. Il ne manquoit plus que cette épreuve

pour achever de couronner ce grand ſerviteur de Dieu, qui marqua en cette occaſion, comme dans toutes les autres, beaucoup de fermeté & de courage.

Le ſecond Brame eſtoit un jeune homme de quinze à ſeize ans, que j'avois élevé à *Aour* dez ſon bas âge. Sa mere eſt une vraye ſainte ; ſi elle perſévere dans les exercices de pieté qu'elle pratique depuis pluſieurs années, il y a lieu de croire qu'elle portera au tombeau l'innocence de ſon Baptême. J'avois donné ce jeune Brame au P. de la Fontaine, qui me l'envoya peu de jours avant ma détention. Il tomba malade à ſon arrivée, & il avoit actuellement une groſſe fiévre, lorſqu'on l'arreſta priſonnier. On eut la cruauté de le faire marcher à pied dans des terres brûlantes, ſans avoir

égard à l'état de langueur où il se trouvoit. Il tomba évanoüi à l'entrée de la prison, & peu après il fut à l'extrémité. J'admiray plus d'une fois le mepris qu'il faisoit de la vie, & le desir ardent qu'il avoit de s'unir à JESUS-CHRIST. L'impuissance où j'estois de le soulager, fut une des plus grandes croix de ma prison.

J'avois baptisé le troisiéme Brame à Tarcolan avec sa mere, qui est un exemple de ferveur & de pieté. Elle n'a jamais donné le moindre signe de foiblesse, & elle exhortoit mesme ses compagnes à souffrir avec constance les rigueurs de la prison, & la mort mesme, si Dieu leur accordoit une aussi grande grace que celle de perdre la vie pour la défense de la foy.

Le plus ancien de mes Caté-

chiſtes, qui eſtoit auſſi priſonnier, a donné dez ſa plus tendre jeuneſſe des marques d'une foy vive. Il a pareillement une mere dont la patience a eſté miſe aux plus rudes épreuves. Son mari lui fit pendant pluſieurs années toute ſorte de mauvais traittemens, pour l'obliger à quitter ſa Religion. Il luy fit d'abord couper les cheveux, ce qui eſt un des plus grands affronts qu'on puiſſe faire aux femmes Indiennes : de temps en temps il luy mettoit une lampe allumée ſur la teſte, ce qui eſt encore une autre ſorte d'affront propre du païs. Un jour il la fit deſcendre elle & ſon fils dans un puits qui eſtoit à ſec, & il les y retint cinq jours entiers. Enfin il n'y eut point d'artifices ni de cruautez qu'il ne mit en uſage pour la pervertir. Mais cette bonne

Chrestienne opposa toujours une patience heroïque à toutes ces indignitez.

C'est sans doute à ses prieres que Dieu accorda dans la suite la conversion de son mari : une fiévre continue l'avoit tellement abbatu, qu'on n'attendoit plus que l'heure de sa mort. Sa femme le voyant dans cet estat, se sentit inspirée de luy dire, que s'il souhaittoit de vivre, il n'avoit qu'à adorer le veritable Dieu, & implorer son secours avec confiance : qu'elle luy promettoit de sa part le recouvrement de sa santé. L'amour de la vie fit impression sur le mari, & il fit appeller un Catéchiste. Les deux ou trois premieres exhortations luy donnerent du goust pour la Religion Chrestienne, & il demanda avec instance le bapteſme : on le luy ac-

corda ſur l'heure à cauſe du danger preſſant où il eſtoit. La fiévre le quitta le jour meſme qu'il fut baptiſé ; ſes forces ſe rétablirent inſenſiblement, & en peu de temps il fut parfaitement guéri. Il a perſéveré juſqu'à la mort dans la pratique des vertus Chreſtiennes, & il n'a pas ceſſé de pleurer ſon aveuglement, & les inhumanitez qu'il avoit exercées ſur ſa femme & ſur ſon fils. C'eſt ce fils qui a eſſuyé pluſieurs perſécutions de la part des Idolâtres, & qui par ſon exemple & par ſes diſcours, a rempli dans la priſon les fonctions du plus zelé Miſſionnaire. Il faiſoit tous les jours des exhortations aux femmes Chreſtiennes, auſquelles je n'avois pas la liberté de parler.

Le troiſiéme Catéchiſte qui eſtoit fort jeune, a fait paroiſtre

dans les tourmens un courage au-deſſus de ſes forces, & de ſon âge. La pluſpart des autres priſonniers eſtoient nouvellement baptiſez, quelques-uns meſme eſtoient encore Catéchumenes : tous ont ſouffert les rigueurs & les incommoditez de la priſon, avec une fermeté inébranlable.

Une femme qui eſtoit au nombre de ces Catéchumenes, & qui avoit échappé à la vigilance des Gardes, a eu le courage de nous viſiter conſtamment deux fois le jour, & de nous apporter les aumoſnes qu'on luy faiſoit pour nous. Tous les priſonniers la regardoient comme leur mere, & elle regardoit tous les priſonniers comme ſes enfans. La charité qu'elle eut pour nous, ne luy couſta pas ſeulement des peines & des fatigues, elle eut

encore à eſſuyer de fréquens outrages de la part des Gentils, & de ſanglans reproches du coſté de ſes parens. Toutes les fois qu'elle entroit dans la priſon, ſa preſence me rappelloit le ſouvenir de ces ſaintes Dames Romaines, qui dans les premiers Siecles de l'Egliſe, prenoient ſoin des Chreſtiens priſonniers pour JESUS-CHRIST. Elle ſe ſervoit de ſon mari pour porter mes Lettres aux Miſſionnaires qui eſtoient à *Carouvapondi*, & pour en rapporter les réponſes. Les Gardes qui entrerent en défiance, la menacerent pluſieurs fois de la tuer, ſi elle s'aviſoit de porter des Lettres: ces menaces ne l'intimiderent point, & elle eut l'adreſſe de tromper leur attention, & de nous remettre en main tous les paquets qui luy eſtoient confiez,

ſans qu'ils s'en apperçuſſent.

Enfin le *Cramani* dont j'ay parlé au commencement, me conſola infiniment par la réſolution qu'il fit paroiſtre. Loin de ſe retirer, comme il pouvoit le faire, au moment que je fus arreſté, il fut toujours à mes coſtez tandis qu'on me conduiſoit dans la Ville au milieu des malédictions dont les Idolâtres me chargeoient. Auſſi-toſt que je fus en priſon, on mit des Gardes à ſa porte, & dans l'intérieur de ſa maiſon : ſa femme en fut ſi effrayée, que paſſant par-deſſus la muraille de ſon jardin pour ſe ſauver, elle ſe preſſa ſi fort, qu'elle tomba, & ſe bleſſa aſſez dangereuſement. Ses parens renouvellerent à cette occaſion tous leurs efforts pour obliger le *Cramani* à renoncer à ſa foy : ce fut en vain : il me vi-

ſitoit ſouvent dans la priſon, ce qu'il ne pouvoit faire ſans courir beaucoup de riſques. Je lui faiſois alors quelque exhortation pour l'affermir de plus en plus dans la foy ; je n'ay encore vû perſonne qui fuſt ſi avide de la ſainte Parole : auſſi cette divine ſemence tombant dans un cœur bien préparé, produiſoit chaque jour de nouveaux fruits de benediction. Je ne finirois point ſi j'entrois dans le détail de toutes les actions par leſquelles ces nouveaux Fideles ſignalerent leur zele pour la Religion : ainſi je paſſe à ce qui arriva durant tout le temps de ma priſon.

C'eſtoit pour moy une Miſſion preſque continuelle. Le matin nous nous aſſemblions en deux endroits differens : l'on faiſoit d'abord la Priere, enſuite on récitoit le Roſaire à deux

chœurs : après quoy je faisois une exhortation à ceux qui estoient auprès de moy, & j'envoyois un Catéchiste en faire de mesme dans l'endroit où estoient les femmes. Le reste du temps je me retirois pour vaquer à l'Oraison & réciter mon Office. Le Catéchiste venoit de temps en temps m'informer de ce qui se passoit, ou je faisois venir quelqu'un des prisonniers pour luy donner en particulier les avis que je croyois convenables à la situation où il se trouvoit. Les exercices de pieté estant finis, chacun s'occupoit à arracher de petites plantes qui se trouvoient dans la cour de la Forteresse : on les faisoit sécher au Soleil, & comme nous n'avions point de bois, on s'en servoit pour faire cuire le ris qu'on donnoit aux prisonniers. L'après-disnée se

paſſoit dans diverſes pratiques de pieté.

L'abſtinence que garderent nos Néophytes, fut des plus rigoureuſes : ils ne faiſoient qu'un repas par jour, & le peu qu'ils prenoient, n'eſtoit pas capable de les ſoutenir ; en peu de jours ils ne furent plus reconnoiſſables, & lorſqu'on les délivra de priſon, ils reſſembloient pluſtoſt à des cadavres qu'à des hommes vivans.

Pour moy je crus que je devois m'abſtenir meſme du ris ordinaire, & me contenter ſeulement d'un peu de lait, & de quelques poignées d'*avel**. C'eſt ainſi que vivent les grands Penitens aux Indes quand ils ſont priſonniers. Il eſt certain que je n'aurois jamais pû mener ſi longtemps ce genre de vie ſans une

* C'eſt du ris rôti avec l'écorce, & pilé.

protection toute particuliere de Dieu. A la fin pourtant je contractay une toux séche qui me faisoit beaucoup souffrir, & qui sans doute auroit terminé mes jours, si ma prison eust esté plus longue.

Les Gardes qu'on nous avoit donnez nous incommoderent fort, dans la crainte où ils estoient que je ne vinsse à m'échapper de leurs mains, s'ils me perdoient de vûe. On leur avoit persuadé que j'estois Sorcier, & que par la vertu magique je pouvois m'élever en l'air, & passer par-dessus les murailles de la Forteresse. Ces bonnes gens furent long-temps dans cette erreur, & ils ne se desabuserent qu'après m'avoir fort importuné nuit & jour par leurs assiduitez.

Le second jour de ma prison,

le Capitaine de la Forteresse vint m'avertir qu'il avoit ordre de me mettre les fers aux pieds. Je luy répondis que c'estoit le plus grand honneur qui pust m'arriver pendant ma vie, & que mes fers deviendroient pour moy des ornemens plus précieux que l'or & les diamans. Il fut si étonné de cette réponse, qu'il » s'écria tout à coup : Non, rien » ne pourra me porter à commettre un si grand crime, quand » mesme je devrois perdre ma fortune : hé ! quelles gens sont-ce » donc que ces Chrestiens, poursuivit-il en se retirant, qui regardent comme un honneur » d'estre enchaisnez ! Cependant cet ordre me fit juger que ma prison seroit rigoureuse, & qu'il falloit me préparer à la mort : je n'y eus nulle peine par la grace de Dieu.

Le troiſiéme jour un *Brame*, un *Raja*, & un *Rajapoutre*, vinrent me trouver dans le deſſein de m'effrayer par leurs menaces: ils me parlerent effectivement en des termes bien capables de m'intimider. Croyez « vous, leur dis-je, que je n'aye « pas prévû tout ce qui m'arrive « maintenant? Quand je ſuis venu « preſcher l'Evangile dans voſtre « païs, ignorois-je les obſtacles que « j'aurois à ſurmonter? Ne ſça- « vois-je pas l'averſion qu'on y a « pour les Miniſtres de JESUS- « CHRIST, & pour la Religion « qu'ils enſeignent? Les outrages, « les priſons, la mort meſme dont « vous me menacez, c'eſt ce que je « ſouhaitte avec le plus d'ardeur, « c'eſt la récompenſe que j'attends « de mes travaux. Vous avez couſ- « tume de dire que toute l'eau « de la mer ne vient qu'aux ge- «

» noux d'un homme qui ne craint
» pas la mort : or ſçachez que loin
» d'appréhender la mort, le com-
» ble du bonheur pour moy, ſe-
» roit de verſer juſqu'à la derniere
» goutte de mon ſang pour la cau-
» ſe de JESUS-CHRIST. Vous
» me demandez où j'ay caché mes
» tréſors : hé quoy ! ne m'avez-
» vous pas pris le peu que j'avois
» ſur la terre ? Je n'ay point d'au-
» tres tréſors que ceux qui me ſont
» reſervez dans le Ciel : je les poſ-
» ſederay dez le moment que vous
» m'aurez arraché la vie.

Ces paroles que Dieu me fit la grace de prononcer avec force, tranſporterent le *Rajapoutre*
» de rage & de colere. A la bonne
» heure, me répondit-il, nous
» vous laiſſerons la vie, mais ce
» ſera pour vous faire ſouffrir des
» tourmens mille fois plus affreux
» que la mort. Il me fit enſuite

le détail de tous les supplices qu'on me préparoit, & il finit ainsi : Si ce n'est pas assez, nous « vous enfoncerons des aiguilles « entre la chair & les ongles, nous « vous envelopperons les mains « de linges, sur lesquels on verse- « ra de l'huile boüillante ; & nous « verrons si vostre constance sera « à l'épreuve de ces supplices. «

J'avouë que ce *Raja* qui avoit dans l'air je ne sçay quoy de hideux & de féroce, me parla d'un ton si ferme, qu'il me persuada qu'on en useroit en effet ainsi avec moy. Je me contentay de lui dire que plus il me feroit souffrir de tourmens icy-bas, plus il me procureroit de gloire dans le Ciel. Comme ils virent qu'ils ne tiroient rien de moy, ils passerent à l'endroit où estoient les femmes : Vostre Gou- «
rou, leur dirent-ils, est résolu «

» d'expirer dans les tourmens :
» mais pourquoy vos maris & vos
» enfans mourront-ils ? Si vous ſça-
» vez le lieu où il a mis ſes tré-
» ſors, indiquez-le-nous : ſauvez-
» lui la vie, ſauvez là à vos maris,
» ſauvez-là à vos enfans. La ré-
ponſe qui leur fut faite ne les ſa-
tisfaiſant point, ils ſe retirerent
plus réſolus que jamais à nous
bien tourmenter.

A peine furent-ils ſortis, que j'aſſemblay les Chreſtiens pour fortifier leur foy & leur cou-
» rage. Vous ſçavez, leur dis je, que
» les Idolâtres ne nous ont livré
» entre les mains de *Sexſaeb*, que
» par la haine qu'ils portent à
» la Loy de JESUS-CHRIST.
» Le mépris que nous faiſons de
» leurs Dieux, n'euſt pas eſté ca-
» pable d'engager un Sectateur de
» Mahomet à nous perſecuter ? il
» a fallu chercher d'autres motifs

plus conformes à ſes paſſions : « l'eſpérance d'un gain conſidera- « ble pouvoit ſeul animer contre « nous un homme avide d'argent : « c'eſt pour cela que les Gentils, « tout convaincus qu'ils ſont de « noſtre indigence, nous ont fait « paſſer dans ſon eſprit pour eſtre « fort riches. Vous vivriez tran- « quilles dans vos maiſons, & voſ- « tre pauvreté ne ſeroit pas con- « teſtée, ſi vous aviez eu le mal- « heur de fermer les yeux à la lu- « miere qui vous a éclairez : mais « vous eſtes maintenant double- « ment heureux, & d'avoir ſuivi « JESUS-CHRIST, & d'eſtre per- « ſecutez pour la défenſe de ſon « Nom. Je leur fis enſuite l'éloge « du Martyre, & je fus bien con- ſolé de voir qu'à la fin de mon diſcours, ils s'encourageoient les uns les autres à ſouffrir.

Le meſme jour ſur les huit

heures du ſoir, trois Catéchiſtes & un nouveau Chreſtien, furent appellez par les Soldats qui venoient leur mettre les fers aux pieds. Ces généreux Fideles ſe proſternerent auſſi-toſt, & me demanderent ma bénédiction. La joye qui eſtoit peinte ſur leur viſage, eſtoit un ſigne non ſuſpect de la conſolation qu'ils gouſtoient interieurement, & un préſage certain de leur conſtance future. On les attacha deux
„ à deux à la meſme chaiſne. C'eſt
„ maintenant, leur dis-je alors,
„ que je vous regarde comme des
„ Confeſſeurs de JESUS-CHRIST; & je me jettay à mon tour à leurs pieds, que je baiſay tendrement, auſſi-bien que leurs fers.

Cependant le *Rajapoutre* porta à *Sexſaeb* l'argent qu'on nous avoit pris. Un des Gardes de la

Ville qui l'accompagnoit, nous rapporta que ce Gouverneur, à la vûe d'une somme si légére, dit en se mordant le bras de fureur: Hé quoy! il n'y a pas là « dequoy payer un Soldat? Que « sont devenues ces grandes ri- « chesses dont on m'avoit flatté? « Où sont ces perles, ces pierres « hors de prix, dont les Chres- « tiens, disoit-on, avoient fait un « amas prodigieux? Faut-il que « pour si peu de chose je me sois « décrié dans toute la Province? « Je connois les délateurs, & j'en « feray justice. «

Cette réponse que l'on publia par toute la Ville, jetta l'épouvante dans le cœur de nos ennemis, & les anima encore davantage contre nous, dans l'espérance qu'à force de tourmens, ils découvriroient enfin nos prétendus trésors. Deux jours après

un *Rajapoutre*, qui paroiſſoit eſtre entré plus qu'aucun autre dans cette affaire, m'envoya un *Badagas* * qui a de l'eſprit : celui-cy parut d'abord s'intéreſſer à mon malheur, il s'offrit meſme à ſe faire caution pour nous. » Hé quoy ! me repetoit-il ſou-» vent, n'eſtes-vous pas touché » des affronts & des ſupplices » qu'on va vous faire ſouffrir ? Je luy fis réponſe que la Loy que j'enſeignois, nous apprend que lorſqu'on ſouffre avec patience les injuſtices qui nous ſont faites, nous en ſommes éternellement récompenſez dans le Ciel : que comme il n'eſtoit point éclairé des lumieres de la Foy, je ne m'étonnois point qu'il regardaſt comme une infamie, ce qui faiſoit

* Nation particuliere de Malabare, dont la langue eſt differente de celle des autres Malabares.

la

la gloire & le bonheur des Chrestiens. Le *Badagas* me coupa la parole, & s'adressant aux Catéchistes, il leur exposa d'une maniere vive à quels supplices ils devoient s'attendre : Et ce sera « dez aujourd'huy, leur ajousta- « t-il, qu'on vous arrachera par « la voye des tourmens, ce que « nos prieres & nos exhortations « n'ont pû tirer de vous. «

En effet il n'estoit encore que deux heures après midi, lorsque nous entendismes le son de la trompette qui avertissoit de l'arrivée du Capitaine dans le Chaveri public. Il fit asseoir auprès de luy deux Brames avec quelques Rajapoutres, qui devoient estre nos Juges. On appella d'abord deux Catéchistes : on leur demanda qui j'estois, & où estoient mes trésors. Comme ils faisoient les mesmes ré-

ponſes qu'ils avoient déja faites à de ſemblables demandes, on commença à les tourmenter, & on leur ſerra les mains entre deux pieces de bois qu'on preſſoit avec violence. La queſtion qu'on leur donna aux pieds fut encore plus cruelle. Le *Rajapoutre* qui m'avoit fait tant de menaces, croyant qu'ils ne ſouffroient pas encore aſſez, ſe mit luy-meſme à tirer les cordes de toutes ſes forces pendant plus d'une demie-heure. Cette torture eſt très-violente, & pluſieurs de ceux qu'on y applique, expirent de douleur : c'eſt pourquoy on deſſerra un peu les cordes pour leur donner quelque relaſche. Deux autres Catéchiſtes furent traittez avec la meſme rigueur, & eurent une conſtance égale. Cependant on fit venir un *Kollen* (c'eſt celuy qui fait

les ouvrages de fer) & on luy ordonna de mettre au feu de grandes tenailles qu'il avoit apportées, pour faire ſouffrir aux Catéchiſtes un autre genre de tourment encore plus rigoureux.

Nous ne ſçavions rien dans la priſon de tout ce qui ſe paſſoit au dehors, & nous eſtions en prieres lorſque les Gardes vinrent me chercher à mon tour. Les Chreſtiens ne douterent pas que ce ne fuſt pour me livrer aux tourmens, & ils vouloient abſolument me ſuivre pour participer à mes ſouffrances. Un jeune homme nommé *Ajarapen*, & parent du *Cramani*, ſe diſtingua parmi les autres: bien qu'il fuſt malade, il me conjuroit avec larmes, de luy permettre de partager avec moy le bonheur que j'allois avoir de ſouffrir pour

JESUS-CHRIST. Je fus inéxorable, & je luy défendis, comme au reſte des Chreſtiens, de ſortir de la priſon : je les priay ſeulement de demander au Seigneur les forces dont j'avois beſoin dans cette nouvelle épreuve.

Le bruit s'eſtant répandu dans la Ville que j'eſtois appellé au Chaveri, toutes les ruës ſe trouverent remplies de monde à mon paſſage : quelques-uns me portoient compaſſion ; d'autres, & c'eſtoit le plus grand nombre, me chargeoient d'injures, & diſois que je méritois toute ſorte de chaſtimens pour avoir mépriſé leurs Dieux. En arrivant au Chaveri, je trouvay mes Catéchiſtes étendus par terre : ils avoient les pieds violemment preſſez entre de groſſes pieces de bois attachées avec des cor-

des : & ils ne pouvoient remuer les mains, quoyqu'on les eust un peu desserrées. Deux Indiens avoient en main un long chabouc prest à les frapper de nouveau au moindre signe. Le *Kollen* faisoit rougir au feu ses tenailles, & faisoit grand bruit avec de gros soufflets qu'il agitoit continuellement. Les *Brames* & les *Rajapoutres* estoient assis sur un lieu élevé : on me fit arrester de bout en leur présence. Le plus ancien des Brames prit la parole : Enfin voilà, me « dit-il, où ont abouti toutes tes « Prédications : tu as crû t'élever « au-dessus des Brames par ta « science, & par ta Loy, & te voilà « maintenant abbatu & humilié à « leurs pieds : tu as mépriſé nos « Dieux, & tu es tombé entre les « mains de *Sexsaeb* qui les ven- « gera de tes mépris. Regarde «

» les instrumens de ton supplice.

Je répondis à ce Brame qu'il me faisoit plaisir de me declarer le motif des mauvais traitemens qu'il me faisoit ; que puisqu'il y estoit porté par la haine de la Religion que je preschois, plus il exerceroit sur moy de rigueurs, plus il augmenteroit la récompense que j'attendois dans le
» Ciel. Hé quoy, me dit sur ce-
» la le Brame, crois-tu aller toy
» seul au Ciel avec tes Disciples?
» Prétends-tu que tous tant que
» nous sommes qui ne suivons pas
» ta Loy, nous devions estre dam-
» nez ? Il n'y a de salut, luy ré-
» pondis-je, que pour ceux qui sui-
» vent la Loy que je presche. Comme je voulois continuer, le Capitaine m'impose silence, & dit au Brame en langue More, de ne plus toucher cette matiere.

Aussi tost le Brame changea

de langage, & me répéta ce qu'on m'avoit déja dit tant de fois, que je ne pouvois me soustraire qu'à force d'argent aux supplices qui m'estoient préparez. Sur quoy fondé, luy dis-je, « me demandez-vous de l'argent ? « si c'est une peine que vous m'imposez, dites-moy quel est mon « crime, faites venir mes accusateurs? Quoy, vous me condamnez « à vous donner ce que je n'ay pas ; « & si je le refuse, vous me menacez des tourmens les plus « cruels ? Où est la justice ? où est « la raison ? Mais, reprit le Brame, « n'enseignes-tu pas ta Loy en « promettant de l'argent à ceux « qui l'écoutent ? Citez-moy, luy « dis-je, un seul homme qui ose « soutenir ce que vous avancez, « j'avoüeray que j'ay tort. Mille « gens le disent, répondit le Brame. « Quoy, luy repliquay-je, de mil- «

» le perſonnes vous n'en ſçauriez
» produire une ſeule. C'eſt de l'ar-
» gent qu'il nous faut, reprit le
» Brame, autrement tes Diſciples
» vont eſtre tourmentez de nou-
» veau en ta preſence, & enſuite
» on te tourmentera toy-meſme.
Comme je ne répondois rien, il fit battre les Catéchiſtes. Les coups redoublez de chabouc, faiſoient un bruit effroyable, & rien n'égaloit la douleur que je reſſentois d'eſtre le témoin de leurs ſouffrances. Quand on fut las de les frapper, le Brame m'adreſſa encore la parole, & m'ordonna de jetter les yeux ſur les tenailles toutes rouges que le Kollen venoit de tirer du feu. Je ne fis, ou pluſtoſt je ne parus faire nulle attention à ce qu'il me diſoit: ſur quoy il me commanda d'avancer: je crus alors, à n'en pouvoir douter, qu'on

m'alloit brusler peu à peu avec ces tenailles ardentes ; & graces au Seigneur qui me soutenoit, je sentis en moy une force que je n'avois pas encore éprouvée ; mais je fus bien surpris lorsque m'estant approché du Brame, il m'ordonna simplement de le suivre.

Il estoit accompagné de deux Brames & d'un Rajapoutre : ils me menerent dans une maison voisine du Chaveri : après m'avoir fait asseoir au milieu d'eux, le plus ancien me dit d'un air touchant, qu'il avoit esté obligé malgré luy de me maltraitter de paroles en public, dans la crainte qu'on ne l'accusast auprès de *Sexsaeh*, de n'avoir pas assez menagé ses interests ; mais que dans le fonds il estoit affligé de la situation où je me trouvois : qu'il me conjuroit de don-

ner quelque argent pour me ti-
» rer d'un ſi mauvais pas. C'eſt
» tout de meſme, lui dis-je, que
» ſi vous m'ordonniez de voler
» dans les airs, quoyque je n'aye
» point d'aiſles. Cette comparai-
» ſon le frappa. Du moins, me
» dit-il, promettez quelque-choſe,
» je me feray voſtre caution juſ-
» qu'à ce que vous ayiez payé. Je
luy fis réponſe que je n'avois
rien, & qu'ainſi je ne pouvois
» rien promettre. Mais, reprit un
» autre Brame, ne pouvez-vous
» pas engager vos Diſciples à vous
» aſſiſter dans un beſoin ſi preſſant?
luy ayant répondu que nous nous
eſtions fait une Loy de ne rien
» demander à nos Diſciples. Hé
» bien, continua-t-il, il faut donc
» vous réſoudre à ſouffrir les tour-
» mens que vous méritez: y pen-
» ſez vous? Si vous aviez affaire
» à des *Badagas* nez dans ces ter-

res, vous auriez quelque espé- «
rance de les fléchir ; mais ſça- «
vez-vous que vous avez à traitter «
avec des Barbares, avec des «
Mores, avec des gens déteſta- «
bles par leur cruauté, & par leur «
avarice ? Et il ajouſta preſque en «
pleurant : Quoy un Etranger en «
proye aux plus cruelles douleurs ! «
quoy un Sanias ! Mais que faire ? «
c'eſt vous-meſme qui vous per- «
dez, levez vous donc, & ſuivez- «
nous. Enfin ces Brames me di- «
rent tant de choſes touchantes, & leurs paroles eſtoient ſi étudiées, que bien qu'il y ait pluſieurs années que je ſois accouſtumé à leurs artifices, ils me perſuaderent qu'on m'alloit bruſler les mains, me tenailler, & me livrer aux autres ſupplices dont ils me menaçoient.

Je les ſuivis dans cette penſée, me déterminant à tout ce qu'ils

ordonneroient de moy ; mais le Capitaine ayant appris que rien ne pouvoit m'ébranler, & que je perſiſtois toujours à aſſurer que je n'avois nulle reſſource, il ordonna ſimplement qu'on me conduiſiſt en priſon avec mes Catéchiſtes.

Le Capitaine de la Fortereſſe vint me voir auſſi-toſt, & après quelques démonſtrations d'amitié, il m'envoya chercher du lait, & donna ordre qu'on m'apportaſt à manger. Je luy répondis que j'acceptois volontiers le lait qu'il me donnoit, mais que je le remerciois du reſte, voulant perſévérer juſqu'à la fin dans la penitence que j'avois commencée. Un Chreſtien vint peu après m'avertir que ce *Raja* craignoit que je ne me tuaſſe, & que pour prévenir cet accident, il avoit ordonné qu'on me

gardast à vûe toute la nuit.

Il est vray que les Indiens se donnent la mort pour de moindres sujets ; & l'on croyoit m'avoir traitté d'une maniere assez indigne, pour avoir lieu de craindre que je n'en vinsse à cette extrémité. Les Gardes me veillerent donc toute la nuit, ils allumerent une grande lampe auprès de moy ; ils firent du feu, ils se mirent à chanter & à battre sans cesse du tambour pour ne pas s'endormir : enfin ils eurent continuellement les yeux attachez sur moy, & je fus obligé de souffrir tout ce tintamare, qui ne me permit pas de prendre un moment de repos.

Cependant on rendit compte à *Sexsaeb* de tout ce qui venoit de se passer. Quelques-uns se déchaisnerent contre les auteurs de la persécution qui nous avoit

eſté ſuſcitée : d'autres au contraire luy écrivirent que ſi l'on nous delivroit de priſon, il falloit abſolument nous chaſſer de *Tarcolan*. Les menaces recommencerent comme auparavant de la part de ceux cy, & ils me diſoient ſans ceſſe qu'on n'avoit fait que ſuſpendre pour peu de temps les ſupplices auſquels j'eſtois deſtiné.

Quand il me fut permis de parler à mes Catéchiſtes, je leur demanday s'ils avoient eſté tourmentez avec ces tenailles ardentes qu'on avoit fait rougir en ma preſence : ils me répondirent que pluſieurs fois on les leur avoit porté au viſage, mais qu'à chaque fois un *Raja* empeſchoit qu'on ne les bruſlaſt. Ils reſſentoient de vives douleurs aux pieds & aux mains, qu'ils ne pouvoient remuer, & ils avoient

encore les fers aux pieds. Je cherchois l'occaſion de leur procurer quelque ſoulagement ; & elle ſe preſenta d'elle-meſme, lorſque je m'y attendois le moins.

J'eſtois ſi foible que je ne pouvois preſque me ſoutenir : le Capitaine de la Fortereſſe en eſtant informé, vint me voir ſur le champ, pour m'exhorter à prendre quelque nourriture ſolide : il me repeta pluſieurs fois que les plus grands Penitens de ces terres, après deux ou trois jours d'abſtinence, ſe faiſoient apporter du ris, & en mangeoient ; que je devois les imiter, & qu'il me fourniroit ce qui m'eſtoit neceſſaire, que je pouvois meſme paſſer une partie de la journée dans le jardin qui joignoit la Fortereſſe, & qu'il m'en donnoit la permiſſion.

Je luy répondis qu'eſtant *Carana gouroukel*, c'eſt-à-dire, cherchant le veritable profit de mes Diſciples, je devois les inſtruire encore plus par mes exemples, que par mes diſcours ; qu'après avoir paſſé le jour agréablement dans un jardin, il me ſiéroit mal de les exhorter le ſoir à la patience ; qu'il falloit commencer par les délivrer de leurs fers, & qu'enſuite j'accepterois volontiers l'offre qu'il me faiſoit. Il me donna de belles paroles ; cependant il ne fit rien ce jour-là. Le lendemain il vint encore me voir, il m'apporta de l'*avel*, & me pria d'en manger. Je luy fis la meſme réponſe que je luy avois faite le jour de devant, & il me fit les meſmes promeſſes. J'attendis juſqu'à huit heures du ſoir pour voir s'il tiendroit ſa parole ; comme il ne

vint personne de sa part, je luy renvoyay son *avel*. Il en fut si touché, qu'il partit sur l'heure avec un *Kollen* qui osta les fers à mes Catéchistes. J'acceptay aussi-tost l'*avel* qu'il me presentoit; mais j'eus bien de la peine à en faire usage, mon estomac s'estant extrémement rétréci par la longue abstinence que j'avois faite.

Une abstinence si extraordinaire toucha extrémement les Gentils: l'un d'eux qui s'estoit le plus declaré contre le Christianisme, donna un *fanon** pour m'achetter du lait, afin de participer par cette aumosne au mérite de la vie austere que je menois: il m'a fait dire depuis qu'il pensoit serieusement à sa conversion. Si ce Sanias estoit Pran- «

* C'est environ quatre sols de nostre monnoye.

» guis, disoient les autres, auroit-
» il pû vivre de la sorte seulement
» pendant quatre jours ? Que de-
» vons-nous donc penser après un
» mois entier d'une si rude peni-
» tence ? On nous assuroit qu'il fai-
» soit bonne chere : la fausseté de
» ces bruits, qu'on semoit pour le
» décrier, est manifeste : car enfin
» on ne passe pas ainsi d'une extré-
» mité à l'autre.

Un des Principaux de la Ville me rendit de fréquentes visites tant que dura cette persécution. Il ne pouvoit comprendre comment on avoit pû en user ainsi
» à nostre égard. Hé quoy ! me
» disoit-il, vous n'avez commis
» aucune faute qui mérite ce chas-
» timent : vous ne vous occupez
» que de la priere, ou des exerci-
» ces de charité : vos Catéchistes
» vivent d'une maniere irrepré-
» hensible : comment donc se peut-

il faire que ce malheur vous soit « arrivé ? Vous avez beau nier la « transmigration des ames, vous « ne m'osterez jamais de l'esprit « l'opinion où je suis qu'il y a eu « sans doute une autre généra- « tion, dans laquelle votre ame & « celles de vos Disciples se sont at- « tirez les disgraces presentes. «

Un de mes Catéchistes luy répondit, que l'homme n'est jamais exempt des fautes du moins légéres, & que le moindre peché, par exemple, une distraction volontaire dans la priere, ou d'autres fautes de cette nature qui offensent la Majesté Divine, méritent des peines encore plus grandes que celles que nous avions souffertes : mais que cette verité n'entroit pas dans l'esprit des Idolâtres, parce qu'ils n'avoient nulle idée des perfections infinies de l'Estre suprême. Le Bra-

me parut embaraſſé de cette réponſe : il le fut encore davantage, lorſque j'ajouſtay qu'il ne falloit pas s'imaginer que les peines paſſageres de cette vie, que Dieu permet ſouvent pour noſtre plus grand bien, fuſſent toujours jointes avec le peché ; qu'il s'eſt trouvé des ames innocentes, qui neanmoins ont beaucoup ſouffert ; que les ſouffrances ſont d'un grand mérite auprès de Dieu, & font pratiquer pluſieurs vertus qui nous ſeroient inconnues, ſi nous joüiſſions de toutes les douceurs de la vie preſente ; que je n'avois garde de me mettre au rang de ces ames ſaintes, moy qui avois tant de raiſons de m'humilier ; mais que je prétendois ſeulement le deſabuſer de l'erreur groſſiere dans laquelle il avoit vêcu juſqu'alors.

Au reste je crois devoir donner icy un conseil à ceux que la Providence destine à ces Missions, c'est de ne jamais parler d'eux-mesmes en presence des Idolâtres. Un Missionnaire ayant dit par un sentiment d'humilité, qu'il estoit un grand pecheur, un Gentil qui l'écoutoit, alla aussi-tost le redire à tous ses compatriotes : Et il faut bien que cela « soit vray, ajoustoit-il, car il l'a- « vouë luy-même. «

Le P. Martin ayant appris la nouvelle de ma détention, partit à l'instant de sa Mission de *Maduré* pour venir à nostre secours : il fit une diligence incroyable, & se rendit en peu de jours au Palais de *Sexsaeb*. C'estoit s'exposer luy-mesme à une rude prison, que de se presenter à ce Gouverneur dans de pareilles conjonctures : son zele & son

courage luy firent oublier ſes propres intereſts, & mépriſer toutes les raiſons de prudence qui ſembloient le détourner de la demarche qu'il vouloit faire. Il entre chez le Gouverneur, & il lui dit avec un air modeſte, mais d'un ton ferme & aſſuré, qu'ayant ſçu que ſon frere aiſné avoit eſté empriſonné, il apportoit ſa teſte pour mourir avec lui, s'il eſtoit coupable: mais que s'il eſtoit innocent, il demandoit qu'on le miſt en liberté. Sexſaeb fut d'abord ſurpris: cependant il fit des honneſtetez au Miſſionnaire, & après une demie heure d'entretien qu'il eut avec luy, il lui accorda ſa demande.

Le P. Martin ſe mit donc en chemin pour Tarcolan avec une lettre qui contenoit les ordres de Sexſaeb. Auſſi-toſt qu'il y fut arrivé, il ſe rendit au Chaveri

public, & presenta la lettre du Gouverneur. Le Capitaine estoit à une grande lieuë de là dans une Peuplade où il fait sa demeure. En attendant que la lettre luy fust portée, le Missionnaire demanda la permission de me voir, & on la luy accorda. La joye fut grande de part & d'autre, & nous l'exprimasmes réciproquement par les embrassemens les plus tendres. Ce cher Pere avoit de la peine à me reconnoistre, tant j'avois le visage have & défiguré. Quelques heures que nous passasmes ensemble, me dédommagerent de toutes mes peines passées.

Cependant on n'avoit point de nouvelles du Capitaine, ce qui fit soupçonner que la lettre du Gouverneur n'estoit pas peut-estre aussi favorable, que le Pere Martin se l'estoit imaginé.

Nous fuſmes raſſurez ſur le ſoir: le ſon de la trompette ſe fit entendre, & peu de temps après le Capitaine arriva à la Fortereſſe. Il me dit d'abord qu'il avoit ordre de m'élargir, & de rendre à mes Diſciples tout ce qui leur avoit eſté pris. Cet ordre s'executa à l'heure meſme. On fit venir les tambours & les trompettes, on me mit dans un Palanquin, & le meſme Capitaine qui m'avoit fait priſonnier, me conduiſit avec honneur juſqu'à mon Egliſe.

Je voulois retenir quelques jours avec moy le P. Martin, à qui nous devions noſtre délivrance : les Chreſtiens qui avoient eſté les Compagnons de ma priſon l'en conjuroient inſtamment : mais ſon zele ne luy permit pas de nous donner cette ſatisfaction ; il eſtoit dans l'impatience

patience de retourner à sa chere Mission, qu'il avoit abandonnée à cause de nous, & après les adieux réciproques, il prit le chemin de Maduré.

Voilà, Monsieur, comment s'est dissipé ce premier orage, que les Gentils avoient élevé contre les nouveaux Chrestiens de Tarcolan. Il n'a servi, graces à Dieu, qu'à confondre les ennemis de la Religion, qu'à confirmer dans la Foy ces premiers Fideles, qu'à faire éclater leur constance & leur zele pour la défense des veritez Chrestiennes, & qu'à augmenter de plus en plus le nombre des adorateurs de JESUS-CHRIST.

J'espere vous donner bien-tost des nouvelles de l'Eglise des trois Rois que vous avez fondée dans le Royaume de Carnate. On m'a fait part d'une Relation succin-

te de Joſeph Somera, ſur la ſeconde tentative faite par les Eſpagnols, pour la découverte des Iſles Palaos, appellées autrement les nouvelles Philippines, & on a accompagné cette Relation d'une Carte fort exacte. Je vous envoye l'une & l'autre, & je ſouhaite que vous en ſoyez content. J'ay l'honneur d'eſtre avec un profond reſpect,

MONSIEUR,

Voſtre très-humble & très-obéïſſant ſerviteur en N. S.
BOUCHET, Miſſionnaire de la Compagnie de JESUS.

p.

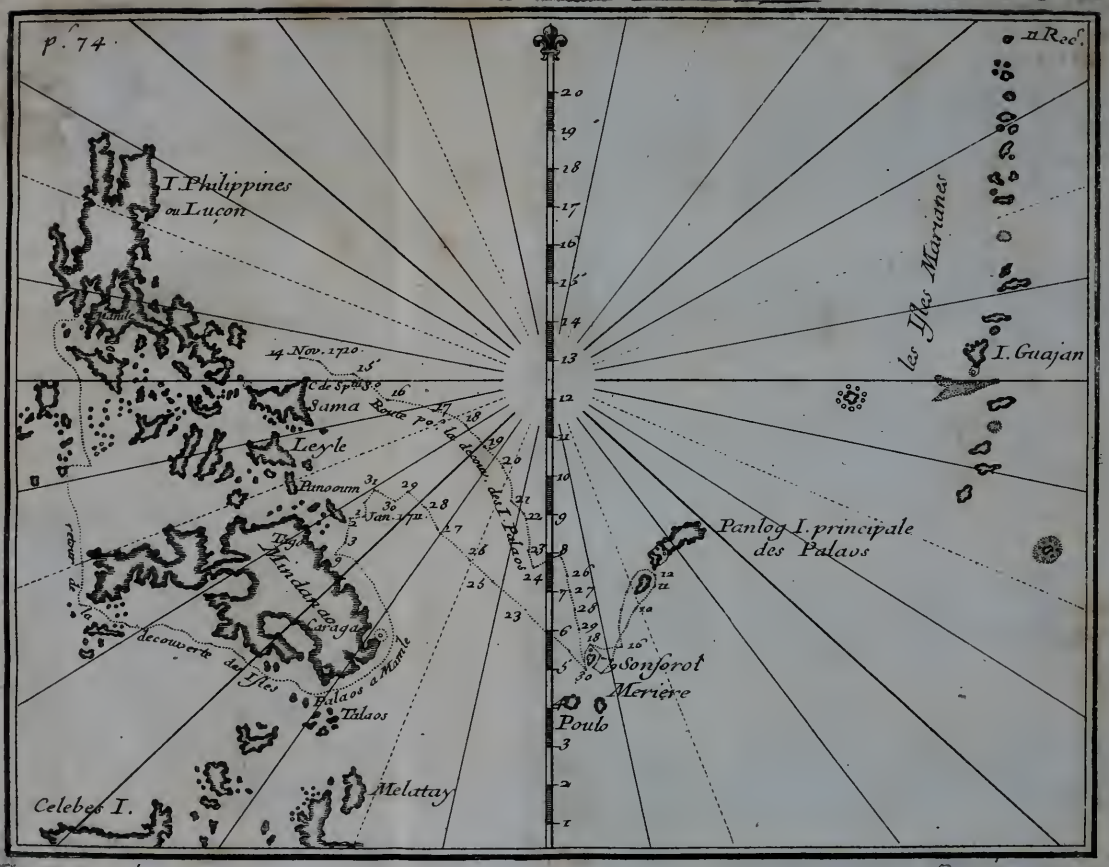
11 Recf.

les Iles Mariane

I. Guajan

anlog I. principale
des Palaos

Ce


I. Philippines ou Lucon
Manille
14 Nov. 1710
Cde Spitis
Sama
Route
Leyte
Pinoonun
Jan. 1711
Mindanao
Caraga
découverte des Iles
Palaos
Tilaos
Celebes I.
Melatay
Sonsorol
Meriere
Poulo
Panlog I. principale des Palaus
les Iles Mariannes
I. Guajan
Rec.

RELATION

EN FORME DE JOURNAL,

De la découverte des Isles de Palaos, ou nouvelles Philippines.

LE Navire sur lequel nous nous embarquasmes pour aller à la découverte des Isles *Palaos*, s'appelloit *la Sainte Trinité*, & avoit quatre-vingt-six hommes d'équipage : il estoit commandé par le Sergent-Major Dom François

Padilla : il menoit avec luy les Peres Duberon & Cortil Miſſionnaires Jeſuites, accompagnez du Frere Eſtienne Baudin, qui alloient porter la Foy chez ces Inſulaires.

Ce fut le 14 de Novembre de l'année 1710, que je ſortis des Iſles Philippines, & que je fis route pour reconnoiſtre les Iſles *Palaos*, me ſuppoſant eſtre pour lors par treize degrez neuf minutes de latitude, & par 144 degrez 22 minutes de longitude.

Je n'avigeay quinze jours, comme il eſt marqué dans la Carte jour pour jour, & le 30 Novembre de la même année, nous découvriſmes la terre, qui nous reſtoit au Nord-Eſt trois degrez Nord à environ trois lieues, ayant obſervé la variation de quatre à cinq degrez de variation Nord-Eſt dans cette

route. Nous rerivasmes de bord pour en approcher de plus près, & nous découvrismes qu'il y avoit deux Isles, que le P. Duberon nomma *les Isles de Saint André*, parcequ'on célébroit ce jour-là la feste de ce grand Apostre.

Lorsque nous fusmes proche des Isles, nous apperçusmes un batteau qui venoit à nous, & dans lequel il y avoit de ces Insulaires qui nous crioient de loin : *Mapia*, *mapia*, c'est-à-dire, bonnes gens. Un Palaos qui avoit esté baptisé à Manile, & que nous avions mené avec nous, se montra à eux, & leur parla : aussi-tost ils vinrent à bord : ils nous dirent que ces Isles s'appelloient *Sonsorol*, & qu'elles estoient du nombre des Isles Palaos. Ils firent paroistre beaucoup de joye d'estre avec

nous, & ils nous la témoignerent en nous baiſant les mains, & en nous embraſſant.

Les peuples ſont bienfaits de corps, & d'une complexion robuſte ; ils vont tout nuds, excepté vers la ceinture où ils ſe couvrent d'un morceau de natte : leurs cheveux ſont preſque creſpus, ils ont fort peu de barbe ; & pour ſe garantir de la pluye, ils portent ſur les épaules un petit manteau fait de fil de patates, & ſur la teſte une eſpece de chapeau de natte, au tour duquel ils attachent des plumes d'oyſeaux toutes droites. Ils furent ſurpris de voir nos gens fumer du tabac, & ils parurent faire grand cas du fer ; quand ils en appercevoient, ils le regardoient avec des yeux avides, & ils nous en demandoient ſans ceſſe.

Après-midi deux autres batteaux vinrent à nous chargez chacun de huit hommes. Aussitost qu'ils approcherent de nostre bord, ils se mirent à chanter : ils regloient la cadence en frappant des mains sur leurs cuisses. Quand ils eurent abordé, ils prirent la longueur de nostre bastiment, s'imaginant qu'il estoit fait d'une seule piece de bois : quelques autres compterent les hommes qui estoient sur nostre bord. Ils nous apporterent quelques cocos, du poisson, & des herbes. Les Isles sont toutes couvertes d'arbres jusques sur le bord de la mer. Leurs batteaux nous parurent assez bien-faits : ils se servent de voiles latines, & un costé du bateau est soutenu par un contre-poids qui l'empesche de tourner.

Nous leur demandasmes à

quel aire de vent reſtoit la principale de leurs Iſles, qui s'appelle *Panloq*, & ils nous montrerent le Nord Nord-Eſt. Ils nous ajouſterent qu'au Sud-Quart-Sud-Oueſt, & au Sud-Quart-Sud-Eſt, ſont encore deux Iſles, dont l'une s'appelle *Merieres*, & l'autre *Poulo*.

Quand nous nous fuſmes un peu approchez de la terre, j'envoyay mon Aide-Pilote pour chercher avec la ſonde un endroit où l'on puſt moüiller. La chaloupe eſtant arrivée à un quart de lieuë de l'Iſle, elle fut abordée par deux bateaux du pays où il y avoit pluſieurs de ces Inſulaires : l'un d'eux ayant apperçu un ſabre, le prit, le regarda attentivement, & ſe jetta à la mer l'emportant avec luy. Mon Aide-Pilote ne put trouver aucun lieu propre à jetter l'an-

cre, parceque le fond estoit de roche, & qu'il y avoit grand fond par tout. Quand il fut de retour, j'envoyay encore sur les trois heures un autre homme pour chercher un moüillage : il alla tout auprès de la terre, & il trouva, comme le premier, qu'il y avoit par tout grand fond de roche ; & ainsi nul endroit où l'on pust jetter l'ancre.

Pendant ce temps-là je me soutenois à la voile contre le courant qui portoit avec viteſſe au Sud-Est. Mais le vent estant venu à manquer, nous dérivasmes au large. Alors les Insulaires qui estoient venus sur nostre bord rentrerent dans leur bateau pour s'en retourner : les deux Missionnaires voulurent engager l'un d'eux à demeurer avec nous, mais ils ne purent l'y résoudre : ils l'entretinrent

quelque temps des veritez de la Religion, & ils luy firent prononcer les ſaints noms de JESUS & de MARIE, ce qu'il fit d'une maniere très-affectueuſe. On l'interrogea ſur la grandeur de l'Iſle, & ſur le nombre de ſes habitans : il répondit que l'Iſle avoit bien deux lieuës & demie de tour, & qu'il pouvoit y avoir huit cens perſonnes ; qu'ils vivoient de cocos, de poiſſon, & d'herbages. J'obſervay la hauteur du Soleil à midi, & je me trouvay par cinq degrez ſeize minutes de latitude Nord ; & la variation au lever du Soleil, fut trouvée de cinq degrez Nord-Eſt.

Les courans nous emporterent au large vers le Sud-Eſt avec violence, de ſorte que nous ne puſmes regagner la terre que le quatriéme à ſix heures du ma-

tin. Nous nous trouvaſmes alors à l'embouchure des deux Iſles. J'envoyai la chaloupe pour chercher un bon moüillage. Ce fut inutilement. Elle revint à quatre heures du ſoir, apportant pour nouvelle, qu'il y avoit grand fond de roche par tout, & qu'il eſtoit impoſſible de jetter l'ancre.

Le cinquiéme à ſept heures du matin, les Peres Duberon & Cortil formerent le deſſein d'aller à terre pour y planter une croix. Dom Padilla & moy leur repreſentaſmes les dangers auſquels ils s'expoſoient, ce qu'ils avoient à craindre des Inſulaires dont ils ne connoiſſoient point le genie, & l'embarras où il ſe trouveroient ſi les courans jettoient le vaiſſeau au large, en ſorte qu'il ne puſt approcher de la terre pour les prendre ou

pour les ſecourir. Leur zele n'écouta aucune de ces difficultez, ils perſiſterent dans leur premiere réſolution. Ils laiſſerent donc le F. Baudin dans le Navire, & ils entrerent dans la chaloupe avec le Contre-Maiſtre du Vaiſſeau, & l'Enſeigne des troupes qu'on deſtinoit à mettre à terre. Ils emmenerent auſſi le Palaos, dont j'ay parlé, avec ſa femme & ſes enfans.

Les deux Miſſionnaires eſtant partis, nous nous ſoutinſmes à la voile toute la journée contre les courans à la faveur du vent. Mais le ſoir le vent ayant manqué, le courant nous jetta au large. Nous miſmes toute la nuit un fanal au beaupré, & un autre à l'artimon, afin qu'on puſt découvrir de l'Iſle où nous eſtions. La nuit nous euſmes quelques grains du Nord-Eſt au

Nord-Oueſt, du Oueſt, & du Sud-Eſt : & le matin à la pointe du jour la grande Iſle nous reſtoit au Nord-Quart Nord-Oueſt à environ huit lieues.

Juſqu'au neuviéme à midi, nous fiſmes tous nos efforts pour approcher de la terre, ſans pouvoir rien gagner ; au contraire nous nous en éloignions de plus en plus. Je me trouvay par cinq degrez vingt-huit minutes de latitude. Nous tinſmes conſeil ſur le parti qu'il y avoit à prendre. Dom Padilla, le Frere Jeſuite, mon Aide-Pilote & moy, fuſmes d'avis de faire route pour découvrir l'Iſle de *Panloq* Capitale de toutes ces Iſles, qui eſt éloignée de celle que nous quittions d'environ 50 lieues.

Ce fut le onziéme à neuf heures du matin que nous découvriſmes Panloq, & à midi je me

trouvay par ſept degrez quatorze minutes de latitude Nord, environ à une lieue au large de l'Iſle. Sur les quatre heures du ſoir quatre bateaux s'approcherent de noſtre bord, ſe tenant neanmoins au large de la longueur d'un demi cable : peu après ils furent ſuivis de deux autres bateaux. Enfin quelques-uns de ces Inſulaires qui eſtoient dans les bateaux, ſe jetterent à la mer, & vinrent à noſtre bord : ils ne cherchoient qu'à voler ce qui pouvoit leur tomber ſous la main. L'un d'eux voyant une chaiſne attachée au bord, la halloit de toutes ſes forces pour la rompre & l'emporter. Un autre en fit autant à un organeau. Un troiſiéme ayant mis la teſte dans un ſabor, vit des rideaux de lit ; il les prit à deux mains, & les tiroit de toutes ſes

forces ; mais quelques-uns de nos gens l'ayant apperçu, y accoururent, & aussi-tost il se jetta à la mer.

Dom Padilla voyant jusqu'où ces Barbares portoient leur avidité, fit mettre ses Soldats sous les armes, car il y avoit bien 80. hommes dans ces six bateaux, & il leur fit signe de ne point approcher. Enfin sur les cinq heures du soir ils prirent leur route vers la terre : en se retirant ils décocherent plusieurs fléches contre nous, dont quatre furent à bord, & une s'attacha à la poupe du Vaisseau. Alors Dom Padilla fit faire sur eux une décharge de mousqueterie. A ce bruit ils se jetterent tous à la mer, & abandonnerent leurs bateaux, nageant droit à terre avec une viteſſe extraordinaire. Puis voyant qu'on ne tiroit plus,

ils regagnerent leurs bateaux, s'y embarquerent, & s'enfuirent à toutes rames. Ces Insulaires vont tout nuds : quelques-uns d'eux se peignent le corps de diverses couleurs. Leur peau est communément de couleur olivastre, d'autres l'ont plus noire. Ils ne nous apporterent que quelques cocos.

Le douziéme nous n'eusmes presque pas de vent : nous nous tinsmes bord sur bord, sans neanmoins trop approcher de la terre. Sur les quatre heures il vint encore à nous deux bateaux, d'où l'on nous faisoit divers signes en nous parlant ; mais comme nous n'avions plus d'Interpretes, nous ne pusmes sçavoir ce qui se disoit. Sur les neuf heures du soir les vents vinrent au Sud Sud-Est, assez frais, & les courans nous portoient au Nord

avec viteſſe. Ainſi je pris le parti de paſſer entre deux Iſles le Cap au Nord Nord-Oueſt : ce Canal avoit environ une petite lieue de largeur.

Le treiziéme eſtant à l'Oueſt de ces Iſles, nous tinſmes conſeil ſur ce que nous avions à faire, & il fut conclu qu'il falloit retourner à *Sonſorol* pour apprendre des nouvelles des deux Miſſionnaires qui y eſtoient reſtez, & de noſtre chaloupe. Le dix-huit je me trouvay Nord & Sud de l'Iſle. Nous demeuraſmes-là toute la journée bord ſur bord juſqu'à ſix heures du ſoir, ſans appercevoir aucun bateau, quoyque nous ne fuſſions qu'à une portée de canon de la terre. Nous rodaſmes toute la coſte du Oueſt de l'Iſle juſques au 20, qu'un grain forcé du Sud-Eſt Nord-Eſt nous obligea de quit-

ter la terre, & de faire vent arriere avec la misaine.

Le 21. nous approchasmes encore de la terre, & à deux heures après-midi nous n'en estions qu'à trois quarts de lieues, sans appercevoir aucun bateau. Alors un second grain de l'Est Nord-Est forcé nous ayant pris, nous obligea de faire le Oüest Nord-Oüest avec la seule misaine. Nous tinsmes encore une fois conseil, & faisant refléxion que nous n'avions point de chaloupe, & que nous commencions à manquer d'eau, sans sçavoir où nous pourrions en faire, nous fusmes tous d'avis que l'unique parti qu'il y eust à prendre, estoit de nous en retourner à Manile pour y porter cette triste nouvelle. Mais comme la saison des vents de Nord & Nord-Est, estoit déja formée, nous fusmes

obligez de faire le tour de Mindanao, selon qu'il est marqué dans la Carte.

Fin de la Relation.

LETTRE DU PERE TAILLANDIER, Missionnaire de la Compagnie de JESUS,

Au P. WILLARD *de la meſme Compagnie.*

A Pondichery ce 20 Février 1711.

MON REVEREND PERE,

La paix de Notre-Seigneur.

Comme c'eſt après Dieu à vous ſeul que je ſuis redevable

du bonheur que j'ay de conſacrer le reſte de mes jours à la converſion des Infideles, je me fais un devoir de vous informer de ce qui me regarde, & de vous marquer en détail ce que j'ay vû ou appris d'une maniere ſûre, dans le long voyage qu'il m'a fallu faire pour me rendre aûx Indes.

Ce fut le 5 Septembre de l'année 1707, que je partis de Saint-Malo avec le P. Bonnet ſur le Saint Eſprit, Vaiſſeau de trente pieces de canon, & de cent quarante hommes d'équipage. Après environ un mois de navigation où il ne ſe paſſa rien d'extraordinaire, nous apperçuſmes le Cap de Finiſtere en Galice, & le 8. d'Octobre nous moüillaſmes dans la rade de Sainte-Croix de l'Iſle de Teneriffe.

Les richeſſes de cette Iſle, ſon grand commerce, & l'excellent vin de Malvoiſie qu'elle produit, la rendent la plus conſidérable de toutes les Iſles Canaries. Elle a dix-huit lieues de longueur, & environ cinq de largeur. Au milieu de l'Iſle s'eleve cette fameuſe montagne qu'on nomme *le Pic de Teneriffe :* on l'apperçoit, à ce qu'on m'a dit, de plus de cinquante lieues. Elle a la figure d'un cone dont la baſe eſt fort grande. Ce qu'on dit dans quelques Relations de ſa hauteur, du froid qui y regne, du temps qu'il faudroit mettre pour arriver juſqu'au ſommet, n'eſt guéres conforme à la verité. J'ay entretenu des perſonnes qui ont eu la curioſité d'y monter, & j'ay conclu de ce qu'ils m'ont rapporté que le chemin pouvoit ſe faire en ſept heures.

Il est vray qu'il semble qu'elle s'éleve au dessus des nues : il y tomba de la neige, tandis que dans la plaine nous estions fort incommodez de la chaleur. Quoyque les instrumens dont je me servis pour mesurer sa hauteur, ne fussent pas fort exacts, je jugeay pourtant qu'elle n'estoit guéres que de treize cens toises.

Le petit Bourg de Ste Croix est au Nord-Est de l'Isle. Nous en partismes le 10 ; & après une lieue de mauvais chemin que nous fismes sur une montagne stérile, nous arrivasmes à la Lagune, petite Ville assez bien bastie, & la Capitale de l'Isle. On trouve au de là une plaine de deux lieues, d'où l'on apperçoit la mer du costé de l'Oüest. Là commencent ces beaux costeaux de vignes entremeslées d'Oran-

gers, de Citronniers, & d'autres arbres de l'Amerique.

Nous marchaſmes deux lieues ſur ces collines, d'où l'on découvre toujours la mer ; & après avoir paſſé par les Villages de la *Matança*, & de *Santa Vittoria*, nous arrivaſmes à l'*Arotave* ſeconde Ville de l'Iſle, où les Jeſuites de la Province d'Andalouſie ont un College. On célébroit alors la naiſſance du Prince des Aſturies : ce n'eſtoit par tout que feſtes, & que divertiſſemens.

C'eſtoit auſſi le temps auquel on vendange la Malvoiſie : ce raiſin eſt d'une eſpece particuliere : on cueille ſes grappes avec attention, & on ne prend que celles qui ſont parfaitement mûres pour les porter au preſſoir. Quand le vin eſt tiré, on y meſle de la chaux vive, afin qu'il ſe conſerve, lorſqu'on le tranſporte dans

dans les divers climats du monde. L'Isle a encore du vin rouge & du vin blanc d'une autre espece. On y trouve aussi des pierres fort poreuses, à travers lesquelles on filtre l'eau qu'on veut boire.

Le Dimanche 30 d'Octobre sur le soir nous appareillasmes de la rade de Sainte-Croix ; & le lendemain nous vismes l'Isle de la Palme, & celle de Fer. L'eau n'est pas bonne dans cette derniere Isle, & c'est une fable que ce qu'on rapporte d'un arbre qui s'y trouve, dont les feuilles sont autant de sources d'où l'eau découle continuellement. C'est de quoy les habitans mesme de l'Isle de Fer n'ont jamais entendu parler.

Le 19 Novembre à huit heures du soir nous vismes tomber à une portée de fusil une ex-

halaiſon qui éclaira tout le Vaiſſeau ; elle me parut d'un pied de diametre : elle ſe partagea enſuite, & ſe diſſipa quelques toiſes au-deſſus de la mer.

Le 25 nous fuſmes pris de calme, & nous viſmes pluſieurs ſouffleurs. Ces poiſſons monſtrueux paſſerent aſſez près de nous, pour juger ſûrement qu'il y en avoit de trente pieds : on ne doit pas en eſtre ſurpris, ſi l'on fait réfléxion que dans le Nord on a pris des Baleines qui avoient plus de 60. pieds.

Nous entraſmes le 4. Decembre au ſoir, dans le Port du Cap François de l'Iſle de Saint-Domingue. Nous avions fait plus de 80. lieues en coſtoyant la partie du Nord de cette belle Iſle : deux bancs de rochers, entre leſquels il faut paſſer, rendent l'entrée du Port difficile. Les

François possedent plus de cent lieues de coste au Nord, à l'Oueſt, & au Sud. Les Espagnols sont dans la partie du Sud qui est vers l'Est.

Nous eusmes bien de la joye de nous revoir dans une terre Françoise, & au milieu de nos Peres qui ont soin des Paroisses répandues dans le Nord de cette grande Isle. Le P. le Breton, habile Botaniste, me fit voir des plantes qui croissent autour de nostre Maison, qu'il m'assura estre tout-à-fait semblables au Thé de la Chine. J'en pris quelques-unes, & je les fis sécher à l'ombre. Quand je fus à Manile, je les comparay avec du The de la Chine : un Chirurgien François, qui y a demeuré cinq ans, à qui je les montray, jugea comme moy que c'étoit effectivement du Thé, & qu'il estoit aussi

bon que celuy qu'on apporte de la Chine. J'ay ſçu depuis qu'on a découvert de ſemblables plantes au Pérou, & que quelques perſonnes s'en ſervent à Lima.

Nos Vaiſſeaux firent voile le 10. Decembre. Nous paſſaſmes au Nord de l'Iſle de Cuba, afin d'éviter les Vaiſſeaux de guerre de la Jamaïque. Cette Iſle a deux cens cinquante lieues de largeur. Il eſt preſque impoſſible de croiſer pendant l'hyver dans ce Canal, parce qu'on trouve au Sud pluſieurs rochers le long de la grande Iſle de Cuba, & au Nord le Pracel, où il y a de petites Iſles fort baſſes. Le paſſage en quelques endroits n'a pas quatre lieues de largeur.

Il n'y a plus d'Indiens dans les Iſles de Saint-Domingue & de Cuba: celle cy eſt peuplée d'Eſpagnols qui y ont pluſieurs Vil-

lages ; elle a un Eveſque qui fait ſa réſidence ordinaire à la *Havane*, Ville Capitale de toute l'Iſle : il eſt ſuffragant de l'Archeveſque de Saint-Domingue. C'eſt principalement dans l'Iſle de Cuba que croiſt cet excellent tabac qu'on apporte en poudre & en feuille en Eſpagne, & qu'on vend dans toute l'Europe ſous le nom de tabac d'Eſpagne.

Le 16. Decembre nous entraſmes dans le Port de la Havane, en rangeant le Fort du More à demie portée de piſtolet. Ce Chaſteau a plus de ſoixante canons de fonte. L'autre paſſe eſt au milieu, entre le Fort du More, & un autre Fort qui a trente-ſix pieces de groſſe artillerie de fonte. Le canon porte d'un Fort à l'autre. Quand on approche de la Ville, on ſe trouve à la

portée des canons d'un troiſiéme Fort plus petit que les deux autres : il ne peut paſſer qu'un ſeul Vaiſſeau dans chaque paſſe, le reſte de l'entrée eſtant ſemé de rochers à fleur d'eau. Ce Port, ou pluſtoſt cette Baye, s'enfonce une lieue au Sud, & forme comme differens bras à l'Oueſt & à l'Eſt. Le moüillage en eſt bon, & on y eſt en ſureté contre les vents les plus violens.

La Ville eſt bien fortifiée. Elle a du coſté de la terre pluſieurs baſtions avec leurs courtines : ſa figure eſt preſque ronde, & il faut environ une heure pour en faire le tour. Il y a trois Paroiſſes, ſix Maiſons de differens Ordres, & trois Monaſteres de Religieuſes. Un Pilote Eſpagnol, que nous avions pris à Teneriffe, nous fit attendre pluſieurs jours dans le Port, afin d'éviter les

vents de Nord, qui regnent en hyver dans le Golfe du Mexique, qu'il nous assuroit estre plus violens en certains quartiers de la Lune. Nous appareillasmes enfin le 31. Decembre, & à peine fusmes-nous sortis du Port, que nostre Pilote voulut nous y faire rentrer, s'imaginant qu'une tempeste du Nord estoit sur le point de nous accueillir ; mais sa prédiction se trouva fausse.

Le 4. Janvier 1708. on sonda sur le soir, & au fond qu'on trouva, on reconnut que nous estions à trente lieues au Nord-Nord-Oüest du Cap de *Catoche*. Ce Cap, qui est à l'Est de la Province d'*Iucatan*, a esté ainsi nommé, parceque Dom Fernand de Cordoue y estant descendu au mois de Mars de l'année 1517, les Indiens luy répétoient sans cesse ces mots : *Con escatoch :* ce

qui signifie en leur langue : *Venez à nos maisons.* Le Pilote Espagnol nous fit prendre nostre route sur la sonde de Campeche, en laissant au Nord les petites Isles de *las Arcas*, *Triangolo*, & *Alacranas*. Nous essuyasmes d'abord trois coups de vent de Nord en trois jours differens : ils avoient soufflé entre le Nord-Est & le Nord. Alors ils ne sont pas d'ordinaire fort violens, & les Espagnols les appellent, *Norte chocolatero*, parcequ'ils ne les empeschent pas de battre leur chocolat. Ces vents ne durent guéres que 24. heures.

Le 10. on estima que nous avions passé le matin à huit heures entre l'Isle de *Triangolo*, & celle d'*Arenas*. Le soir à quatre heures & demie, on trouva soixante-neuf brasses à la sonde, & à six heures on ne trouva plus de fond.

Nous vîsmes le 11. une grande troupe de Bonites se promener sur l'eau, s'élancer, & se poursuivre. Après-midi un calme soudain succeda au vent de Sud, & le soir un furieux vent de Nord s'éleva tout à coup. Nous fusmes toute la nuit, & le lendemain à la Cape. Ce jour-là sur le soir le vent cessa en un instant, mais la mer, qui estoit encore fort agitée, nous fit rouler extraordinairement toute la nuit.

Le 13. nous apperçusmes deux Navires qui nous vinrent reconnoistre. C'estoit la Diane Frégate du Roy armée au Havre de Grace, de l'Escadre de M. du Casse, & la Paix armée au Port-Louis. Nous apprismes que les roulis de la nuit précédente les avoient presque contraints de démaster.

Le 14. noſtre petite Eſcadre fut augmentée d'un Vaiſſeau Eſpagnol qui eſtoit parti de Campeche pour la *Vera Crus*. Ce ſoir là le Ciel parut fort couvert : des nuées noires occupoient tous les bords de l'horiſon : on apperçut en meſme temps des nuages verdaſtres près de la mer du coſté du Septentrion ; ces indices joints à un calme plat, nous firent juger que nous allions eſtre aſſaillis d'une furieuſe tempeſte. Nous ne fuſmes pas long temps à l'attendre. Le Nord ſe declara tout à coup avec furie ; chaque Vaiſſeau prit ſon parti comme il put : le Navire Eſpagnol, après s'eſtre ſoutenu quelques heures, s'abandonna au gré du vent, & nous le viſmes courir vent arriere ſous la miſaine : les deux Vaiſſeaux François nous quitterent.

Le lendemain 15. la mer fut plus agitée que jamais. Quand nostre Navire se trouvoit entre deux lames, il nous sembloit estre dans une vallée à perte de vûe, entre deux montagnes d'eau, qui nous cachoient mesme le haut des masts du Saint Jean-Baptiste, autre Vaisseau dont nous n'estions éloignez que de trois portées de fusil. Le soir pendant le souper, une vague plus forte que les autres ayant fait extrémement pancher nostre Vaisseau, les plats, les mets, tout fut renversé; & bien que chacun tascha de s'accrocher à tout ce qu'il rencontroit, il nous fallut enfin tomber les uns sur les autres. Un oyseau de la grandeur & de la forme d'une beccassine, fut porté sur nostre bord par la violence du vent.

Le 19. nous rencontrasmes

les deux Vaiſſeaux Francois dont la tempeſte nous avoit ſéparez, & nous arrivaſmes enſemble le meſme jour à la *Vera Crus*. C'eſt là que finit noſtre premiere navigation de deux mille deux cens lieues. La *Vera Crus* eſt à 19. degrez & 10. minutes, & à 7. heures de difference du Meridien de Paris, ſelon l'obſervation & l'eſtime de nos Pilotes.

Je ne ſçay ſi l'on doit donner le nom de Port à la rade de la *Vera Crus*. Les Vaiſſeaux moüillent à l'abri du Fort de S. Jean Dulüa : ce Fort a eſté conſtruit dans une petite Iſle, que la marée couvre entierement lorſqu'elle eſt haute. Ce fut le Vendredy Saint de l'année 1519. que Fernand Cortes débarqua près de Saint-Jean Dulüa, & c'eſt à l'occaſion de ce ſaint jour, qu'il donna le nom de *Vera Crus* à la

Ville, qu'il fonda cinq lieues plus au Nord que la petite Isle Dulüa. On l'appelle à present la *Vieja vera Crus*, pour la distinguer de celle où est maintenant le Port, qu'on nomme la *Nueva vera Crus*. C'est le seul Port qui soit dans le Golfe du Mexique. Cette Ville n'est que le tiers de la Havane : elle n'est considérable que par le séjour qu'y font les Vaisseaux Marchands qui viennent de Cadis, & qui s'en retournent chargez d'argent, de cacao, d'indigo, & de cochenille.

Nous en partismes le 3. Février. Nous perdismes de vûe la mer, pour continuer sur terre nostre voyage. Comme la sechereſſe estoit grande, nous prismes un chemin qu'on a fait depuis quelques années, & qui est beaucoup plus commode que l'ancien che-

min, qu'on eſt obligé de ſuivre pendant la ſaiſon des pluyes.

A une grande lieue de la *Vera Crus*, on voit à la droite du chemin un petit Village nommé *Buena Viſta* ; trois lieues après on paſſe la riviere *Xamaca*, qui entre dans la mer à 8. lieues de la *Vera Crus*. La journée eſt enſuite de 10. lieues qu'on fait dans des terres incultes, quoyque le terroir paroiſſe aſſez bon en pluſieurs endroits, & on arrive au Village de *Cotaſta*, ſitué auprès d'une riviere du meſme nom. Nous marchaſmes le lendemain ſur des collines qui ne ſont point cultivées. Après cinq lieues de chemin nous trouvaſmes quelques cabanes d'Indiens, & nous entraſmes dans une plaine où eſt le Village de S. Jean, à huit lieues de *Cotaſta*.

Le 5. Février nous nous trou-

vaſmes dans un pays plus temperé, & plus agréable à la vûe : nous paſſaſmes dans des vallons fertiles, chargez d'arbres fruitiers, & enſemencez de *mays* * : on voyoit de toutes parts une infinité d'oyſeaux de toute eſpece, & tout-à-fait differens de ceux d'Europe. Il y a ſur tout quantité de Perruches bleuës plus petites que des grives, & d'une couleur fort vive.

Après deux lieues de chemin, on trouve le Village de Saint-Laurent. Ce ſont des Noirs qui l'habitent : ils deſcendent de pluſieurs familles des Noirs d'Afrique, qui s'eſtant enfuis de la maiſon de leurs Maiſtres, obtinrent leur liberté, à condition qu'ils peupleroient ce pays.

A trois lieues au de là de ce Village, nous nous arreſtaſmes

* Blé d'Inde.

à la Ville de Cordua, où il y a plusieurs familles Espagnoles: les maisons y sont basties à l'Européane, & on pourroit la comparer à un de nos plus gros Bourgs de France. Cette journée, qui est de neuf grandes lieues, se termine en arrivant à la Ville d'*Orissava :* elle est un peu plus grande que *Cordua.* On se trouve alors auprès de cette fameuse montagne d'*Orissava*, que nous avions apperçûe de 25. lieues en mer, & dont le sommet est toujours couvert de neiges, quoyqu'elle soit située sous la Zone torride. Elle est beaucoup plus haute que le Pic de Teneriffe.

Ce soir-là deux Marchands Espagnols nous aborderent fort civilement. L'un d'eux fit paroistre beaucoup de joye quand il apprit que nous estions François:

il nous rendit une visite particuliere, pour nous dire qu'il estoit né comme nous sujet du plus grand Roy de l'univers, mais qu'il avoit esté élevé à Cadis depuis l'âge de dix ans. Bien que sa langue naturelle luy fust devenuë comme étrangere, il ne laissa pas de nous faire comprendre qu'il avoit le cœur aussi François que la naissance.

Le 6. Fevrier après deux lieues de marche dans la plaine d'*Orissava*, qui estoit toute couverte d'orge qu'on alloit moissonner, nous grimpasmes une montagne, ou plustost une foreſt de chesnes fort touffus : nous descendismes ensuite dans une vallée entourée de montagnes extrémement hautes. Au milieu de cette plaine, qui a bien une lieue de diametre, est situé le village de *Maltrata*, qui n'est habité

que par des Indiens. Le ſoir nous miſmes deux heures & demie à gagner une montagne toute couverte de Pins de deux eſpeces ; & nous finiſmes cette journée qui fut de dix lieuës en traverſant une plaine de ſables, où l'on trouve beaucoup de Palmiers ſauvages, de la meſme eſpece que ceux qui croiſſent dans les ſables de Pontichery.

Le 7. nous découvriſmes un des plus fertiles païs de l'Amerique : je ne croi pas qu'il y ait ſous le Ciel un climat plus doux & plus tempéré : tous les fruits de l'Europe & de l'Amerique y croiſſent ; & s'il y a peu de vignes & d'oliviers, il faut l'attribuer à l'indolence de ſes habitans, ou aux ſages Loix de la Monarchie Eſpagnole, dont le deſſein eſt de conſerver ce nouveau Monde dans la dépendance d'Eſpagne.

On y voit de très belles plaines remplies de Villages, dont les maisons sont basties de briques cuites au Soleil. On seme tous les ans du blé dans ces terres, qui sont arrosées par des canaux pratiquez exprès, ou bien par l'eau qui descend des collines voisines, où il se trouve beaucoup de sources.

Le 8. nous arrivasmes à la *Puebla de los Angeles*, ville la plus considérable de ce Royaume après la Capitale : elle est à peu près de la grandeur d'Orléans : les rues en sont fort droites, & les maisons assez belles ; elle est partagée en quatre Paroisses : on y compte neuf Monasteres de Religieuses, & un plus grand nombre de Communautez d'homes : les Eglises y sont magnifiques, & principalement la Cathédrale.

En ſortant de la *Puebla de los Angeles*, on marche pendant huit lieues dans une très belle plaine fort peuplée, & très fertile. A une lieue à la droite du chemin eſt le Bourg de *Cholula*, où Fernand Cortes penſa périr par la trahiſon des Habitans. A quatre lieues ſur la gauche eſt la Ville & la République de *Tlaſcala*, qui fut d'un grand ſecours au meſme Cortes, pour s'emparer de la Ville de *Mexico*. Là on voit trois montagnes couvertes de neiges. Une de ces montagnes eſt un Volcan, qui pendant neuf ans avoit diſcontinué de jetter de la fumée ; mais il avoit recommencé depuis trois mois, & la fumée qu'il pouſſoit en l'air, étoit ſi épaiſſe, qu'on l'appercevoit meſme de la Ville de *Mexico*.

Le lendemain nous entraſmes

dans une foreſt de Pins, où l'on trouve quantité de Faiſans, de Cocqs d'Inde, & toute ſorte de gibier. Dès que nous commençaſmes à deſcendre, nous découvriſmes le lac du Mexique, & le troiſiéme jour depuis noſtre départ de *la Puebla de los Angeles*, nous arrivaſmes ſur le midi à la Ville de *Mexico* éloignée de 22. lieues de *la Puebla*, & de 80. de *la Vera Crus*.

Cette fameuſe Ville, la plus belle & la plus conſidérable du nouveau Monde, eſt ſituée dans une grande plaine environnée d'un cercle de montagnes de plus de 40 lieues. Dans la ſaiſon des pluyes, qui commencent vers le mois de May, on ne peut y entrer que par trois chauſſées, dont la plus petite a une grande demi-lieue de longueur: les deux autres ſont d'une lieue, & d'une lieue & de-

mie. Mais dans les temps de ſechereſſe, le Lac, au milieu duquel la Ville eſt ſituée, diminue conſidérablement. Les Eſpagnols ſe ſont efforcez de faire écouler les eaux à travers les montagnes qui environnent cette grande plaine : mais après bien des frais & des travaux immenſes, ils n'ont réuſſi qu'en partie dans l'execution de leur projet : néanmoins ils ont remedié par là aux grandes inondations, dont la Ville eſtoit ſouvent menacée.

La Ville de *Mexico* eſt baſtie fort réguliérement. Elle eſt traverſée de quelques canaux, leſquels ſe rempliſſent des eaux qui viennent du Lac : on en pourroit creuſer dans toutes les rues. Elle eſt beaucoup plus grande que *la Puebla*. Quelques Eſpagnols y comptent deux cens mille ames ;

mais si l'on veut examiner les choses sans préjugé, on n'y en trouvera pas plus de soixante mille.

Il y a dix mille Blancs dans *Mexico* : le reste des Habitans est composé d'Indiens, de Noirs d'Afrique, de Mulatres, de Mestis, & d'autres peuples qui descendent du mélange de ces diverses Nations entre elles, & avec les Européans : ce qui a formé des hommes de couleur si differente depuis le blanc jusqu'au noir, que parmi cent visages, à peine en trouve-t-on deux qui soient de la mesme couleur.

Les maisons y sont belles, & les Eglises magnifiques. Il y a un grand nombre de Communautez Religieuses : on y voit rouler beaucoup plus de caroſſes qu'en aucune Ville de France, si l'on en excepte Paris. Le climat y est

charmant. On peut eſtre toute l'année habillé de drap d'Eſpagne, quoiqu'on ſoit environ à 20. degrez de latitude Nord. Dans le fort de l'Eſté on n'a qu'à ſe tenir à l'ombre, pour ſe garantir de l'incommodité que cauſe la chaleur. C'eſt ce qui donna lieu à la réponſe que fit autrefois à Charles V. un Eſpagnol nouvellement arrivé du Mexique. Ce Prince luy ayant demandé combien de temps il y avoit au Mexique entre l'Eſté & l'Hyver; » Autant de temps, Sire, lui ré- » pondit-il, qu'il en faut pour paſ- » ſer du Soleil à l'ombre. Les pluyes qui commencent au mois de May, & qui ne finiſſent qu'après l'Eſté, contribuent beaucoup à modérer les grandes chaleurs.

Enfin ſi l'on conſidere la quantité d'argent qu'on apporte chaque jour des mines dans cette Ville,

Ville, la magnificence des Eglises & des autres édifices, le grand nombre de caroſſes qui roulent continuellement dans les rues, & les richeſſes immenſes de pluſieurs Eſpagnols ; on ſe formera l'idée d'une des premieres, & des plus riches Villes du monde. Mais d'un autre coſté quand on voit que les Indiens, qui font la plus grande partie du peuple, ſont mal veſtus, qu'ils vont ſans linge & nuds pieds, on a de la peine à ſe perſuader que cette Ville ſoit effectivement ſi opulente.

Le 11. Mars nous commençaſmes un nouveau voyage pour nous rendre à la mer du Sud.

En prenant la route d'*Acapulco* on fait dabord quatre lieues dans une plaine bien cultivée, après quoy on monte pendant une heure ſur une montagne, que

les Eſpagnols appellent *la Subida del arenal*, à cauſe des ſables qu'on y trouve : on paſſe dans une foreſt de Pins qui dure cinq lieues ; & on deſcend pendant trois lieues pour ſe rendre à *Cornavacca* petit Bourg ſitué dans un terroir fertile, & dont le climat eſt beaucoup plus ardent que celuy des environs du Mexique.

Le pays qu'on rencontre après ce Bourg, eſt rempli de Villages d'Indiens, & coupé de rivieres & de ruiſſeaux qu'on paſſe à gué dans des temps de ſéchereſſe. On ne trouve que de petites plaines, des collines, des vallons, juſqu'à la *Subida del paſſarito*, qu'on deſcend par un fort mauvais chemin qui eſt de plus d'une lieue. Demi-lieue après on s'arreſte à *Pueblo nuevo*, Village d'Indiens, ſitué ſur les bords

d'un lac qui a une lieue de longueur, & trois quarts de lieue de largeur. Ce Village est éloigné de 21. lieues de *Cornavacca*. Nous n'en partismes qu'à quatre heures du soir, pour éviter la grande chaleur; & après six lieues de marche, nous nous arrestames à un autre Village nommé *Palula*.

Le lendemain nous fismes encore six lieues entre des collines chargées de ces arbrisseaux, que les Espagnols nomment *organum*, & que les François appellent *cierges épineux*. On diroit, à les voir de loin, que ce sont une infinité de flambeaux de cire verte. Nous passasmes la riviere de *las Balsas*, de la mesme maniere qu'on la passoit avant la conqueste du Mexique : un quarré de foibles roseaux d'environ 10. pieds, sous lequel on attache

des callebaſſes, ſert de bateau: on vous fait aſſeoir ſur la ſelle d'une Mule, ou ſur un balot qu'on place au milieu de cette machine, afin que le poids l'empeſche de tourner. Un Indien tenant un des angles d'une main, & nageant de l'autre, vous conduit à l'autre bord de la riviere. C'eſt du nom de *Balſas* que les Eſpagnols donnent à cette eſpece de radeau, que la riviere a pris ſon nom : ils devroient pluſtoſt l'appeller la riviere des Moſquites; car on eſt comme environné d'une nuée de ces inſectes, qui ne ſont pas plus gros que nos plus petits moucherons, & dont les piqueures laiſſent des marques, qui durent ſouvent un mois entier. C'eſt pour éviter leur perſécution qu'on prend le temps de la nuit, pour faire les neuf lieues de chemin qu'il y a juſqu'au Village de *Sompango*.

Tout ce pays est desert ; on n'y trouve qu'une misérable cabanne qu'on a bastie sur le chemin pour la commodité des Voyageurs : mais comme elle estoit inhabitée, nous ne jugeasmes pas à propos d'y entrer, dans la crainte d'y estre mordus des serpens ou des scorpions : nous aimasmes mieux prendre nostre repos sur la terre, pendant les deux ou trois heures que nous avions à donner au sommeil. Les mauvaises Hostelleries où on loge dans tout le Mexique, nous avoient accoustumez à nous passer de lit, & de toutes les autres douceurs qu'on a dans les Voyages de France.

Deux lieues après *Sompango*, on passe dans un Bourg de 400. familles, dont plusieurs sont Espagnoles ; il se nomme *Cilpacingo*. Ce Bourg est situé dans une

plaine de deux lieues de longueur, assez fertile, & environnée de collines. Elle est terminée par un gros Village d'Indiens. A une lieue au de là on passe par un autre Village, après lequel on fait huit lieues sur des montagnes fort escarpées, & toutes semées de rochers. Il faut continuellement monter & descendre. Deux chevaux ne sçauroient passer de front dans certains endroits, où le chemin est creusé entre deux rochers. Nous couchasmes dans un petit Village qu'on nomme *los dos Caminos*.

Le lendemain, qui estoit Dimanche, nous y dismes la sainte Messe : ces bons Indiens vinrent l'entendre ; ils n'avoient pas eu ce bonheur depuis un mois, parceque leur Curé demeuroit à douze lieues de leur Village,

& avoit à visiter plusieurs Hameaux fort écartez. Pour nous remercier, ils nous apporterent quelques oranges, & des guirlandes de fleurs. Depuis *los dos Caminos* jusqu'à *Acapulco*, on fait 21. lieues sans trouver aucun Village : on a basti de trois en trois lieues de méchantes cabanes qui servent d'Hostelleries.

A quatre lieues de *los dos Caminos*, nous passasmes la riviere de *los Papagaiòs*, c'est-à-dire, des Perroquets. C'est après celle de *las Balsas*, la plus considérable qu'il y ait depuis *Mexico* jusqu'à la mer. Nous montasmes ensuite pendant une heure & demie sur une montagne fort escarpée, à laquelle on a donné, comme à la riviere, le nom de *Papagaios*, apparemment à cause des gros Perroquets qu'on y

voit. Ils ſont de la groſſeur d'une poule, ils ont le haut de la teſte jaune, tout le reſte du corps eſt verd : ils apprennent facilement à parler.

Parmi les differentes ſortes d'arbres qui croiſſent ſur cette montagne, on y trouve celuy dont on ſe ſert en Europe pour les teintures, & qu'on appelle bois de Campeche : il ne croiſt pas fort haut, les feuilles en ſont petites, & reſſemblent aſſez à celles du trefle.

Le 10e. jour de noſtre voyage, nous arrivaſmes à *Acapulco*. Ce Bourg eſt à 87. lieues de *Mexico*, & à 16. degrez 45. minutes de latitude Nord, ſelon les obſervations des Pilotes. Les Marchands de *Mexico* y ont des maiſons où ils mettent les marchandiſes qu'on apporte de Manile. Tandis que le Vaiſſeau des Phi-

lippines est dans le Port, on y voit quantité de Marchands: mais à peine est-il parti que chacun se retire. Les habitans mesme les plus riches, vont passer l'Esté plus avant dans les terres, pour éviter le mauvais air d'*Acapulco*, pendant les chaleurs qui y sont excessives.

Le Port est bon & sûr, mais le Chasteau n'est pas fort: il y a pourtant une belle artillerie de fonte. Les Vaisseaux des Philippines y arrivent d'ordinaire vers le mois de Decembre ou de Janvier, & ils en partent depuis le commencement de Mars jusqu'aux premiers jours d'Avril. S'ils partoient plus tard, ils ne trouveroient pas les *brises* * assez fortes pour leurs pesans Galions; & au de là des Isles Marianes,

* Nom qui se donne en Amerique à un vent qui vient du costé de la mer.

ils auroient infailliblement à eſſuyer des vents d'Oueſt, qui commencent à la fin de Juin, & qui leur ſont entierement contraires. Il arrive ſouvent des tremblemens de terre à *Acapulco :* pendant le peu de ſéjour que nous y fiſmes, nous en reſſentiſmes deux, mais ils ne furent pas violens.

Le 30. Mars nous miſmes à la voile. Le Vaiſſeau eſtoit de 260. hommes d'équipage de toutes les differentes Nations du monde. Le plus grand nombre des Matelots eſtoit des Philippines. Le Duc d'Albuquerque Viceroy du Mexique, avoit nommé le P. Bonnet pour Aumoſnier du Vaiſſeau. La langue Eſpagnole nous ſervit à entendre les confeſſions, & à inſtruire tout l'équipage. Nous euſmes d'abord des vents foibles, & des calmes

qui durerent pendant douze jours ; ils ne cesserent, que quand nous fusmes à cent lieues de terre. On fait le Sud-Oueſt juſqu'à ce que l'on ſoit par les 13. degrez de latitude Nord. Alors on a des *brises* très-fortes juſqu'aux Iſles Marianes.

Cette navigation eſt très-douce : on n'a point à craindre de vents contraires ; & le vent qui ſouffle eſtant toujours frais, tempere la chaleur. Mais autant que le voyage eſt facile depuis Acapulco juſqu'à Manile, autant le retour de Manile à Acapulco eſt-il dégouſtant & dangereux. Il faut s'élever juſqu'au de là de 30. degrez, & quelquefois juſqu'au 39e. degré de latitude Nord, pour éviter les *brises* qui regnent toujours auprès des Tropiques.

Comme c'eſt dans l'hyver que

ſe fait cette derniere navigation, on a de rudes tempeſtes à eſſuyer, ſans pouvoir relaſcher dans la route. Le Navire qui nous porta aux Philippines, avoit demeuré ſept mois dans cette traverſée. L'Amiral fut obligé de relaſcher à l'entrée des Philippines, après avoir reçu un coup de mer qui mit tout le Navire ſous l'eau. Une partie de ſes vivres fut gaſtée, & ſept hommes furent emportez dans la mer. Il y en eut deux qui furent rejettez dans le Vaiſſeau par un autre coup de mer. Nous viſmes chaque jour des oyſeaux, ce qui ne nous eſtoit pas arrivé dans la traverſée des Canaries juſqu'à Saint-Domingue, quoyqu'elle ſoit beaucoup plus courte.

Le 13. Juin nous moüillaſmes à l'Iſle de *Guhan*, la principale des Iſles Marianes, après avoir

fait en 75. jours 2175. lieues qu'on compte depuis *Acapulco*. Cette Isle s'etend du Sud-Oueſt au Nord-Eſt, depuis 13. degrez & 5. minutes, juſqu'à 13. degrez 35. minutes. Le lendemain j'eus le bonheur de dire la Meſſe dans cette terre arroſée du ſang de pluſieurs de nos Peres, qui ont baptiſé tous ces Infideles. On les a raſſemblez dans les trois Iſles principales de *Guhan*, de *Sarpan*, & de *Saïpan*.

Je ſaluai Dom Joſeph de Quiroga, Sergent Major des Iſles, dont la vertu & le zele ont beaucoup contribué à l'entiere converſion de ces Idolâtres. Le meſme zele l'a porté à établir une bonne diſcipline parmi les Soldats: ils vivent en commun; la priere ſe fait regulierement ſoir & matin, & ils participent ſouvent aux Sacremens de la Pe-

nitence & de l'Euchariſtie. Je trouvay parmi ces Soldats un François d'Oleron. Le Gouverneur nous envoya ſelon la couſtume, des rafraiſchiſſemens. Je m'embarquay ſur un Canot du pays pour aller à terre, & pour revenir à bord : je n'ay point vû de baſtiment ſi leger, ni qui aille mieux au plus prés du vent : je les ay vû pincer le vent à deux quarts de rumbs ; un vent arriere leur eſt moins favorable qu'un vent au plus près.

Nous appareillaſmes le 14. & le 1. Juillet nous découvriſmes les Philippines, qui ſont à 336. lieues des Iſles Marianes. Nous euſmes quelques grains aſſez violens, mais excepté une fois qu'on ſe laiſſa ſurprendre, on ſe tint toujours ſur ſes gardes, pour amener les voiles à propos. Le détroit entre les Iſles

Philippines jusqu'à Manile, a environ 100. lieues de longueur. La navigation y est difficile, soit à cause des courans rapides, soit parcequ'il y a très peu d'endroits où l'on puisse moüiller. On a au Nord la grande Isle de Luçon, où est la Ville de Manile ; & au Sud, plusieurs Isles de differente grandeur.

Le 2. Juillet nous entrasmes dans le détroit. Bien qu'un vent frais nous fist faire une lieue & demie par heure, nous eusmes beaucoup de peine à nous soutenir contre la marée qui nous estoit contraire. Mais aussi-tost qu'elle nous fut devenue favorable, nous en profitasmes dans le calme mesme. On mit la chaloupe au devant du Navire, pour le faire gouverner : en cinq ou six heures nous fismes huit lieues sans aucun vent. Mais cette ma-

nœuvre penſa nous couſter cher ; car le courant nous ayant porté au milieu de pluſieurs petites Iſles, que les Eſpagnols appellent *los Naranios*, à cauſe des Orangers dont elles ſont couvertes ; noſtre vergue de civadiere toucha un rocher fort eſcarpé d'une de ces Iſles : par bonheur il y avoit aſſez de fond pour ne pas échoüer, & le courant nous ayant fait piroüetter, nous jetta au milieu de cette eſpece de Port, où nous moüillaſmes pour attendre le vent qui nous tira enfin d'un ſi mauvais pas.

Nous employaſmes 15. jours à paſſer ce détroit, appréhendant ſans ceſſe d'avoir un vent d'Oueſt, qui peut-eſtre nous euſt obligé à débouquer. Le 17. Juillet nous arrivaſmes à *Cabite* : c'eſt un Port qui ſe trouve dans

la Baye de Manile, à trois lieues de cette Ville. Deux jours après s'éleva un vent d'Oüest qui dura 12. jours. Il y eut pendant 18. jours une pluye continuelle, qui ne cessoit que par intervalle, & pour peu de temps. Ces pluyes recommencent ainsi à plusieurs repriſes jusqu'au mois de Novembre, & quelquefois jusqu'en Decembre. Alors toutes les plaines sont inondées : on se promene en Canot dans des campagnes semées de ris, lesquelles de loin paroissent des prairies agréables. Ce sont ces pluyes abondantes qui moderent la chaleur, & qui estant causées par le vent d'Oüest, rendent le climat de Manile fort humide. L'acier le mieux poli, se couvre de roüille en une nuit.

Les forests de ces Isles sont pleines de Buffles sauvages, de

Cerfs, & de Sangliers d'une eſpece particuliere. Les Eſpagnols y ont fait venir d'Amérique des Vaches, des Chevaux, & des Brebis : mais ces animaux ne peuvent y vivre à cauſe de l'humidité & des inondations. Il y a de la cire en quantité, & du coton de différente ſorte. Le ris y eſt excellent : le froment croiſt en quelques endroits ; on y trouve auſſi de l'ébene, du bois de campeche, de l'indigo, une eſpece de canelle ſauvage, des noix muſcades, des figuiers, & des bananiers de pluſieurs eſpeces, qui ne ſont point en Amérique. Enfin on y voit quantité d'arbres differens, & dont le fruit eſt particulier. Il y a ſur-tout un grand nombre d'arbres propres à la conſtruction & à la maſture des Vaiſſeaux.

Les rivieres ſont pleines de

Caïmans qui dévorent les animaux, & les hommes même. On en prit un auprès de nos terres qui avoit dévoré treize personnes. Il avoit 18. pieds de longueur, & la seule machoire avoit cinq pieds. Ces Isles sont entre le 19e. & le 5e. degré de latitude Nord.

Outre la grande Isle de Luçon, les Espagnols possedent neuf Isles considerables, & plusieurs autres petites Isles, avec une partie du *Mindanao*. Le gouvernement est divisé en vingt Alcadies, dont il y en a douze dans la seule Isle de Luçon. L'Archevesque de Manile a trois Evesques suffragans : celui de *Cagaïan* dans le Nord de l'Isle de Luçon, celui de *Camarinez* dans la partie de l'Est de la même Isle, & celui de *Cebu* dans une Isle du mesme nom, dont dépendent

les autres Isles voisines. C'est dans l'Isle de *Cebu* que Magellan fut tué.

Il y a dans ces quatre Dioceses 700. Paroisses, & plus d'un million de Chrestiens, beaucoup mieux instruits qu'on ne l'est communément dans plusieurs Paroisses de l'Europe. Ces Paroisses sont desservies la plupart par des Augustins, par des Religieux de S. François, & par des Jesuites qui ont converti tous ces Peuples à la foy de JESUS-CHRIST, & qui les ont soumis à la Monarchie Espagnole.

On trouve encore dans les montagnes & dans les forests un Peuple barbare, noir, & d'une taille fort petite, qu'on attire peu à peu à la connoissance du vray Dieu. Outre la langue de ces Noirs, qu'on croit estre les anciens Habitans de ces Isles;

ceux qui sont convertis, dont le nombre est bien plus grand, parlent trois langues principales : la *Tagale*, celle de la *Pampanga*, & celle de *Bissaias*. La Tagale, dont on se sert à Manile & aux environs, est la plus polie.

Ces langues ont un grand rapport entre elles, & avec la langue Malaïe qu'on parle à Borneo, Java, Sumatra, & dans la Peninsule de Malaque : ce qui fait juger que ce sont des Malais qui ont conquis ces Isles, & qui ont obligé les anciens Insulaires à se refugier dans les montagnes. D'ailleurs tout ce qui les distingue si fort des Européans, les rend tout-à-fait semblables aux Malais : ils ont le mesme tour de visage, le nez petit, les yeux grands, & la couleur du corps d'un jaune olivastre, comme les Malais. Enfin ils s'habillent de

la meſme façon, & baſtiſſent comme eux leurs cabanes de Bamboux ſur le bord des rivieres. Ils ont le naturel fort doux, & c'eſt en cela uniquement qu'ils different des Malais, dont le génie eſt cruel & féroce.

Tous ces Inſulaires ſont fort affectionnez aux Eſpagnols, & mettent volontiers leurs enfans à leur ſervice, en quoi ils ſont bien differens des Americains, qui n'ont pu s'accouſtumer juſqu'icy à la domination de leurs Conquerans. Il eſt vrai que les Philippinois ſe ſont ſoumis d'eux-meſmes à l'Evangile & au gouvernement Eſpagnol, la force des armes ayant eu très peu de part à la conqueſte de ces Iſles.

Bien que Magellan les ait découvertes en 1521. & que depuis ce temps-là on ait fait diverſes tentatives pour les conquérir,

on ne s'y établit pourtant qu'en 1565. Ce fut Dom Miguel Lopes de Legaſpi Biſcayen, qui fonda la Ville de Cebu. Manile ne fut fondée qu'en 1571.

Lorſque Magellan débarqua dans une Iſle voiſine de *Cebu*, un Indien envoyé pour examiner les Eſpagnols, s'eſtant caché derriere des Bamboux, & les ayant vu de loin prendre leur repas, rapporta aux Principaux du païs que ces nouveaux venus eſtoient d'eſtranges hommes ; qu'ils eſtoient blancs, qu'ils avoient le nez fort long, qu'ils couvroient d'habits blancs les tables ſur leſquelles ils ſervoient leurs mets, qu'ils mangeoient des pierres, & qu'ils terminoient leur repas en mangeant du feu. C'eſtoit ainſi qu'il s'eſtoit repreſenté le biſcuit de mer, & le tabac qui ſe prend en fumée.

Un autre Indien deputé de la petite Province de *Pampanga* vers l'Iſle de Luçon, pour engager ſes Compatriotes à ſe ſoumettre à la domination Eſpagnole, voulant leur exprimer l'effet & le bruit du canon : Ces gens-là, leur dit-il, ont des armes ſemblables à la foudre ; elles vomiſſent avec la flamme un boulet de fer fort peſant ; ce boulet eſtant une fois ſorti avec impétuoſité, ne ceſſe de voler de montagne en montagne, juſqu'à ce qu'il ait trouvé quelqu'un, à qui il puiſſe porter le coup de la mort.

Il y a dans les Philippines plus de ſept mille Chinois qui y ſont venus des Provinces de *Canton* & de *Fokien :* ils demeurent la pluſpart dans un fauxbourg de Manile, qu'on appelle le *Parian.* Les Eſpagnols ſont environ quatre

tre mille : il y a beaucoup plus de Mestis nez d'Européans, d'Indiens, & de Chinois.

La Ville de Manile Capitale de toutes les Isles, est sur une grande Baye de l'Isle de Luçon : elle est fortifiée de dix bastions, avec une petite Citadelle qu'on nomme *San Yago*. Elle a au Nord une riviere, & la mer à l'Oüest ; elle est entourée de plusieurs gros Fauxbourgs d'Indiens, où l'on assure qu'il y a cinquante mille ames. En remontant jusqu'à quatre lieues la riviere, on trouve une si grande quantité de Hameaux & de Villages sur ses bords, & sur les divers canaux qu'elle forme, ou qui viennent s'y rendre après avoir arrosé cette belle plaine, qu'on s'imagineroit presque, que cet amas de maisons répandues dans ce va-

ſte eſpace, ne fait qu'une ſeule Ville.

Il y a dans Manile 14. Egliſes très propres, dont pluſieurs ſeroient admirées dans les premieres Villes de France. Les Egliſes des Villages ſont bien ornées, & le Service Divin s'y fait avec beaucoup de majeſté. Il n'y a point de Paroiſſe à la campagne, qui n'ait au moins 8. ou 10. Muſiciens : le Roy d'Eſpagne les exempte du tribut que les Indiens ſont tenus de payer.

On ne peut dire juſqu'où va la liberalité des Rois Catholiques, quand il s'agit d'établir l'empire de JESUS-CHRIST dans les lieux de leur domination : le zele dont ils ſont animez pour le progrès de la Religion Chreſtienne, leur inſpire toute ſorte de moyens de faire adorer le

vray Dieu à leurs nouveaux Sujets. On envoye chaque année du Mexique cent mille écus, dont soixante-dix mille sont destinez à l'entretien des Autels & des Missionnaires. Les autres sommes qu'on fournit pour une si sainte œuvre, sont encore plus considérables. Mais aussi quelle consolation pour ces pieux Monarques, de voir par leurs soins l'Idolâtrie détruite dans ces vastes contrées, où il n'y a pas 200. ans qu'on sacrifioit au Démon un nombre infini de victimes humaines.

Après avoir demeuré 7. mois dans ces Isles, qui sont le plus beau païs, le mieux boisé, & le plus agréable à la vue que j'aye encore trouvé, nous nous embarquasmes sur un bastiment Espagnol qui alloit à Malaque, dans l'espérance d'y trouver

quelque Vaiſſeau qui fiſt voile vers la coſte de Coromandel.

Ce fut le 17. Fevrier 1709. que nous appareillaſmes à l'entrée de la Baye de Manile, & le Lundi 11. de Mars nous mouillaſmes dans la rade de Malaque. Nous priſmes dans cette traverſée pluſieurs de ces Oyſeaux qu'on nomme *Fous*; on les appelle ainſi apparemment à cauſe de la facilité avec laquelle ils ſe laiſſent prendre. Ils viennent ſe poſer ſur les maſts au milieu de l'équipage, & quelquefois même ſur les bras des Matelots, & on les prend ſans qu'ils penſent à s'envoler que lorſqu'ils ſe ſentent pris.

Je n'avois point vu encore la mer auſſi tranquille qu'elle le fut pendant tout ce trajet. Un Canot auroit pu faire avec nous ces 475. lieues ſur une mer, qui eſt terrible lorſque les vents d'Oueſt

ſoufflent. Il ne nous falloit plus qu'un mois pour nous rendre à Pontichery ; ſi nous fuſſions arrivez quelques jours pluſtoſt, avant que les Vaiſſeaux Portugais ou Arméniens partiſſent pour la coſte de Coromandel : mais nous fuſmes obligez de nous mettre ſur un navire More, ce qui fut pour nous une ſource de travaux & de diſgraces. Permettez-moy, mon Reverend Pere, de vous décrire un peu plus au long cette derniere traverſée : juſqu'icy je ne vous ay rapporté que des évenemens aſſez ordinaires à ceux qui voyagent aux extrémitez du monde ; ce que j'ai encore à vous dire, vous fera connoiſtre de quelle maniere Dieu éprouve quelquefois les Miſſionnaires, avant que de les employer à ſon ſervice.

Le navire eſtoit petit & n'a-

voit qu'un pont. Il eſtoit ſi plein de marchandiſes, que le Capitaine meſme couchoit ſouvent à l'air, ainſi que le reſte de l'équipage. Repréſentez-vous deux Miſſionnaires, & un Preſtre Portugais avec deux Valets noirs Chreſtiens qui le ſervoient, au milieu de cent Mores ou Gentils tout noirs, qui nous regardoient avec plus d'horreur, que les gens les plus polis n'en ont d'ordinaire en Europe de vivre avec des Negres. Cependant quand ils eurent embarqué leur chaloupe, ils nous y logerent comme dans un des endroits le plus commode. Une natte de jonc nous défendoit des ardeurs du Soleil dans ce climat brûlant; encore falloit-il l'oſter, lorſque le vent n'avoit pas aſſez de force pour enfler & pour ſoutenir la voile. Nous euſmes pluſieurs jours de

calme, & le Soleil à plomb sur la teste. Nous essuyasmes aussi des grains violens, qui paroissent des tempestes à ceux qui n'ont point vu encore la mer dans sa fureur. La pluye qui les accompagnoit, nous incommodoit fort dans nostre chaloupe, & il nous falloit lutter sans cesse avec le vent, qui nous arrachoit des mains la natte qui nous couvroit.

Après un mois d'une ennuyeuse & pénible navigation, nous découvrismes *Achem*, qui n'est qu'à 150. lieues de Malaque. Nos Pilotes estoient si habiles, qu'ils crurent que nous estions aux Isles de Nicobar, qui sont deux degrez plus Nord; & ils estoient si prudens, que quoique nous fussions sur le point de manquer d'eau & de vivres, ils vouloient nous exposer à une traversée de 300. lieues, sans faire de nouveaux rafraischissemens. Les

Marchands & les paſſagers contraignirent le Capitaine de mouiller devant un Village, à 3. lieues d'Achem : on ne fit qu'une chaloupée d'eau, & on prit quelques proviſions.

Le 15. nous appareillaſmes, & nous nous viſmes obligez de moüiller le ſoir meſme devant Achem, parceque le vent nous manqua, & que la marée nous devint contraire. La verdure & les belles foreſts d'Achem & de Malaca, ne ſurprennent point les yeux d'un Voyageur qui a vû les Philippines.

La nuit on mit à la voile, & on ne perdit la terre de vûe que le 18. Les calmes ordinaires en cette ſaiſon cauſerent beaucoup d'inquietude à nos Pilotes ignorans : ils eurent recours à mille ſuperſtitions pour obtenir un vent favorable : tantoſt c'eſtoit un petit Navire chargé de ris

qu'on jettoit à la mer, au milieu des acclamations de l'Equipage : tantoſt c'eſtoit une caſſolette de parfums qu'on mettoit à l'amûre : d'autrefois le ſonge qu'avoit eu un Matelot ou un Eſclave, les portoit à jetter de l'eau ſur les maſts, à laver le Navire, ou à faire courir ſur le pont une figure de cheval. Enfin ils ſe recommandoient à nos prieres, & nous leur répondions qu'ils devoient renoncer à leurs cérémonies ſuperſtitieuſes, pour ne s'adreſſer qu'à Dieu ſeul.

Cependant on ne nous donnoit plus qu'un verre d'eau par jour, & on voyoit la fin du peu de vivres que nous avions achetez à Achem. La diſette d'eau fut ſi grande le 4. May, que nous fuſmes contraints de faire roſtir un peu de ris dans un pot de

terre, & de le manger ainſi. Dans cette extrémité nous nous adreſſaſmes au Seigneur avec toute la ferveur dont nous eſtions capables : noſtre priere fut écoutée : cette nuit là meſme il s'éleva un bon vent, & il tomba de la pluye. On la recueillit dans des nattes & dans des voiles, & elle fut ſi bien menagée, que nous ne beuvions qu'autant qu'il falloit pour ne pas mourir. Nous nous eſtimions heureux d'avoir une cuillerée d'eau pour moderer les ardeurs du Soleil qui nous bruſloit.

Le 6. May un grain violent nous fit courir vent arriere ſous une ſeule voile : le feu Saint-Elme parut au baſton d'enſeigne, & ſur la hune du grand maſt. Le 9e. jour de l'Aſcenſion, nos deux maſts de hune ſe rompirent dans un gros roulis.

Le 10. l'eau nous manqua absolument. Nous priasmes le Seigneur avec la mesme confiance, & il nous exauça avec la mesme misericorde ; il plut pendant la nuit, & on amassa de l'eau pour toute la semaine suivante. Le feu Saint-Elme parut encore sur les aubans.

Nonobstant la situation malheureuse où nous nous trouvions, nous ne pusmes nous empêcher de rire, lorsque le Prestre Portugais nous expliqua les injures que les Matelots vomissoient contre ce prétendu Démon : (car c'est l'idée qu'ils se formoient du feu Saint-Elme.) *Que viens-tu faire en notre bord*, disoit l'un d'eux, *nos marchandises ne sont point à toy, elles n'ont point esté volées, elles nous appartiennent, nous les avons bien payées? Cherche*, lui disoit un autre, *cherche les Corsai-*

res & les Forbans qui ont pillé tout ce qu'ils ont dans leur Vaiſſeau, tourmente les, fais les pèrir, mais laiße les Marchands en paix. Va-t-en, s'écrioit un autre, *va corriger tes parens, ton pere eſt un voleur; ta mere, tes ſœurs ſe ſont décriées par leur mauvaiſe conduite, tes freres ont merité la mort pour leurs crimes.* Puis ils s'armoient de baſtons, couroient ſur le pont, grimpoient ſur les aubans, & pouſſoient de grands cris, ſans oſer pourtant approcher du prétendu Démon. Enfin lorſque le feu Saint Elme eut diſparu, ils ſe féliciterent les uns les autres, comme d'une grande victoire qu'ils venoient de remporter.

Le 19e, jour de la Pentecôte, nous nous trouvaſmes dans une entiere diſette d'eau : nous euſmes recours ſelon noſtre couſtume à la divine Providence, &

deux heures après il tomba une pluye si abondante, qu'en ménageant l'eau comme on faisoit, on en eut pour plus de trois semaines. Le 24. un vent d'Oüest s'estant levé, on mit d'abord à la cape pour ne point nous éloigner de terre. Au commencement de la nuit le vent augmenta, & un coup de mer prenant le Vaisseau en travers, remplit d'eau une partie de la chaloupe où nous estions logez. Il fallut incessamment faire vent arriere pour ne point estre coulé à fond par les ondes hautes, qui auroient bientost rempli & submergé nostre Vaisseau. Nous nous abandonnasmes à la Providence, qui nous avoit sauvé tant de fois des portes de la mort.

Nonobstant l'abstinence rigoureuse que nous avions faite, il ne nous restoit de vivres que

pour peu de jours, & cependant il nous falloit repaſſer ces trois cens lieues de traverſée qui nous avoient déja couſté tant de peines & de fatigues. Mais ce n'eſtoit pas là ce qui touchoit le plus nos Matelots : ils ne penſoient qu'au danger preſent : la mer eſtoit fort groſſe, les lames élevées, courtes, & briſantes nous pourſuivoient, & nous menaçoient à chaque inſtant de la mort : une ſeule euſt ſuffi pour nous engloutir. Il falloit eſtre extrémement attentif à gouverner, afin que le navire ne les reçuſt point par ſon travers. Cette nuit-là, le lendemain 25. & la nuit ſuivante l'air retentiſſoit ſans ceſſe des cris lamentables que pouſſoient les Faquirs tour à tour, tandis que nous eſtions tranquilles, & diſpoſez à tout ce qu'il plairoit à Dieu d'ordonner

de nostre sort. Nous éprouvasmes alors combien la confiance en Dieu que le Christianisme inspire, est différente de la fausse sécurité du Mahométisme.

Le 26. la mer s'appaisa, & le vent nous devenant favorable pour retourner du costé d'Achem, nous fismes en sept jours cette longue traversée. Le trois nous passasmes entre les Isles de Nicobar qui sont à 7. degrez de latitude au Nord d'Achem, & ce jour-là le ris manqua tout-à-fait dans le Vaisseau. On donna à ces Insulaires de la toile & du tabac, & ils nous donnerent en échange des cocos & des ignames : ce sont des racines fort insipides.

Le 5. Juin on mouilla près des Isles de *Pulopinam* & de *Lancari*, qui ne sont pas éloignées de la terre ferme. Le calme vint, &

nous fuſmes réduits à deux cocos par jour pour quatre perſonnes. Il fallut mettre la chaloupe en mer pour aller querir des proviſions. Ainſi pendant 9. jours que dura le calme, nous n'euſmes plus dequoi nous garantir des ardeurs bruſlantes du Soleil: les Mores meſmes nous portoient compaſſion, ſçachant bien qu'eſtant nez dans des païs froids, nous devions ſouffrir beaucoup plus qu'eux. *Pourquoi*, nous diſoient-ils, *vous appliquez-vous ſi conſtamment à la priere? Ne ſouffrez-vous pas aſſez de la faim & de la chaleur? Laiſſez-là vos livres, vous direz toutes ces prieres quand vous vous ſerez repoſez quelque temps à terre.*

La chaloupe qu'on avoit envoyé chercher des vivres, revint la nuit du 14 au 15. Le peu de proviſions qu'elle apporta, ren-

dit la vie & les forces à l'équipage. Nous admiraſmes la bonté du Seigneur, qui nous procuroit ce ſoulagement, lorſque nous n'avions plus qu'un coco & un verre d'eau. Le 16. nous entraſmes dans la riviere de *Parlis* du petit Royaume de *Queda* : c'eſt, dit-on, la meſme riviere, où ſe donna cette bataille miraculeuſe des Portugais contre les Achenois, qui fut prédite par S. François Xavier aux habitans de Malaca. Le P. Bonnet partit dans un canot pour nous préparer une maiſon à Queda. Comme le Navire ne pouvoit remonter la riviere qu'avec les marées, ce Pere vint nous prendre en parau : c'eſt une ſorte de bateau fait d'un ſeul tronc d'arbre creuſé, qui ſe termine en pointe par les deux bouts. Nous arrivaſmes le 19. Juin à la Ville, où

un Marchand Mahometan de Surate, nous avoit fait trouver une maiſon.

Le Royaume de Queda eſt tributaire du Roy de Siam. La Ville a ſept à huit mille habitans, & tout le Royaume environ vingt-mille. L'entrée de la riviere eſt à 6. degrez & 10. minutes de latitude Nord. On voit au Nord-Eſt de l'entrée, à deux ou trois lieues dans les terres, la montagne de l'Elephant. Elle eſt ainſi appellée, parceque de loin elle a la figure de cet animal. Il n'y a que des Vaiſſeaux mediocres qui puiſſent paſſer la barre, ſur laquelle il n'y avoit que deux braſſes & demie de haute mer. Dans la riviere juſqu'auprès de *Queda*, on trouve quatre braſſes d'eau de haute mer.

Les habitans ſont Malais : ils ſuivent tous la Secte Mahome-

tane des Turcs, & des Mogols. Leurs maisons sont basties de bamboux, & élevées sur des pilliers à quatre ou cinq pieds de terre, à cause de l'humidité. Le Roy & quelques-uns des plus riches, ont des maisons de planches : leurs vestemens sont semblables à ceux des Malais de Malaca, de Jor, & de Sumatra. Ils ont presque tous les cheveux longs ; une piece de toile ou de soye leur entoure la teste, sans la couvrir entierement. Ils portent toujours sur eux leur cry ; c'est un poignard fort tranchant long de 15. à 18. pouces, & large de 2. pouces : plusieurs sont faits en figure d'onde, & ont des poignées d'or. Ils ont aussi des zagaies, & quelques mousquets. Leurs boucliers sont ronds & fort legers, ils ont deux pieds & quelques pouces de diametre,

ils ſont à l'épreuve du ſabre & du piſtolet. Il y a dans le pays pluſieurs familles venues de la Coſte de Coromandel : il eſt aiſé de les diſtinguer, parce qu'ils ſont plus noirs & plus timides que les Malais. On y trouve auſſi quelques Chinois, qui y ſont venus de Siam par terre.

Ce Royaume n'eſt pas peuplé : il eſt plein de grandes foreſts, où l'on voit quantité de Buffles ſauvages, d'Elephans, de Cerfs, & de Tigres. On y prend les Elephans comme dans le Royaume de Siam, & c'eſt un des principaux revenus du Roy. Le plus grand que j'y ay vû, avoit ſix coudées & demie de hauteur. Les plaines ſont coupées de pluſieurs canaux, qui les rendent fertiles en differentes eſpeces de ris. Outre les fruits ordinaires qui viennent dans les Indes,

la terre y produit d'elle mesme plusieurs fruits excellens inconnus aux autres parties du Monde, parmi lesquels le Mangoustan & le Durion sont les plus estimez mesme des Européans.

Le Roy ne leve aucun tribut sur ses Sujets ; il a des mines d'un Etain qui est aussi blanc que celuy d'Angleterre, mais qui n'en a pas la solidité : il en fait fabriquer des pieces de monnoye qui pesent une livre, & qui ne valent que sept sols. Il fait battre aussi de petites pieces d'or rondes de bas aloy, d'une ligne & demie de diametre, sur lesquelles sont gravées des lettres Arabes : on en donne cinq pour un écu d'Espagne. Une petite monnoye de cuivre, qui ne vaut qu'un de nos deniers, a cours parmi le Peuple. Les vivres y sont fort bons, & à vil prix. Les Mar-

chands de Surate viennent y charger de l'étain qu'on appelle calin aux Indes : ceux de la Coſte de Coromandel y portent des toiles de coton, & ils en rapportent du calin, de l'or en poudre, & des Eléphans.

Quand nous arrivaſmes à *Queda*, nous appriſmes que depuis environs deux ans, un François nommé Martin, y avoit ſouffert la mort pour la Religion Catholique : il eſtoit Pilote d'un petit Baſtiment ſorti de Bengale, dont le Capitaine eſtoit Anglois. Après avoir paſſé à Achem & à Batavie, il tua ſon Capitaine, & s'empara de toutes les marchandiſes du Vaiſſeau. Dans l'appréhenſion que ſon crime ne fuſt découvert, il penſa à ſe délivrer de ceux dont il avoit plus de raiſon de ſe défier : dans ce deſſein il aban-

donna dans une Iſle deſerte ſur la Coſte de Java, cinq Matelots Chreſtiens, qu'il y avoit envoyez ſous prétexte d'y faire de l'eau : mais peu après ayant eſté obligé de relaſcher à *Queda*, un eſclave du Capitaine tué l'accuſa auprès du Roy, qui confiſqua le Baſtiment, & condamna le coupable à la mort. Comme on le conduiſoit au lieu du ſupplice, on vint de la part du Prince luy offrir la vie & mille écus, s'il vouloit embraſſer le Mahométiſme : il aima mieux mourir que de renoncer ſa foy. Il expira le Crucifix à la main, en prononçant ces paroles de l'Oraiſon Dominicale : *Voſtre Nom ſoit ſanctifié.* Nous avons ſçu ces particularitez d'un Portugais, de quelques Meſtis Portugais, d'un Malais qui luy ſervit d'Interprete juſqu'au dernier ſoupir,

& des Mahometans meſme de Surate, tous témoins oculaires de ſa conſtance & de ſa fermeté. Je ne pus m'empeſcher d'admirer l'admirable conduite de la Providence, qui ne ſe laſſe point de nous attendre ; & qui d'un pecheur coupable de tant de crimes, en fait en un inſtant un Martyr de JESUS-CHRIST.

Nous fuſmes obligez de paſſer ſept mois au milieu de ces Barbares pour attendre la mouſſon. Je vous laiſſe à penſer, mon Reverend Pere, ce qu'ont à ſouffrir des Miſſionnaires qui ſe voyent contraints de vivre parmi des hommes pervers, ſans eſpérance d'en convertir un ſeul, & privez de la ſeule conſolation qui leur reſte en ce monde, qui eſt le ſaint Sacrifice de la Meſſe. Je ne compte point parmi nos peines, celle de ſe rendre les

ſervices

ſervices qu'on attend des autres pour l'entretien de la vie : nous ne trouvaſmes pas un ſeul More qui vouluſt nous aller chercher de l'eau à la riviere : outre cela Dieu nous affligea le P. Bonnet & moy d'une maladie aſſez ordinaire aux Européans, quand ils ſéjournent dans un climat auſſi bruſlant que l'eſt celui-cy. Nous eusmes pourtant le bonheur d'aider à tirer d'eſclavage un Chreſtien de Macao, qui depuis quatre ans n'avoit pû obtenir ſa délivrance : Hé ! que ſçay-je, ſi ce n'eſtoit pas pour ſecourir ce fervent Catholique, que le Seigneur avoit permis tous les contretemps qui nous avoient fait relaſcher à *Queda !*

Il y avoit long temps que nous demandions à Dieu d'eſtre délivrez de cette terre barbare : il exauça noſtre priere lorſque

nous nous y attendions le moins ; trois Navires de Saint-Malo n'ayant pû ſe rendre à Mergui pour hyverner, furent obligez de ſe radouber à l'Iſle de Janſelon. M. de la Lande, qui s'eſtoit embarqué à Pontichery pour procurer à ces Vaiſſeaux les rafraiſchiſſemens neceſſaires, conduiſit le plus petit Navire à Queda pour y acheter des vivres. A peine le Navire euſt-il moüillé à l'entrée de la riviere, que des Marchands Mores de Surate nous en vinrent féliciter.

Nous nous diſpoſions à aller voir ces Meſſieurs à bord, lorſqu'ils arriverent : nous leur offriſmes noſtre maiſon, & ils nous firent le plaiſir de l'accepter. Ils furent fort bien reçus du Roy, & ils obtinrent tout ce qu'ils demanderent. J'allay en canot

prendre le Capitaine qui estoit incommodé : nous l'avions connu sur le Saint Esprit où il estoit Lieutenant, & où il nous avoit comblé d'honnestetez.

Je remarquay encore mieux la beauté de la riviere. Ses bords en plusieurs endroits sont tout couverts d'arbres, sur lesquels nous voyions matin & soir des Singes sauter en foule de branche en branche. Nous vismes aussi beaucoup de Crocodiles qui se reposoient sur le sable. Il en passa un auprès de nostre canot qui avoit bien 20. pieds de longueur : on luy tira un coup de fusil, je crois que ce fut inutilement. M. de la Lande en bless̃a un de 12. pieds qui estoit sur le bord de la riviere, nous vismes les traces de son sang, & il eut de la peine à faire deux ou trois pas pour se jetter à l'eau.

Le Vaiſſeau mit à la voile le 10. Janvier 1710. Le 24. nous paſſaſmes près des Iſles de Nicobar de 8. degrez. Les Inſulaires vinrent dans 14. canots nous apporter des ignames, des cocos, & quelques poules pour les changer avec du tabac en feüille. Ils ſont preſque nuds, leur couleur eſt d'un bazané jaunâtre : parmi les noirs ils pourroient paſſer pour blancs. Ils font une eſpece de paſte de racines qui leur tient lieu de pain ; car il ne croiſt dans leurs Iſles ni ris, ni bled.

Le 2. Février nous moüillaſmes à la rade de Pontichery. J'ay eu depuis la douleur de me voir ſeparé du P. Bonnet, avec qui Dieu m'avoit uni d'une façon toute particuliere. Vous avez appris ſans doute avec quel courage luy & le Pere Faure ſont en-

trez le 16. Janvier de cette année 1711. dans les Isles de Nicobar, pour annoncer JESUS-CHRIST aux peuples barbares qui les habitent : il seroit inutile de vous redire icy des particularitez qu'on a deja mandées en France. Ainsi je me contenteray, en finissant cette Lettre, de vous communiquer quelques observations que j'ay faites dans le cours de ce long Voyage, & je m'estimeray heureux si elles vous font plaisir.

La déclinaison de l'aiguille aimantée qui est du costé du Nord-Oüest en France, diminue peu à peu jusqu'à ce qu'on se trouve entre les Isles Canaries & les premieres Isles de l'Amérique. Dans ce parage il n'y a point de déclinaison. Mais en avançant vers l'Amérique, l'aiguille décline vers le Nord-Est,

& cette déclinaiſon augmente juſqu'à la *Vera Crus*, où elle eſt de 6. degrez.

A Acapulco ſur la mer pacifique, elle n'eſt que de 3. degrez & 5. minutes Nord-Eſt : elle augmente juſqu'à ce qu'on ſe trouve auprès des bancs de S. Barthelemy qui ſont à 17. degrez de longitude, avant que d'arriver aux Iſles Marianes. Nous la trouvaſmes en cet endroit de 14. degrez, elle a eſté de 16. degrez 7. ou 8. années auparavant, quoyqu'en diſe M. Dampierre dans ſon Voyage autour du Monde, où il aſſure qu'il n'y a point de déclinaiſon conſidérable depuis Acapulco juſqu'aux Philippines. Depuis ces bancs de Saint-Barthelemy, elle diminue conſidérablement en avançant vers les Philippines. Aux Iſles Marianes elle eſtoit l'année 1708.

de 8. degrez & 40. minutes. A *Lembocadero de San Bernardino* qui eſt à 17. degrez & quelques minutes de longitude plus à l'Oueſt que les Iſles Marianes, la déclinaiſon n'eſt plus que de 2. degrez Nord-Eſt. A Manile qui eſt à 14. degrez 30. minutes de latitude Nord, & à 8. heures 4. minutes de différence du Méridien de Paris, je ne crois pas qu'elle ſoit conſidérable. Lorſqu'on va de Manile à Malaca, la déclinaiſon devient Nord-Oueſt.

Dans toutes les grandes mers qui ſont vers la Zone Torride, auprès des Tropiques, les vents ne viennent jamais de l'Oueſt: ils ſoufflent toujours depuis le Nord & Nord-Eſt, juſqu'au Sud-Eſt & Sud. Les courans portent auſſi à l'Oueſt. Dans les mers

des Indes Orientales de la Cochinchine, de la Chine, des Philippines juſqu'aux Iſles Marianes, ils changent régulierement ſelon les différentes ſaiſons de l'année : c'eſt ce qu'on appelle mouſſon.

On ſçait que dans les plus fortes tempeſtes, comme dans les vents mediocres, il y a toujours après un certain nombre de vagues, trois lames plus élevées que les autres : elles reviennent ainſi de temps en temps ; je ne me ſouviens point d'avoir lû nulle part quelque raiſon préciſe de ce phénoméne. Dans les tempeſtes lorſqu'on eſt obligé de courir vent arriere, quoyqu'on faſſe ſouvent avec une ſeule voile plus de deux lieues par heure, les lames qui pourſuivent, pour ainſi dire, le Na-

vire, le frappent, & le devancent : on les voit passer au de-là avec une grande vîtesse, & cependant si l'on jette dans la mer une piece de bois, elle restera bien loin derriere le Vaisseau. Je ne sçay si l'on ne pourroit pas expliquer cecy par l'exemple des ondulations que produit une pierre jettee dans un bassin. Ces ondulations s'avancent vers le bord sans emporter avec elles ce qui surnage dans le bassin. Ainsi l'on voit à 40. & 50. lieues des costes, des debris de masts qui sont dans la mer peut-estre depuis plus de vingt ans, sans que les vents violens de plusieurs jours les ayent portez à la coste.

J'ay remarqué que les chaleurs de la Zone Torride ne sont pas excessives au point qu'on nous les represente dans plusieurs Re-

lations : quoyqu'elles ſoient fort grandes, on s'y accouſtume aiſément. Il y a meſme ſous la Zone Torride des pays aſſez tempérez, comme, par exemple, le Breſil, le Perou, Siam, la Peninſule de Malaca, & principalement les environs de la Ville de Mexico. Generalement parlant, plus on eſt près de la ligne, moins on ſouffre de la chaleur à cauſe des pluyes fréquentes, & parceque le Soleil paſſe fort vîte auprès du Zenith. Au contraire ſous le tropique, il eſt deux mois ſans s'éloigner de plus de trois degrez & demi du Zenith.

Je ſouhaite, mon Reverend Pere, que ce détail dans lequel je ſuis entré, vous ſoit agréable, & j'eſpere que vous voudrez bien vous ſouvenir dans vos ſaints Sacrifices de la perſonne du

monde qui est avec le plus de reconnoissance & de respect,

MON REVEREND PERE,

Vostre très-humble & très-obéïssant serviteur en N. S.
P. TAILLANDIER, Missionnaire de la Compagnie de JESUS.

LETTRE
DU
P. DENTRECOLLES,
Missionnaire de la Compagnie de JESUS,

Au Pere Procureur des Missions de la Chine & des Indes.

A Jaot-cheou ce 27. Aoust 1712.

MON REVEREND PERE,

La paix de Notre-Seigneur.

J'ay differé jusqu'icy à vous écrire, dans l'espérance que je

recevrois des autres Missionnaires les nouvelles qui regardent leurs Missions : mais leurs Lettres n'estant point encore arrivées, & la crainte de manquer l'occasion des Vaisseaux qui partent, m'obligent de me borner à ce qui concerne l'estat present des deux Eglises de *Jaotcheou*, & de *Kim te tchim*, dont le Seigneur a bien voulu me confier la conduite. Graces à sa misericorde, cette Chrestienté s'augmente de jour en jour ; j'ay conferé cette année le bapteſme à près de 80. Adultes, dont plusieurs commencent déja à faire gouster le Christianisme en divers endroits. J'espere en baptiser encore un grand nombre dans la route que je dois tenir d'icy à *Kie ou Kiam*.

La foy de mes Néophytes a été éprouvée cette année par une

nouvelle perſécution qui leur a eſté ſuſcitée au ſujet du culte des Idoles : quelques-uns d'eux ont eſté chargez de chaiſnes, d'autres ont eſté baſtonnez. Il y en a eu qui ont ſouffert avec une fermeté digne des premiers Siecles, la perte de leurs biens, & beaucoup d'autres mauvais traittemens, parcequ'ils avoient embraſſé le Chriſtianiſme, ou qu'ils avoient contribué à la converſion de leurs amis. Cependant le nom Chreſtien n'en a point eſté deshonoré, & la Religion n'a rien perdu de l'eſtime qu'on avoit pour elle.

J'attribue cette protection particuliere de Dieu, à la ferveur & à la pieté des nouveaux Fideles. Vous en ſeriez ſurpris & édifié, mon Reverend Pere, ſi vous en eſtiez témoin. Un Miſſionnaire que j'ay eu chez moy

pendant quelques jours, en a esté extrémement touché : ce ne sont point de simples Chrestiens, me disoit-il, ce sont des modeles de la plus haute vertu. Il est vray que je trouve en la plupart une délicatesse de conscience, une horreur des moindres fautes, un amour des souffrances, une assiduité à fréquenter les Sacremens, une charité pour le prochain, qui me rendent bien légeres toutes les peines de ma Mission. Il n'y en a guéres parmi eux qui ne se préparent à la Communion par un jour de jeusne : j'en ay vû qui se disposoient à célebrer la feste de l'Assomption de la Sainte Vierge, par huit jours de jeusne, & cela afin d'obtenir par son entremise la grace de surmonter une passion qui les dominoit.

Je ne pus me rendre que la

veille de Noel à mon Eglise de *Jaot-cheou* : à peine y fus-je arrivé, qu'il me fallut aller chez un Chrestien qui estoit à l'extrémité, & qui depuis quatre jours demandoit sans cesse de mes nouvelles. Ma presence redonna des forces à ce pauvre moribond : il me témoigna sa joye par ses larmes, & par les continuelles actions de grace qu'il rendoit au Seigneur, de ce qu'il m'avoit fait venir à temps pour l'aider à mourir saintement. Je le confessay, je luy donnay le Viatique & l'Extrême-Onction, peu après je fis la recommandation de l'ame, & il expira la nuit suivante. Un des grands obstacles qu'il eut à surmonter pour sa conversion, fut de chasser une Concubine qu'il regardoit, selon les loix de l'Empire, comme sa seconde femme :

quoyqu'il n'euſt des enfans que de celle-là, il n'héſita pas à la renvoyer, auſſi-toſt qu'on luy fit entendre que c'eſtoit une condition neceſſaire pour recevoir le bapteſme.

La nuit de Noël ſe paſſa dans les exercices ordinaires de la pieté Chreſtienne. Je fus infiniment conſolé de la ferveur d'un grand nombre de Catéchumenes qu'on me preſenta pour le bapteſme. Je ne differay point à leur accorder une grace qu'ils me demandoient avec larmes, & à laquelle ils s'eſtoient diſpoſez par les plus ſaintes pratiques de la Religion, en quoy ils ne cedoient pas aux plus anciens Fideles.

Les faveurs extraordinaires que Dieu a fait à pluſieurs de mes Néophytes, & qu'ils regardent comme de veritables mi-

racles, ont beaucoup ſervi à la converſion de quelques Infideles. Outre les guériſons ſurprenantes qu'on ne peut attribuer qu'à l'Eau benîte, ou à l'invocation du ſaint Nom de Dieu, la maniere dont la famille d'un fervent Chreſtien a eſté délivrée d'un incendie, a quelque choſe d'extraordinaire. Tout le monde dormoit profondément, le feu, qu'un jeune enfant avoit mis par mégarde à la maiſon, commençoit à gagner de tous coſtez, lorſque la femme d'un Chreſtien ſe ſentit frappée rudement, & s'éveillant en ſurſaut, elle jetta de grands cris qui réveillerent toute ſa famille. On s'apperçut alors du danger où l'on ſe trouvoit, & on eut le temps d'éteindre les flammes qui faiſoient déja un ſi grand ravage, qu'un peu plus tard on

n'auroit jamais pû y apporter de remede.

Que ce soit là un effet miraculeux de la protection de Dieu sur cette famille, comme le pensent nos Néophytes, & comme je le croi aussi-bien qu'eux, c'est sur quoi je ne veux point appuyer : je suis bien plus touché des miracles sensibles que la grace opere dans certaines ames. J'en ai fait depuis peu l'expérience en conférant le Baptesme à un pauvre Artisan, homme grossier, d'un naturel dur, & qui avoit je ne sçai quoi de féroce. Je n'aurois jamais cru trouver tant de lumieres, ni de si tendres sentimens pour Dieu, dans un homme de ce caractere. Je l'avois conduit à l'Eglise, où je le laissai seul pendant quelque temps pour se préparer à la grace du Baptesme. Quand je revins le trouver

pour commencer la cérémonie, il estoit prosterné au pied de l'Autel, le visage baigné de larmes, & ne me répondoit que par des paroles entre-mesléés de soupirs & de sanglots. Je vous avoue, mon R. Pere, que ce spectacle m'attendrit : les Chrestiens qui m'accompagnoient, en furent si frappez, qu'ils lui donnerent le surnom de Contrit. Après que la cérémonie fut achevée, un d'eux l'aborda pour le prier de lui faire part des saintes pensees qui lui avoient fait répandre tant de
» larmes : Trois vûes différentes,
» lui répondit-il, m'ont pénétré
» de douleur : la vûe de mes pe-
» chez, que Dieu vouloit bien me
» pardonner ; la vûe des flammes
» de l'enfer, que les eaux du Bap-
» tesme alloient éteindre ; la vûe
» de JESUS-CHRIST étendu sur
» une Croix qui me délivroit par

ſes douleurs des peines éternel- «
les. J'avois compaſſion de moy, «
ajouſta-t-il, j'avois compaſſion «
de JESUS-CHRIST. Il n'y a cer- «
tainement que la grace qui ait pu produire dans le cœur de ce Catéchumene une dévotion auſſi affectueuſe que celle qu'il fit paroiſtre : mais l'Eſprit Saint ſouffle où il veut, & il ſçait quand il lui plaiſt, amollir les cœurs les plus inſenſibles.

C'eſt principalement dans les retraites ſpirituelles que nous faiſons faire depuis peu d'années à nos Néophytes, qu'ils reſſentent les plus fortes impreſſions de la grace. Le P. de Chavagnac eſt le premier à qui la penſée ſoit venue de donner les exercices aux Chinois ſelon la methode de Saint Ignace, de meſme qu'il ſe pratique dans quelques Provinces de France, ſur-tout en Bre-

tagne, où ces saints exercices ont beaucoup servi à la reformation des mœurs, & à la sanctification des Peuples de cette belle Province. C'est aussi à l'exemple de ce zelé Missionnaire que j'ai fait faire cette annee trois retraites à mes Chrestiens; deux à *Jaot-Cheou*, & une à *Kim te tchim*. Permettez-moi de vous en faire le détail, mon Reverend Pere, je me flatte que vous serez édifié & de l'ordre qui se garde dans ces sortes de retraittes, & des sentimens de pénitence & de componction qu'elles inspirent aux nouveaux Fidelles, & des fruits qu'ils en retirent pour avancer de plus en plus dans les voyes de la perfection.

Voici dabord la méthode que j'observe pendant les huit jours que dure la retraite : ceux qui y sont admis, ce qu'ils regardent

comme une grande grace, se rendent au jour marqué dans mon Eglise: quand ils sont tous assemblez, je leur fais un discours, où je leur expose la fin de la retraite, combien il leur importe de la bien faire, les secours & les moyens qu'ils y ont pour assurer leur salut, les réglemens qu'il leur faut observer, le silence & le recueillement dans lequel ils doivent passer ces saints jours, afin que huit jours de penitence réparent tant d'années criminelles, & les rempliſſent de ferveur pour le reste des années qu'ils ont à vivre.

L'entretien fini, se fait la Priere, qui consiſte à réciter l'Acte de Contrition trois fois, lentement, & à voix basse, mettant une pause considérable entre chaque fois qu'on le récite. Après quoi ils viennent modeſte-

ment l'un après l'autre au pied de l'Autel, où je leur distribue à chacun un Crucifix, l'Image de la Sainte Vierge, & des instrumens de pénitence à ceux qui en demandent, les avertissant d'en faire un aussi saint usage qu'ont fait ceux qui les ont precedé dans de semblables retraittes. Je les conduis ensuite dans leur chambre : comme le logement me manque, je suis obligé de les mettre plusieurs ensemble dans la mesme chambre. La nourriture, pour laquelle je ne prends rien d'eux, est fort frugale, & proportionnée au peu qu'on me fournit chaque année. Les bénédictions que Dieu répand sur ces saints exercices, me dédommagent avec usure de ce que je puis souffrir par le retranchement des dépenses necessaires pour ma personne. Mais il est

certain

certain que si les secours temporels estoient plus abondans, on feroit des biens infinis qu'on ne fait pas, quelque zele & quelque bonne volonté qu'on ait d'ailleurs. C'est peut-estre là la seule peine que ressente un Missionnaire.

Mon principal soin pendant tout le temps de la retraitte, est d'occuper continuellement ceux qui l'a font, en variant le plus qu'il m'est possible les exercices de chaque jour. Ces exercices consistent en des méditations sur les grandes véritez du Christianisme & sur les principaux Mysteres de la Religion; en des exhortations sur les Commandemens de Dieu, sur la Confession & la Communion, sur la patience dans les adversitez, sur le soin de sanctifier les actions les plus communes, & sur le zele pour le

ſalut de leurs freres. Je leur fais faire auſſi de fréquens Actes de Foy ſur tous les articles de noſtre créance, en les parcourant l'un après l'autre; ce qui les diſpoſe à la cérémonie, dans laquelle ils renouvellent les promeſſes qu'ils ont faites au Bapteſme.

J'ajouſte à cela l'explication des tableaux, qui repréſentent les differens eſtats du Pécheur & du Juſte pendant cette vie, & après la mort. Vous ſçavez quel eſt le fruit que produit cet exercice, ſi ordinaire dans les Retraites de Bretagne : il fait la meſme impreſſion ſur nos Néophytes, & je ſuis perſuadé que c'eſt un des plus utiles de la retraite. Enfin leurs repas ſont ſuivis chacun d'un entretien particulier qui tient lieu de récréation. Dans ces ſortes d'entre-

tiens je leur rapporte quelques exemples de l'Ecriture, ou différens traits de l'Histoire Ecclesiastique, qui ont le plus de conformité avec les veritez qu'ils ont méditées pendant le jour. Ces véritez ainsi réduites en pratique, ajoustent l'exemple à la conviction, & servent à les affermir davantage dans les résolutions qu'ils ont prises à la fin de leur méditation. Le temps qu'ils ont de libre entre les exercices publics, s'employe ou à lire un Livre de pieté, ou à mettre sur le papier les bonnes pensées que Dieu leur inspire, ou à préparer leur confession générale. Par ce moyen il n'y a pas un seul moment de vuide dans la journée, & la varieté qui se trouve dans tous ces exercices qui se succedent les uns aux autres, leur fait passer tout ce saint

temps avec une rapidité dont ils ſont eux-meſmes ſurpris.

La Communion de la Retraitte ſe fait en forme d'amende honorable, pour réparer en quelque ſorte les fautes qu'ils auroient pû commettre en n'apportant point à la ſainte Table, les diſpoſitions que demande la participation du Corps de JESUS-CHRIST. Leur couſtume à preſent eſt de venir certains jours à l'Egliſe, pour ſe proſterner dans l'endroit où ſe donne la Communion, & ſe préparer à une action ſi ſainte par differens Actes de Foy, d'humilité, & d'amour de Dieu.

Un des exercices qui m'a paru faire le plus d'impreſſion, eſt l'adoration de la Croix. Comme ce fut durant la ſemaine Sainte que je donnay la premiere Retraite, cette cérémonie s'y

trouva naturellement ; & je m'apperçus que les cœurs estant beaucoup mieux disposez qu'à l'ordinaire, les sentimens de douleur & de componction estoient aussi beaucoup plus vifs. En se prosternant aux pieds du Crucifix pour l'adorer, ils l'arrosoient d'un torrent de larmes : l'Eglise retentissoit de toutes parts de soupirs & de sanglots. Ce spectacle me toucha de telle sorte, que je fus contraint d'interrompre de temps en temps l'Office du Vendredy-Saint, j'eus mesme de la peine à l'achever. C'est ce qui m'a fait prendre la résolution de ne jamais omettre cette cérémonie en quelque temps que se fasse la retraite. Je la place à la fin de la méditation, qui se fait sur la Passion du Sauveur.

Enfin la retraite finit par une

derniere pratique qui en eſt comme la concluſion. C'eſt une proteſtation qu'ils font par écrit de n'oublier jamais les graces qu'ils ont reçûes dans ce ſaint temps, & d'y correſpondre avec toute la fidelité dont ils ſont capables ; de haïr tout le reſte de leur vie ce qu'ils ont haï pendant leur retraite ; de n'eſtimer que ce qu'ils y ont eſtimé, & de reconnoiſtre par une vie fervente l'amour infini que JESUS-CHRIST a pour eux. Chacun met au bas de cet écrit ſes réſolutions principales : ils doivent le porter ſur eux toutes les fois qu'ils approchent des Sacremens ; & s'ils viennent à mourir, on l'enferme avec eux dans le meſme cercueil. Cette penſée les frappe, & les avertit dans l'occaſion d'eſtre fideles à obſerver ce qu'ils ont promis au temps de la retraite.

Vous jugez bien, mon Reverend Pere, qu'un Miſſionnaire ne peut guéres donner ces ſortes de retraites ſans beaucoup de fatigues : mais toutes les peines qu'il prend, ſont bien adoucies par les conſolations intérieures dont il eſt rempli, lorſqu'il voit une troupe de Chreſtiens livrez par la grace à l'eſprit de pénitence & de componction, & qu'il eſt obligé d'eſſuyer des larmes que la force & l'onction de la divine parole font couler avec abondance.

C'eſt ce qui m'eſt arrivé dans le ſacré Tribunal : la pluſpart fondoient en pleurs en s'accuſant de leurs pechez, pluſieurs revenoient juſqu'à ſix ou ſept fois dans la crainte de ne s'eſtre pas aſſez bien expliquez : d'autres comptoient pour rien toutes leurs confeſſions précéden-

tes, dans la penſée qu'en les faiſant, ils n'avoient pas eſté pénétrez d'une aſſez vive douleur: j'en ſçay pluſieurs qui terminoient chaque méditation par de ſaintes rigueurs qu'ils exerçoient ſur leur chair : j'ay eſté quelquefois obligé d'en renvoyer de l'Egliſe, pour les forcer à prendre un peu de repos.

Un de ces fervens Néophytes méditant la Paſſion du Sauveur, apperçut un cloud qui ſortoit d'une planche de ſon Oratoire; dans le deſſein d'imiter JESUS-CHRIST ſouffrant, il s'appuya la teſte ſi long-temps, & en tant de divers endroits ſur le cloud, qu'il ſe fit une eſpece de couronne. Une vive douleur de meſme qu'un grand amour eſt quelquefois capable de ces ſortes d'excez. Le meſme ſe préparant à ſa confeſſion générale, crut voir pendant

la nuit son Ange Gardien qui luy présentoit une porcelaine, en luy disant ces paroles : Souviens-toy d'avoir peint des figures indécentes sur une pareille porcelaine : c'estoit un peché qui luy étoit échapé de la memoire dans son examen, & dont il ne s'estoit jamais confessé. J'ay eu beaucoup de peine à détourner un autre d'aller se cacher pour toujours dans le fonds d'un désert, afin de se mettre à couvert, disoit-il, des tentations du monde, & de chercher un asile à sa propre foiblesse. Je ne vous parle pas des restitutions faites, quoyque l'injustice fust douteuse ; ni des réconciliations renouvellées, quoyqu'elles eussent esté déja faites.

Au reste, mon Reverend Pere, si tout cela n'estoit que le fruit d'une ferveur passagere, je ne

croirois pas devoir vous en entretenir : mais ce qu'il y a de consolant, & ce qui fait bien sentir combien une retraite bien faite est utile à la sanctification des ames, c'est la constance avec laquelle nos Néophytes persévérent dans la pratique de la vertu. Quelque reglée que fust cette Chrestienté, avant que j'eusse pensé à luy procurer ce moyen de salut, il me semble qu'elle prend maintenant une face toute nouvelle : je trouve ces nouveaux Fideles beaucoup plus assidus à l'Eglise, plus devots envers nos saints Mysteres, plus exacts à s'approcher des Sacremens. S'il leur arrive de tomber en quelque peché, ils s'en confessent aussi-tost, sans differer à le faire au Dimanche suivant. Les plus legeres fautes les allarment : ils ne manquent point de

faire un quart-d'heure de meditation chaque jour, & d'examiner tous les ſoirs leur conſcience. Il y en a qui viennent paſſer un jour chaque mois à l'Egliſe pour y faire une eſpece de retraite en forme de préparation à la mort. Pluſieurs ne ſe contentant pas de l'abſtinence qu'ils font le Vendredy & le Samedy, la font encore le Mercredy en l'honneur de ſaint Joſeph que la Miſſion de la Chine a pris pour ſon Patron. Je connois de jeunes artiſans, qui, pour ne pas manquer aux prieres vocales qu'ils ſe ſont preſcrites, récitent régulierement le Chapellet dans les rues en allant le matin à leur travail, & revenant le ſoir dans leur maiſon.

S'ils ſont obligez de faire quelque voyage, la premiere choſe qu'ils font à leur retour, c'eſt de

venir trouver le Miſſionnaire, & de lui expoſer l'état de leur conſcience avec une candeur & une ſimplicité admirable. Un jeune homme qui avoit ſuivi ſon pere à plus de 30. lieues de *Jaot Cheou*, où les affaires de ſon commerce demandoient ſa préſence, vint à l'Egliſe, ſelon la couſtume, dès le lendemain de ſon arrivée : je ſçavois qu'il avoit employé à la priere tous ſes momens de loiſir, que durant tout le chemin c'eſtoit ſon occupation ordinaire, & qu'il avoit paſſé plus de deux mois dans un jeûne continuel : je ſongeois à mettre des bornes à ſa ferveur, lorſque prévoyant ce que j'avois à lui dire, il me coupa la parole en me répétant le mot d'un S. Anachorete, que j'avois rapporté dans un entretien de la retraitte : Je ſuis déterminé, me dit il, à faire de la

peine à celui qui m'en fait. Il vouloit parler de son corps. J'ai sçu encore que le mesme jeune homme se trouvant exposé à une tentation violente, où un de ses parens l'avoit malheureusement engagé, s'estoit sauvé de ce danger par une prompte fuite, & avoit foulé aux pieds toutes les considerations humaines pour conserver son innocence.

Tels sont les fruits de bénédiction qu'opérent les retraites dans le cœur de nos Néophytes: vous ne serez gueres moins édifié du zele qu'elles leur inspirent pour la conversion des Infideles & pour le salut de leurs freres. Je me contenterai de vous en rapporter quelques exemples.

Un de ceux qui avoit fait la premiere Retraite, vint m'offrir un écu pour les frais de la seconde, voulant, disoit-il, avoir part

au bien qui s'y feroit. Cette ſomme toute legere qu'elle vous paroiſſe, ne laiſſoit pas d'eſtre conſidérable pour ce Chinois.

Mon Catéchiſte ſe diſpoſant à aller chez un de ſes parens pour des affaires de famille, on crut que la modicité de ſes gages le portoit à m'abandonner. Un fervent Chreſtien vint me trouver auſſi toſt, & me pria de lui permettre d'augmenter les gages du Catéchiſte de trois écus par an, afin de le retenir au ſervice de
» mon Egliſe. Je ſerai bien ré-
» compenſé, m'ajouſta t-il, de cet-
» te ſomme dont je me prive, puiſ-
» que j'annoncerai JESUS-CHRIST
» par la bouche du Catéchiſte, &
» qu'un grand nombre d'Infideles
» tiendront de moy le bonheur
» qu'ils auront d'eſtre convertis à
» la Foy, & de marcher dans les
» voyes du ſalut.

Un Artisan au sortir de la retraite, alla à la campagne chez quelques uns de ses amis, où il travailla pendant du temps sans recevoir aucun salaire : il réussit par là dans son dessein, qui estoit d'ouvrir dans ces endroits deux Chrestientez, lesquelles dans la suite pourront devenir très nombreuses.

Un autre a nourri pendant long-temps un Infidele, qui donnoit quelque espérance de conversion, & qui s'est converti effectivement. J'en ai vû d'autres qui jeusnoient plusieurs jours de suite, & qui faisoient beaucoup d'autres austéritez, pour obtenir de Dieu la conversion de leurs parens, ou de leurs amis. Je ne finirois point, mon R. Pere, si j'entrois dans le détail de ce que le zele a fait entreprendre à plusieurs des Néophytes, pour ga-

gner leurs freres à J. C.

La dévotion au sacré cœur de JESUS, qui croist de plus en plus en France, est très commune parmi nos Chrestiens, & produit dans leurs cœurs un grand amour pour la sainte humanité du Sauveur. Le livre qu'on a composé sur ce sujet, & qui nous a esté apporté par le feu P. de Brossia, a esté traduit à Macao en Portugais : j'espere que par le moyen de cette traduction, une dévotion si solide passera jusques dans les Isles Philippines, & dans l'Amérique Espagnole. J'ai envoyé un de ces livres à M. le Marquis de Puente nostre insigne Bienfaicteur. Ce sont-là des particularitez que je devrois peut-estre me dispenser de vous écrire : je ne le fais qu'afin que dans l'occasion vous profitiez de ces connoissances, pour nous

procurer un nouveau secours de prieres des personnes qui en France, comme ici, ont une dévotion particuliere au sacre cœur de JESUS.

J'attribue encore aux prieres ferventes de nos Chrestiens, la protection toute récente que le *Tao*, ou premier Mandarin, vient d'accorder à la Religion. Ce Mandarin qui gouverne trois grandes Villes, paroist depuis long-temps gouster la Doctrine de l'Evangile, & affectionner ceux qui l'embrassent : on crut mesme au commencement de son Mandarinat qu'il professoit le Christianisme, parcequ'on remarquoit en luy beaucoup d'intégrité, & un éloignement si grand de toute sorte de superstitions, qu'il en estoit venu jusqu'à interdire quelques Temples d'Idoles, & à maltraitter les Bon-

zes ; mais c'eſt un Grand du ſiecle, & il y a ſoixante ans qu'il vit dans l'infidélité ; deux obſtacles qui rendent ſa converſion bien difficile. Voicy l'occaſion qui nous a mérité de ſa part de nouvelles faveurs, & qui me donne lieu de croire que deſormais il employera ſon autorité à ſoutenir les Chreſtiens contre les inſultes des Infideles.

Il y avoit plus d'un mois qu'on eſtoit menacé d'une ſtérilité prochaine : le Ciel fut tout en feu pendant tout ce temps là, & la ſéchereſſe devint ſi grande qu'on perdoit preſque toute eſpérance de recolte. Le Peuple & les Magiſtrats eurent recours aux Idoles ſelon la couſtume, pour en obtenir de la pluye : la ſuperſtition & la politique ont beaucoup de part à ces ſortes de ceremonies, le Peuple ſuivant alors les

préjugez de son éducation ; & le Magistrat, pour paroistre populaire, s'accommodant aux idées les plus ridicules du Peuple.

L'inquiétude du *Tao* estoit si grande, qu'il se levoit plusieurs fois la nuit pour voir si le Ciel ne se couvroit point de nuages. Il avoit déja envoyé son premier Domestique pour me saluer, & pour me faire part de la triste situation où il se trouvoit. Je faisois alors quelques excursions à la campagne : cependant on le pressa de permettre certaines superstitions qui estoient du goust du peuple : mais il le refusa constamment ; il s'avisa seulement d'une pratique assez nouvelle : il ordonna qu'à l'entrée de la nuit, on mettroit dans chaque rue un grand nombre d'enfans, qui pousseroient de temps en temps des cris vers le Ciel ; se

perſuadant que leur innocence ſeroit capable d'attirer ſur la terre la pluye, qu'on ſouhaittoit depuis ſi long-temps. Ce moyen fut inutile. Enfin preſſé de nouveau par les Mandarins, il eut recours à *Tchim-hoam* : (c'eſt le Génie tutelaire de la Ville, & de tout le Gouvernement) & il luy fit meſme un vœu écrit de ſa main : mais il m'aſſura dans la ſuite que ſi je m'eſtois trouvé à *Jaot-cheou*, il n'auroit jamais fait ce vœu.

Dez le lendemain de mon arrivée, il m'envoya un Exprès, pour m'avertir qu'il vouloit venir luy-meſme implorer le ſecours du Dieu que nous adorons, & il me prioit de luy preſcrire de quelle maniere il devoit ſe comporter. Ma réponſe fut que Dieu ne vouloit pas eſtre confondu avec de fauſſes Divinitez,

quand meſme on luy donneroit la préference, & qu'ainſi c'eſtoit ſeulement au vray Dieu qu'il devoit s'adreſſer. Il me donna ſa parole qu'il n'iroit dans aucun Temple d'Idole, & que le jour ſuivant il ſe rendroit à mon Egliſe, & y paroiſtroit de la maniere la plus reſpectueuſe. En effet il y vint à pied depuis ſon Palais, ſuivi de tous les Mandarins ſubalternes qui luy faiſoient cortege. Ma maiſon fut tout à-coup remplie de toute ſorte de Mandarins d'Armes & de Lettres, de pluſieurs Lettrez de diſtinction, & en particulier d'un *Han-lin yven :* c'eſt un Lettré beaucoup plus conſidérable que les Docteurs ordinaires. La Salle contre laquelle l'Egliſe eſt adoſſée, fut couverte à l'inſtant de riches carreaux placez ſur deux lignes, où tous les Mandarins

ſe rangerent chacun ſelon leur dignité. Ils ſe proſternérent tous pluſieurs fois avec un ordre, un ſilence, & un reſpect qui me ſurprit.

La cérémonie achevée, le *Tao* & les cinq principaux Mandarins vinrent me ſaluer, & m'exhorterent fort d'implorer avec mes Chreſtiens l'aſſiſtance de noſtre Dieu. Je leur répondis que je ne pouvois pas les aſſurer que nos prieres ſeroient exaucées; que Dieu eſtant libre diſpenſateur de ſes dons, il les fait quand il luy plaiſt, & à qui il luy » plaiſt : Lorſque les Grands de » l'Empire, leur ajouſtay-je, preſentent une perſonne à l'Empereur pour l'élever à quelque di» gnité, ils ſe contentent de luy » expoſer ſon mérite & ſes ſervi» ces; c'eſt de la bonté & de l'é» quité de l'Empereur que vient

la récompense : il est le maistre « d'accorder ou de refuser ce « qu'on luy demande, sans que « personne ose desaprouver sa « conduite. Il en est de mesme icy. « Nous faisons des vœux au Sei- « gneur, nous luy representons « nos besoins : qu'il exauçe nos « prieres, ou qu'il les rejette, il « mérite également nos hommages « & nos respects. «

A peine se furent-ils retirez, que j'assemblay les Chrestiens dans l'Eglise : ils se mirent en prieres, & nous fismes tous ensemble un vœu à sainte Anne, dont on célébroit la feste ce jourlà, pour obtenir par son entremise le secours necessaire dans un besoin si pressant. La priere estant finie, le Ciel commença à se charger d'épais nuages : peu après il vint une grosse pluye dont les premieres gouttes tom-

berent ſur le Palais du Mandarin. Soit que ſelon le cours naturel des choſes, la pluye duſt arriver ce jour là, ſoit que Dieu en ait avancé le temps pour glorifier ſon ſaint Nom parmi les Infideles, il eſt certain qu'elle fut généralement regardée comme un effet de la bonté du Dieu que nous avions invoqué. On trouvoit ſeulement qu'elle n'eſtoit tombée que ſur *Jaot-cheou*, & aux environs : mais on eut lieu d'eſtre content le lendemain, car la pluye fut abondante & univerſelle.

Le *Tao* ne put retenir ſa joye : il envoya auſſi-toſt à mon Egliſe un preſent de cierges, de parfums, & d'un vaſe rempli de fleurs des plus eſtimées du pays, qu'il avoit cueillies de ſa propre main, pour eſtre placées ſur l'Autel. Il voulut auſſi rendre de

ſolemnelles

ſolemnelles actions de grace au ſouverain Seigneur. Le Maiſtre des cérémonies ſuivi des joüeurs de fluſtes & de hautbois, m'annonça ſon arrivée. J'allay au-devant de luy, & je le trouvay qui eſtoit deſcendu de ſa chaiſe, & qui ſe reveſtoit de ſon Surtout de cérémonie, & des autres marques de ſon Mandarinat. Les Grands Mandarins ne paroiſſent ainſi que dans des jours de cérémonies, ou lorſqu'ils rendent viſite à des perſonnes d'un rang ſuperieur. La cérémonie ſe paſſa avec toutes les marques du plus profond reſpect : on eût pris le Mandarin pour un de nos Chreſtiens les plus ſervens.

Au ſortir de l'Egliſe, je l'invitay à paſſer dans ma maiſon, où je luy fis ſervir une petit collation dont il parut content.

Dans l'entretien que j'eus avec luy, je fis tomber le discours sur les vexations que les Infideles faisoient de temps en temps aux Chrestiens, & je le priay d'y
» mettre ordre. Vous voyez, Seigneur, luy dis-je, que le Dieu
» que nous adorons est un grand
» Maistre qu'on n'invoque pas en
» vain : cependant ceux qui font
» profession de le servir, sont su-
» jets tous les jours à des impos-
» tions, ausquelles ils ne peuvent
» se soumetre, sans violer la pu-
» reté de leur Foy. On les somme
» de contribuer au culte des Ido-
» les, & parcequ'ils le refusent,
» comme ils y sont obligez, on en
» vient jusqu'à soulever tout un
» quartier contre eux ; on a voulu
» mesme les chasser de la Ville.
» Ils succomberont infailliblement
» sous le pouvoir de leurs enne-
» mis, si vous ne les soutenez de

voſtre autorité. Un Edit public « que vous feriez porter, les met- « troit à couvert de l'oppreſſion ; « rien n'eſt plus conforme à voſtre « équité, & à l'affection dont vous « nous honorez. Le *Tao* me pro- « mit de s'oppoſer à ces exactions injuſtes : Mais dans l'Edit que je « porteray, me dit-il, il ne ſera fait « aucune mention des Chreſtiens, « car il paroiſtroit que cette grace « ſeroit mandiée, & peut-eſtre pu- « blieroit-on que vous l'auriez a- « chetée. Laiſſez-moy faire, vous « n'en aurez pas moins ce que vous « ſouhaittez. «

Dès le lendemain il fit afficher l'Edit en queſtion, qu'il compoſa auſſi-toſt qu'il m'eut quitté. Il eſtoit conçu en ces termes :

La conduite du Seigneur du « Ciel eſt exempte de toute par- « tialité : il eſt eſprit, lumiere, « équité, & droiture. Quiconque «

» s'applique à obſerver exactement
» tout ce que luy preſcrit ſon de-
» voir ; quiconque a une crainte
» reſpectueuſe pour le Seigneur du
» Ciel, une fidélité inviolable pour
» ſon Prince, une parfaite ſoumiſ-
» ſion à l'égard de ſes parens, un
» dévouement ſincere pour ſes
» amis, celuy-là attire ſur ſoy
» des bénédictions, bien qu'on ne
» voye pas toujours quand & com-
» ment elles luy arrivent.

» Mais au contraire ſi quelqu'un
» mene une vie criminelle, liber-
» tine, diſſolue ; quand depuis le
» matin juſqu'au ſoir il porteroit
» ſur ſa teſte un braſier, où il brû-
» leroit des parfums en l'honneur
» des Eſprits*, les Eſprits ne luy
» envoyeront que des malheurs :
» cela eſt immanquable. Si les Eſ-
prits ne diſcernoient pas ce qui

* Le mot Chinois *Tchim* qu'on rend icy par celuy d'*Eſprit*, ſignifie proprement Genie tutelaire.

eſt vertu ou vice dans ceux qui « les invoquent, s'ils accordoient « indifféremment des bienfaits à « quiconque s'adreſſe à eux, dez- « là ces Eſprits pécheroient contre « le ſouverain Seigneur, & méri- « teroient ſon indignation. Com- « ment après cela ces Eſprits ſe- « roient-ils en eſtat d'aſſiſter les « hommes ? «

Le peuple ignorant & livré « dez l'enfance à des erreurs dont « il ne revient jamais, ne ſonge « point à quitter le vice, & à avan- « cer dans la vertu : il met toute « ſa confiance dans les vœux qu'il « fait aux Eſprits, pour en obte- « nir la ſanté, & d'autres choſes « de cette nature : j'apprends meſ- « me qu'on impoſe pour cela des « taxes ſur chaque famille, qu'on « fait contribuer l'artiſan & le « pauvre, & qu'on leve de force « ces ſortes de contributions : c'eſt- «

» là un déſordre criant. Je défends
» qu'on faſſe deſormais rien de
» ſemblable dans toute l'étendue
» de mon Gouvernement ; ſoit
» dans les Villes, ou à la campa-
» gne, ſoit dans les lieux de grand
» abord & de commerce. Sous
» prétexte de demander la ſanté
» aux Eſprits, on ne fait qu'aug-
» menter la miſere du pauvre, &
» inquiéter les riches, qui ſont trop
» éclairez pour donner dans ces
» erreurs populaires. Que les Mi-
» niſtres de la Juſtice puniſſent
» ceux qui contreviendront à ce
» préſent Edit, & qu'au beſoin on
» ait recours à mon Tribunal.

Trois jours après la publication de cet Edit, le *Tao* m'invita à diſner. Il me combla d'honneſtetez pendant le repas, & me dit pluſieurs fois qu'il n'oublieroit jamais l'inſigne faveur qu'il avoit reçue du Dieu des

Chrestiens. Je pris de-là occasion de luy annoncer les veritez du Christianisme. Il parut par son silence, & par le trouble peint sur son visage, qu'il faisoit attention à mes paroles : les questions mesme qu'il me fit, pourroient estre regardées comme des prémices de conversion. Sur ce qu'il me dit qu'il ne voyoit point de Lettrez parmi mes Chrestiens, quoyqu'il y en ait plusieurs dans les autres Provinces : je luy fis une réponse dont il parut touché, sçavoir, que le pauvre, comme le riche, estoit également l'objet de nostre zele ; que si je vivois icy à la maniere des Chinois, dans la vûe de procurer la conversion des Grands & du Peuple, il y avoit plusieurs de mes Freres qui passoient leur vie dans les forests au milieu des Sauvages, & se

rendoient barbares comme eux pour les gagner à JESUS-CHRIST. Je luy ajouſtay enſuite que dans le Regne paſſé, avant la conqueſte des Tartares, pluſieurs Mandarins profeſſoient ouvertement le Chriſtianiſme à la Cour, & dans les premieres Charges des Provinces. Sur cela je luy preſentay la copie d'un Edit qui fut publié il y a plus de 80. ans par un Mandarin Chreſtien de meſme rang que luy, par lequel il rendoit à Dieu de ſolemnelles actions de graces pour un bienfait ſemblable à celuy qu'il venoit de recevoir. Il prit cet Ecrit, & voulut le garder : c'eſtoit ce que je prétendois, car les exemples font beaucoup d'impreſſion ſur les Chinois. Peut-eſtre ſerez-vous bien-aiſe de le voir ; le voicy que j'ay traduit preſque mot pour mot :

Moy, *Sun*, (c'est le nom de famille du Mandarin) je fais sçavoir par ce present Edit aux Mandarins de Lettres & d'Armes, à la Noblesse & au Peuple, que je rendrai en ce jour de solemnelles actions de graces au souverain Seigneur pour la pluye qu'il a bien voulu nous accorder.

Le souverain Maistre de l'Univers a exaucé nos vœux, il a fait descendre sur nous sa misericorde; la voix de son tonnerre s'est fait entendre, & elle a esté suivie d'une pluye abondante: tout le païs a eu part à ce bien fait du Seigneur; pourrions-nous manquer à la reconnoissance que nous luy devons?

Certainement l'Univers a un Maistre qui l'a formé, & qui le conserve: cependant les hommes s'adressent aux Démons, au lieu de recourir à l'Auteur de

„ toutes les créatures : ils aban-
„ donnent leur Souverain legiti-
„ me, pour s'attacher à un uſurpa-
„ teur.

„ Quoy de plus injuſte & de plus
„ ridicule que le culte des Eſprits !
„ on leur immole des victimes, on
„ leur fait des libations, on bruſle
„ pour eux de la monnoye de pa-
„ pier doré, dans la perſuaſion où
„ l'on eſt que ces offrandes leur
„ ſont utiles. Prétendre que les Eſ-
„ prits ont beſoin de ces choſes,
„ c'eſt les aſſujettir à la condition
„ commune des hommes : com-
„ ment peut-on penſer après cela
„ qu'ils préſident à l'Univers ? S'i-
„ maginer que les Eſprits font cas
„ de la monnoye de papier, c'eſt
„ les croire moins raiſonnables
„ que les hommes ; & l'on dira que
„ de tels Eſprits ſont les Seigneurs
„ de l'Univers ? Ce qu'un homme
„ eſt incapable de faire, on l'attri-

bue à ces prétendus Maistres du « monde : *Offrez-leur des viandes & du vin, vous pouvez en esperer des bienfaits.* C'est avoir de ces Esprits l'opinion qu'on ne voudroit « pas avoir du Mandarin le plus « avide. «

J'ay une idée bien differente « de celuy que j'adore : le véritable « Seigneur est un pur Esprit, rien « ne luy est caché, il voit tout, il « connoist tout ; cette doctrine est « aisée à comprendre, cependant « bien peu la connoissent. Pour « moy j'ay eu le bonheur d'apprendre cette doctrine & de la croire : « c'est pourquoy je vous déclare « qu'aujourd'huy je sortiray de « mon Palais revestu de mes habits « de cérémonie, pour remercier « de ses bienfaits le Maistre souverain de toutes choses. Un de mes « Officiers monté à cheval, portera « devant moy le Tableau du Saint «

„ Chiffre du Seigneur: (c'eſt à di-
„ re, le Nom de JESUS.) Je fais
„ ſçavoir mes volontez par ce pre-
„ ſent Ecrit, afin que l'on s'y con-
„ forme. Datté de la 4e année du
„ Regne de l'Empereur Tſum-
„ tchim, le 10e du 5e mois.

Il y a lieu de croire que cet Edit, qui eſt d'un grand Mandarin, ſervira à confirmer noſtre *Tao* dans les ſentimens favorables qu'il paroiſt avoir pour noſtre ſainte Religion, & pour ceux qui l'embraſſent.

Je ne puis finir cette Lettre ſans vous faire part de quelque choſe d'aſſez ſingulier, touchant la maniere dont deux enfans ont reçu cette année le Bapteſme. Deux Chreſtiens de *Kim te tchim* traverſoient une chaiſne de montagnes: ils rencontrerent ſur le chemin un homme tout éploré, qui tenoit entre ſes bras un pe-

tit enfant qui se mouroit, & le portoit à un Temple d'Idoles pour y demander sa guérison. Un de ces deux Chrestiens qui estoit Medecin, considera attentivement l'enfant, & jugea qu'il n'avoit plus que quelques heures à vivre: il consola le pere le mieux qu'il put, & l'entretint du bonheur qu'il pouvoit procurer à son fils, s'il consentoit qu'on luy administrast le Bapteſme. Le pere pressé par les exhortations du Néophyte, donna son consentement: la difficulté fut de trouver de l'eau; on estoit dans un païs aride, & fort éloigné des endroits où l'on eust pû en aller querir. Lorsqu'ils s'y attendoient le moins, ils virent passer un homme chargé de deux sceaux d'eau, & l'enfant fut baptisé sur l'heure. Celuy qui leur avoit servi de l'eau, disparut un

inſtant après, ſans qu'on puſt avoir connoiſſance ny d'où il venoit, ny à quel deſſein il portoit de l'eau dans un lieu auſſi deſert que l'eſtoit celuy-là. Nos Chreſtiens trouvent en cela du prodige : pour moy je me contente d'admirer la providence de Dieu ſur ſes Elus.

Cette meſme Providence ne m'a paru guéres moins admirable à l'égard d'un autre enfant. Il vint au monde à ſeize mois ; ce fait eſt hors de doute. Sa mere, après que le terme ordinaire de ſa groſſeſſe fut expiré, reſſentoit de temps en temps les douleurs de l'enfantement, ſans pouvoir ſe délivrer de ſon fruit. Moy-meſme eſtant à *Kim te tchim*, je ne voulus jamais permettre qu'au milieu de ſon dixiéme mois on la tranſportaſt en chaiſe dans le lieu où les

Chrestiens estoient assemblez : j'allay la confesser & la communier dans sa maison. Des Medecins peu habiles vouloient user de remedes violens, s'imaginant qu'elle portoit dans son sein une masse informe, ou un enfant mort, ou mesme quelque monstre. Mais Dieu touché sans doute de la vertu du pere & de la mere, ne permit pas que ce conseil prévaluſt. Vers la fin du seiziéme mois nostre Chrestienne accoucha d'un fils plein de vie que je baptisay. Il me parut avoir à six mois toute la force qu'ont les enfans ordinaires à un an. Cette heureuse naissance a contribué à la conversion de plusieurs Infideles, qui luy insultoient auparavant sur son malheur, & qui l'attribuoient à la Religion Chrestienne qu'elle avoit embrassée depuis peu de temps.

Permettez moy, en finiſſant cette Lettre, d'ajouſter ce que le P. Contencin m'écrit de Pekin : c'eſtoit au mois de Février que je reçus ſa Lettre, dans laquelle il me mandoit que depuis quelque mois on comptoit dans noſtre Egliſe onze cens bapteſmes ; & que depuis l'année 1700. on en comptoit près de cinquante mille dans les trois Egliſes de Pekin. Le meſme Pere alla viſiter vers ce temps-là nos Miſſions du Nord près de la grande muraille, où il confera le bapteſme à ſoixante-dix perſonnes. Huit Chreſtiens, dont ſix ſont chefs de famille, vinrent le trouver de dix lieues au de-là pour participer aux ſaints Myſteres. Quoyqu'ils ſoient Chinois, ils ſont comme naturaliſez parmi les *Tſao ta tſe* : c'eſt une ſorte de Tartares parmi leſquels ils

vivent. Le salut d'une infinité de Peuples dépend de la conversion de la Chine : c'est pour les personnes qui aiment veritablement JESUS-CHRIST, & qui desirent le faire aimer de toutes les Nations, un grand motif d'aider les Missionnaires, soit par des prieres ferventes, soit par les autres secours qu'ils peuvent leur procurer. Je suis avec bien du respect en l'union de vos saints Sacrifices,

MON REVEREND PERE,

Vostre très-humble & très-obéïssant serviteur en N. S.
FRANÇOIS XAVIER DENTRECOLLES,
Missionnaire de la Compagnie de JESUS.

LETTRE DU PERE JACQUEMIN, Missionnaire de la Compagnie de JESUS,

Au Pere Procureur des Missions des Indes & de la Chine.

De l'Isle de Tsong-ming dans la Province de Nanking le 1. *Septembre* 1712.

MON REVEREND PERE,

La paix de Notre-Seigneur.

L'Isle de Tsong-ming d'où j'ay l'honneur de vous écrire, & qui

eſt le lieu de ma Miſſion, n'eſt pas fort éloignée du continent de la Province de *Nankin :* elle n'en eſt ſeparée à l'Oüeſt que par un bras de mer qui n'a pas plus de cinq ou ſix lieues. Elle eſt ſituée ſous le 33. degré de latitude Nord.

Ceux que j'ay conſultez ſur ſon origine, aſſurent qu'elle s'eſt formée peu à peu des terres que le *Kiang*, grand fleuve qui paſſe à *Nankin*, a entraiſné de diverſes Provinces qu'il arroſe. C'eſt pourquoy outre le nom de Tſong-ming qu'on luy donne, on l'appelle communément *Kiang-ché :* ce qui ſignifie, langue de *Kiang :* ſoit parcequ'en effet eſtant beaucoup plus longue que large, elle a aſſez la figure d'une langue ; ſoit parcequ'elle eſt placée directement à l'embouchure de ce grand fleuve.

La maniere dont cette Isle a commencé de se peupler, ne luy est pas fort honorable : c'estoit anciennement un pays sauvage & desert, tout couvert de roseaux : on y reléguoit les bandits & les scélerats dont on vouloit purger l'Empire. Les premiers qu'on y débarqua, se trouverent dans la nécessité, ou de périr par la faim, ou de tirer leurs alimens du sein de la terre. L'envie de vivre les rendit actifs & industrieux : ils défricherent cette terre inculte, ils en arracherent les plantes inutiles, ils semerent le peu de grains qu'ils avoient apportez, & ils ne furent pas long-temps sans recueillir le fruit de leurs travaux. Au bout de quelques années une partie du terroir qu'ils avoient cultivé devint si fertile, qu'elle leur fournit abondamment dequoy vivre.

C'est ce qui fit naistre la pensée à quelques familles Chinoises, qui avoient de la peine à subsister dans le Continent, de venir habiter une terre, dont la culture pouvoit les tirer de l'extrême indigence où elles estoient. Elles se transplanterent donc dans l'Isle, & partagerent entre elles tout le terrein. Mais ces nouveaux venus ne pouvant défricher toute l'étendue du terroir qu'ils s'estoient donnée, appellerent dans la suite à leur secours d'autres familles du Continent : ils leur cederent à perpetuité une partie des terres, à condition néanmoins qu'elles payeroient tous les ans en diverses denrées, une rente proportionnée à la recolte. Le droit qu'exigent les premiers Propriétaires, s'appelle *Quo teou*, & il subsiste encore maintenant dans tout le païs.

L'Iſle de *Tſong-ming* n'eſtoit pas alors d'une auſſi vaſte étendue qu'elle l'eſt à preſent. Dans la ſuite des temps pluſieurs petites Iſles s'eſtant raſſemblées peu à peu autour de celle dont je parle, elles s'y réunirent inſenſiblement, & formerent enfin toutes enſemble un terrein continu, qui a aujourd'huy environ vingt lieues de longueur, & cinq à ſix lieues de largeur.

La premiere année que j'arrivay dans l'Iſle, je crus, ſur le rapport que m'en firent les Inſulaires, qu'elle s'eſtendoit de l'Eſt à l'Oueſt: mais l'ayant parcouru quelque temps après, & l'ayant meſme coſtoyé par mer, je trouvay qu'elle s'eſtendoit du Sud-Eſt au Nord Oueſt.

Il n'y a dans tout le païs qu'une Ville, qui eſt du troiſiéme Ordre; elle eſt petite, ſi on la

compare aux autres Villes de l'Empire : elle a une enceinte de murailles fort hautes, appuyées de bonnes terrasses, & entourées de fossez pleins d'eau. La campagne est coupée d'un nombre infini de canaux propres à recevoir les eaux du Ciel qui s'y amassent, & qui ensuite s'écoulent dans la mer. Le terrein y est uni, & on n'y voit point de montagnes : on ne s'appercevroit pas mesme que les endroits les plus proches de la mer, sont beaucoup plus bas que ceux qui en sont éloignez, si l'on n'y voyoit de profonds canaux qu'on y a creusez, & qu'on a bordez de chaussées fort élevées pour mettre la campagne à couvert des inondations.

L'air du pays est temperé : il est sain, quoyque les pluyes qui tombent en abondance, sur-tout

au Printemps, & au milieu de l'Eſté, le rendent fort humide. Si les pluyes arrivent au meſme temps que les grandes marées, une partie de la campagne en eſt inondée : cette inondation finit à meſure que la marée baiſſe, mais elle rend l'eau des puits très-mauvaiſe à boire. On ſupplée à cet inconvenient, en recueillant l'eau qui tombe du Ciel dans de grands vaſes de terre, où elle ſe purifie, & ſe conſerve.

Le grand froid n'y dure pas plus de 12. jours : la neige qui couvre alors la terre, n'y eſt jamais fort haute, & elle ſe fond aux premiers rayons du Soleil. Il n'en eſt pas de meſme de la chaleur qui y dure près de deux mois, & qui y ſeroit exceſſive, ſi elle n'eſtoit moderée de temps en temps par des vents & par des

pluyes

pluyes d'orage accompagnées d'éclairs & de tonnerre. Il ne se passe point d'années qu'il n'y ait des maisons consumées par le feu du Ciel ; & que la foudre n'écrase quelques-uns de ces Insulaires. Les Infidéles regardent ces accidens comme des chastimens du Ciel ; & quelque chose qu'on leur dise au contraire, on ne sçauroit leur oster de l'esprit, que ceux qui sont ainsi frappez de la foudre, ne soient de méchantes gens & indignes de vivre.

Outre cela il vient deux ou trois fois l'année du costé du Nord-Est des coups de vent terribles, que nous appellons ouragans sur nos mers, & que les gens du pays appellent *Pao-fong*, c'est-à-dire, vents cruels, tyrannie de vent. Rien ne leur résiste ; arbres, maisons, tout est

renverſé : pendant deux ou trois jours que regnent ces vents, ils ruinent entierement les travaux des pauvres gens de la campagne, & détruiſent l'eſpérance des plus abondantes recoltes. Ces vents furieux ſoufflent d'ordinaire vers la fin de Juillet, à la mi-Aouſt, & au commencement de Septembre. Malheur aux Vaiſſeaux qui ſe trouvent alors ſur les coſtes de la Chine, il eſt rare qu'ils échapent au naufrage.

Nos Inſulaires ſe ſouviendront long-temps des deſordres que cauſa un de ces ouragans la nuit du premier jour de leur 6e. Lune, en la 35e. année du Regne de l'Empereur qui eſt aujourd'huy ſur le Trône. Il s'éleva dez le matin un vent violent, ſa fureur augmenta durant la nuit, & la mer en fut tellement agitée,

qu'elle franchit ses bornes, & se répandit à plus d'une lieue loin dans l'Isle. Toute la recolte de l'annee fut perdue, les maisons furent renversées, des milliers d'hommes, de femmes, & d'enfans furent engloutis dans les eaux : il ne se sauva que peu de personnes, qui eurent assez de force pour gagner la terre à la nâge, ou qui eurent l'adresse de grimper au plus haut des arbres. Ce qu'il y eut encore de triste, c'est que cette inondation infecta tellement une partie du pays, qu'il périt presque autant de monde l'année suivante dans les lieux voisins, où la mer n'avoit pas pénétré. Cependant quand je parcours cette partie de l'Isle qui a esté si maltraittée depuis peu d'années, je la trouve aussi peuplée & aussi bien cultivée, que les terres les plus recu-

lées de la mer, qui n'ont rien à ſouffrir de l'inondation.

Au reſte le pays eſt fort agréable : la multitude des maiſons dont la campagne eſt toute ſemée, fait un bel effet à la vue. D'eſpace en eſpace on voit de gros Bourgs, où il y a quantité de boutiques de Marchands, qui ont en abondance tout ce qu'on peut deſirer. Les unes ſont garnies de ſoyeries & d'étoffes ſomptueuſes : on vend dans les autres tout ce qui peut contribuer aux neceſſitez, & meſme aux délices de la vie. Dans d'autres on trouve tout ce qui ſert aux choſes du ménage, comme ſont les meubles, & les autres utencilles domeſtiques.

De plus il y a entre chaque Bourg autant de maiſons répandues çà & là dans la campagne, qu'il y a de familles occupées

au labour. A la verité ces maisons ne sont rien moins que magnifiques : car à la reserve de celles des riches qui sont bâties de brique, & couvertes de tuilles, toutes celles des gens du commun n'ont qu'un toict de chaume, & sont construites de simples roseaux entre lassez les uns dans les autres. Cette simplicité n'a pourtant rien de mépriſable. Les arbres plantez de costé & d'autre le long des fossez pleins d'eau vive qui environnent les maisons, leur donnent un agrément qu'elles n'ont pas d'elles-mesmes. Les grands chemins qui sont fort étroits, parceque le terrein y est extrêmement ménagé, sont bordez de petites maisons de Marchands qui vendent des rafraischissemens aux Voyageurs. On s'imagineroit presque que toute

l'Iſle, dans les endroits où elle eſt le mieux cultivée, n'eſt qu'un ſeul Village d'une étendue immenſe.

Vous me demanderez ſans doute, mon Reverend Pere, comment un ſi grand peuple peut ſubſiſter dans une Iſle qui n'eſt pas, ce ſemble, d'une étendue proportionnée au nombre de ſes habitans : mais le détail dans lequel je vais entrer, ſatisfera pleinement à cette difficulté, & à toutes les autres que vous pourriez me faire. L'Iſle eſtant auſſi peuplée qu'elle l'eſt, vous jugez bien qu'il n'eſt pas poſſible que le gibier s'y conſerve ; auſſi n'en trouve-t-on point, & ceux qui en veulent, doivent le faire venir d'ailleurs. La chair de cochon eſt la plus commune, & en meſme temps la plus eſtimée. Il faut convenir qu'elle eſt

meilleure qu'en Europe ; mais au gouſt de nos Chinois, nos mets les plus délicats n'ont rien qui luy ſoit comparable.

Il y a un grand nombre de groſſes Oyes, de Canards domeſtiques, & encore plus de Poules, qui ne laiſſent pas d'eſtre auſſi cheres qu'en France, mais à bien meilleur marché qu'en Eſpagne, & dans le Breſil. En hyver les coſtes de la mer ſont toutes couvertes de Canards ſauvages qu'on prend dans des pieges. On y nourrit auſſi quantité de Buffles, mais ils ne ſervent qu'au labour. Ces animaux, quoyque d'une force & d'une grandeur extraordinaires, ſont cependant ſi dociles & ſi traittables, qu'un jeune enfant s'en rend le maiſtre, & les conduit par tout où il veut. Les chevaux y ſont rares : à la reſerve de ceux qui ſont

deſtinez à monter la Cavalerie de l'Empereur, il n'y a que quelques gens riches qui en ayent, encore eſt-ce plûtoſt pour affecter un certain faſte, que pour s'en ſervir au beſoin. De gros Aſnes ſont la monture ordinaire, meſme des perſonnes les plus diſtinguées.

La terre y porte peu de fruits: on y voit de gros citrons auſquels on ne touche point: ils ne ſervent que d'ornemens dans les maiſons: on en met ſept ou huit ſur un plat de porcelaine, & cela uniquement pour divertir la vûe, & pour flatter l'odorat. Il y a encore de petites oranges aigres propres à aſſaiſonner les viandes; des abricots qu'on pourroit manger, ſi l'on ſe donnoit le temps de les laiſſer meurir ſur l'arbre; de groſſes peſches, qui ne ſont guéres moins bonnes

que celles d'Europe, mais dont il faut user sobrement, parcequ'elles donnent la dyssenterie qui est mortelle en ce pays-cy.

Le meilleur fruit qu'on y trouve, c'est le *Setse*. Il est de la grosseur de nos pommes: sa peau est fine, unie, & délicate : elle couvre une chair molle & rouge, dans laquelle se trouvent deux ou trois noyaux longs & applatis. Ce fruit n'est meur que vers le commencement de l'Automne : il est agréable au goust, fort rafraischissant, & ne nuit point à la santé. On y voit aussi de gros melons d'eau, qu'ils appellent melons d'Occident : la chair en est rouge, & remplie d'une eau fraische & sucrée, qui desaltere dans les grandes chaleurs.

Enfin dans toutes les saisons de l'année il y croist toutes sortes d'herbes & de légumes qu'on

ne connoiſt point en Europe. De la graine de ces herbes on fait icy une huile qui tient lieu de beurre, & qui eſt d'un grand uſage pour les ſaulces. Les Cuiſiniers de France, qui ont le plus rafiné ſur ce qui peut réveiller l'appetit, ſeroient ſurpris de voir que nos Chinois ont porté l'invention en matiere de ragouſt, encore plus loin qu'eux, & à bien moins de frais. On aura peine à croire qu'avec de ſimples féves qui croiſſent dans leur pays, ou qui leur viennent de *Chan-tong*, & avec de la farine qu'ils tirent de leur ris & de leur blé, ils préparent une infinité de mets tous différens les uns des autres à la vûe & au gouſt.

Le terroir ne ſouffre point de vignes, cependant toute l'Iſle a du vin en abondance. Outre celuy que les Mandarins font

venir pour leur table d'une Ville du troisiéme Ordre de la Province, qui passe pour estre très-délicat ; ces Insulaires ont trouvé le secret d'en faire d'assez bon d'une espece particuliere de ris different de celuy dont ils se nourrissent. Le débit en est grand parmi le peuple. Voicy comment ils s'y prennent pour faire ce vin : ils laissent tremper le ris dans l'eau, avec quelques ingrédiens qu'ils y jettent, pendant 20. & quelquefois 30. jours : ils le font cuire ensuite : quand il s'est liquefié au feu, il fermente aussi-tost, & se couvre d'une écume vaporeuse assez semblable à celle de nos vins nouveaux : sous cette écume se trouve un vin très-pur : on le tire à clair, & on le verse dans des vases de terres bien vernissez. De la lie qui reste, on fait une eau de vie,

qui n'eſt guéres moins forte que la noſtre.

La ſituation de l'Iſle feroit juger que la pluſpart de ſes habitans s'occuperoit de la peſche ; néanmoins il y en a très-peu qui ſoient peſcheurs de profeſſion. Le poiſſon qu'on y trouve de toute eſpece, vient du coſté de terre ferme. Une infinité de barques qui en ſont chargées, y abordent en certaines ſaiſons de l'année. Parmi ces barques, il y en a toujours dix ou douze remplies de Chreſtiens des différentes Egliſes du Continent. Ils ne manquent pas alors de venir me trouver pour ſe confeſſer, & participer à la ſainte Table. C'eſt d'ordinaire le jour de l'Aſcenſion de N. S. que les hommes ſe rendent à mon Egliſe : le lendemain ou quelques jours après, je vais dans la maiſon d'un Chreſ-

tien, où les femmes se rassemblent, & où je leur administre les Sacremens. Je suis charmé de leur foy & de leur pieté, & je suis persuadé que ces pauvres gens seront un jour aussi grands dans le Ciel, qu'ils paroissent icy-bas mépriſables aux yeux des hommes.

Je n'entreray point dans le détail de toutes les sortes de poissons qu'on apporte dans l'Isle; je m'attacheray seulement à quelque espece particuliere, dont on n'a point de connoissance en Europe. Un de ceux que les Chinois estiment davantage, & qui pese environ 40. livres, est celui qu'ils appellent *Tcho kia yu*, c'est à dire, *l'encuiraſſé*. Ils le nomment ainsi, parcequ'effectivement il a sur le dos, sous le ventre, & aux deux costez une suite d'écailles tranchantes rangées

en ligne droite, & poſees les unes ſur les autres à peu près comme ſont les tuiles ſur nos toicts. C'eſt un poiſſon excellent, dont la chair eſt fort blanche, & qui reſſemble aſſez à celle du Veau pour le gouſt.

Quand le temps eſt doux, on peſche une autre ſorte de petit poiſſon fort délicat, que les gens du païs appellent *poiſſon de farine* à cauſe de ſon extréme blancheur, & parceque ſes prunelles noires ſemblent eſtre enchaſſées dans deux petits cercles d'argent fort brillans. Il y en a dans ces mers une quantité ſi prodigieuſe, qu'on en tire juſqu'à 40. livres peſant d'un ſeul coup de filet.

Mais à mon ſens le meilleur poiſſon qui ſoit dans toute la Chine, eſt celui qu'on peſche à la 4e & 5e Lune : il approche aſſez de nos Brames de mer, & il peſe 5.

à 6. livres. Il ſe vend d'ordinaire 8. ſols la livre ſur le lieu de la peſche, & le double à 20. lieues dans les terres où on le tranſporte.

A peine cette peſche eſt-elle finie, que des coſtes de la Province du *Tche Kiang* il arrive de grands Vaiſſeaux chargez d'une autre eſpece de poiſſon frais, qu'on nomme *le poiſſon jaune*, à cauſe de ſa couleur. Il reſſemble aux Morues de Terre-neuve. Il n'eſt pas croyable combien il s'en conſomme dans la ſaiſon depuis les coſtes de *Fokien* juſqu'à celles de *Chan-tong*, outre la multitude prodigieuſe qu'on ſale dans le païs meſme où ſe fait la peſche. On le vend à très vil prix, quoyque les Marchands ne puiſſent l'aller chercher ſans s'engager dans beaucoup de frais: car il leur faut dabord acheter du

Mandarin la permiſſion de faire ce commerce, louer enſuite un Vaiſſeau, aller à 20. lieues dans les terres acheter de la glace dont on fait des magazins durant l'hyver pour ce trafic, enfin acheter le poiſſon à meſure qu'on le tire du filet, & l'arranger dans le fond de cale du Vaiſſeau ſur des couches de glace, de la meſme maniere qu'à Dieppe on arrange les harangs dans des tonnes. C'eſt par ce moyen que malgré les plus grandes chaleurs, ce poiſſon ſe tranſporte dans des ports éloignez, & y arrive auſſi frais que s'il ſortoit de la mer. Il eſt aiſé de juger combien cette peſche doit eſtre abondante, puiſque le poiſſon ſe vend à ſi bon compte, nonobſtant la dépenſe que font les Marchands qui l'apportent.

Quelque grand que ſoit le

commerce qui s'en fait dans l'Isle, il ne suffiroit pas pour nourrir la multitude prodigieuse de ses habitans. Ainsi depuis la 6e jusqu'à la 9e Lune, ils font venir encore une quantité surprenante de poisson salé des costes de la mer, qui s'étendent depuis l'embouchure du *Kiang* jusqu'à la Province de *Chan-tong*. C'est là que de gros poissons venant de la mer ou du fleuve jaune, se jettent dans de vastes plaines toutes couvertes d'eau : tout y est disposé de telle sorte que les eaux s'écoulent aussi-tost qu'ils y sont entrez. Le poisson demeurant à sec, on le prend sans peine, on le sale, on le vend aux Marchands de l'Isle, qui en chargent leurs Vaisseaux à peu de frais. Ainsi, comme vous voyez, nos Insulaires ne subsistent que de la pesche & du cochon salé,

dont ils ont ſoin de faire de bonnes proviſions.

Depuis 20. à 30. ans, la mer d'année en année a tellement rongé le terrein de l'Iſle le plus proche de la terre ferme, que ceux qui dans leur jeuneſſe cultivoient leurs terres à plus d'une lieue de la mer, ont eſté obligez ces années dernieres, de rebaſtir leurs maiſons dans le peu de terrein que la mer ne leur avoit pas encore enlevé : mais ce qu'elle avoit dérobé d'un coſté, elle l'a reſtitué de l'autre, en ſorte qu'on voit à preſent de vaſtes campagnes enſemencées, où auparavant l'on ne voyoit que des barques. J'allay l'an paſſé dans une de ces campagnes qui a trois lieues de longueur, & demi-lieue de largeur : elle eſt déja jointe à la terre de l'Iſle par une de ſes extrémitez, & elle s'y joindra bien-

toſt toute entiere J'appris qu'il y avoit là huit familles Chreſtiennes, qui depuis long-temps n'avoient vû aucun Miſſionnaire Je les viſitay, & après les avoir confeſſez & communiez, je baptiſay onze Adultes. Ma préſence a beaucoup conſolé ce petit nombre de Chreſtiens ; ils ont pris le deſſein de baſtir inceſſamment une Chapelle, & je leur ay promis de les aller voir tous les ans.

La terre n'eſt pas la meſme dans toute l'Iſle : il y en a de trois ſortes dont le rapport eſt bien différent. La premiere eſt ſituée vers le Nord, & ne ſe cultive point : elle eſt à peu près comme ſont nos prairies ; les roſeaux qui y croiſſent naturellement, ſont d'un revenu très-conſidérable. On employe une partie de ces roſeaux à baſtir les maiſons de la campagne ; l'au-

tre partie ſert à bruſler, & fournit le chauffage, non ſeulement à tout le pays, mais encore à une partie des Coſtes voiſines de la terre ferme.

La ſeconde eſpece de terre, eſt celle qui depuis la premiere s'étend juſqu'à la mer du coſté du midi. Ces Inſulaires y font tous les ans deux recoltes ; l'une de grains, qui eſt générale, ſe fait au mois de May ; l'autre ſe fait de ris ou de coton : celle-là au mois de Septembre, & celle-cy un peu après. Leurs grains ſont le froment, l'orge, & une eſpece de blé barbu, qui bien que ſemblable au ſegle, eſt pourtant d'une autre nature.

La culture du ris eſt la plus pénible. Dez le commencement de Juin ils inondent leurs campagnes de l'eau des canaux qui les environnent, & qui commu-

niquent de tous coſtez : ils employent pour cela certaines machines ſemblables aux chapellets dont on ſe ſert en Europe pour deſſécher les marais, ou pour vuider les baſtardeaux. Enſuite ils donnent à cette terre trois ou quatre labours conſecutifs, & toujours le pied dans l'eau. Après ce premier travail ils rompent les mottes de terre avec la teſte de leur hoyau ; & par le moyen d'une machine de bois ſur laquelle un homme ſe tient de bout, & eſt tiré par un Buffle qu'il conduit, ils uniſſent le terroir, afin que l'eau ſe répande par tout à une égale hauteur. Alors ils arrachent le ris qu'un mois auparavant ils avoient ſemé fort épais dans un autre canton, & ils le tranſplantent plus clair dans le terroir préparé. Quand le ris commence à

paroiſtre, leur ſoin doit eſtre d'arracher les mauvaiſes herbes qui ſeroient capables de l'étouffer : ils doivent encore veiller, ſur tout dans les grandes chaleurs, à ce que leurs champs ſoient toujours inondez des eaux de la mer qui rempliſſent leurs canaux. Ce qu'il y a de ſurprenant, c'eſt que par une diſpoſition admirable de la Providence, ces eaux qui ſont ſalées pendant tout le reſte de l'année, deviennent douces & propres à fertiliſer leurs terres, préciſément au temps qu'ils en ont beſoin pour les cultiver.

La recolte du coton demande moins de ſoin & de fatigues. Le jour meſme qu'ils ont moiſſonné leurs blés, ils ſement le coton dans le meſme champ, & ils ſe contentent de remuer avec un rateau la ſurface de la terre.

Quand cette terre a este humectée par la pluye ou par la rosée, il se forme peu à peu un arbrisseau de la hauteur de deux pieds. Les fleurs paroissent au commencement ou vers le milieu du mois d'Aoust : d'ordinaire elles sont jaunes, & quelquefois rouges. A cette fleur succede un petit bouton qui croist en forme d'une gousse de la grosseur d'une noix. Le 40e. jour depuis la fleur, cette gousse s'ouvre d'elle-mesme ; & se fendant en trois endroits, elle montre trois ou quatre petites enveloppes de coton d'une blancheur extrême, & de la figure des coques de ver à soye. Elles sont attachées au fond de la gousse ouverte, & contiennent les semences de l'année suivante. Alors il est temps de faire la recolte : néanmoins quand il fait beau temps,

on laiſſe le fruit encore deux ou trois jours expoſé au Soleil ; la chaleur l'enfle, & le profit en eſt plus grand.

Comme toutes les fibres du coton ſont fortement attachees aux ſemences qu'elles renferment, on ſe ſert d'un roüet pour les en ſeparer. Ce roüet a deux rouleaux fort polis, l'un de bois, & l'autre de fer de la longueur d'un pied, & de la groſſeur d'un poulce. Ils ſont tellement appliquez l'un à l'autre, qu'il n'y paroiſt aucun vuide: tandis qu'une main donne le mouvement au premier de ces rouleaux, & que le pied le donne au ſecond, l'autre main leur applique le coton, qui ſe détache par le mouvement, & paſſe d'un coſté, pendant que la ſemence reſte nuë & dépoüillée de l'autre. On carde enſuite le coton, on le file,

le, & l'on en fait des toiles.

Il y a une troiſiéme ſorte de terre qui eſt ſtérile en apparence, & qui cependant eſt d'un plus grand revenu que toutes les autres. C'eſt une terre griſe répandue par arpens dans divers cantons de l'Iſle du coſté du Nord. On en tire une ſi grande quantité de ſel, que non ſeulement toute l'Iſle en fait ſa proviſion, mais qu'on en fournit encore ceux de terre ferme, qui viennent en chercher ſecrettement pendant la nuit. Ils l'achetent à un prix modique à cauſe des riſques qu'ils courent: car s'ils ſont ſurpris par les Mandarins, leurs barques & leur ſel ſont confiſquez, & de plus ils ſont condamnez ſelon les Loix à quatre ou cinq années de galere. Il y a cependant pour ceux qui ſont découverts, un moyen

infaillible d'éviter le chaſtiment: qu'un des amis du coupable, en ſaluant le Mandarin, faſſe gliſſer adroitement dans ſa botte une dixaine de piſtoles, le Mandarin juge auſſi-toſt qu'il s'eſt trompé, & qu'il a pris pour du ſel les diverſes marchandiſes qui eſtoient dans la barque.

Il ſeroit aſſez difficile d'expliquer comment il ſe peut faire que certaines portions de terre diſperſées dans tout un pays, ſe trouvent ſi remplies de ſel, qu'elles ne produiſent pas un ſeul brin d'herbe, tandis que d'autres terres qui leur ſont contigues, ſont très-fertiles en blé & en coton. Il arrive meſme ſouvent que celles-cy ſe rempliſſent de ſel, tandis que les autres deviennent propres à eſtre enſemencées : ce ſont là de ces ſecrets de la nature que l'eſprit

humain s'efforceroit vainement de pénétrer, & qui doivent servir à luy faire admirer de plus en plus la grandeur & la puissance de l'Auteur mesme de la Nature.

Peut-estre serez-vous bien-aise de sçavoir de quelle maniere on tire le sel de la terre dont je parle : le voicy. On unit d'abord cette terre comme une glace, & on l'éleve un peu en talut, afin d'empescher que les eaux ne s'y arrestent. Quand le Soleil en a seché la surface, & qu'elle paroist toute blanche des particules de sel qui y sont attachées, on l'enleve, & on la met en divers monceaux qu'on a soin de bien battre de tous costez, afin que la pluye ne puisse pas s'y insinuer. Ensuite on étend cette terre sur de grandes tables un peu panchées, & qui ont des

bords de 4. ou 5. doigts de hauteur : puis on verſe deſſus une certaine quantité d'eau douce, laquelle pénétrant par tout, entraiſne en s'écoulant toutes les particules de ſel dans un grand vaſe de terre, où elle tombe goutte à goutte par un petit canal fait exprès.

Cette terre ainſi épurée ne devient pas pour cela inutile : on la met à quartier ; au bout de quelques jours, quand elle eſt ſeche, on la réduit en pouſſiere, après quoy on la répand ſur le terrein d'où elle a eſté tirée : elle n'y a pas demeuré 7. à 8. jours, qu'il s'y meſle, comme auparavant, une infinité de particules de ſel, qu'on tire encore une fois de la meſme maniere que je viens d'expliquer.

Tandis que les hommes travaillent ainſi à la campagne, les

femmes avec leurs enfans s'occupent dans des cabanes baſties ſur le lieu meſme, à faire bouillir les eaux ſalées. Elles en rempliſſent de grands baſſins de fer fort profonds, qui ſe poſent ſur un fourneau de terre, percé de telle ſorte, que la flamme ſe partage également ſous les baſſins, & s'exhale en fumée par un long tuyau dreſſé en forme de cheminée à l'extrémité du fourneau. Quand ces eaux ſalées ont bouilli quelque temps, elles s'épaiſſiſſent, & ſe changent peu-à-peu en un ſel très blanc, qu'on remue ſans ceſſe avec une large eſpatule de fer, juſqu'à ce qu'il ſoit entierement ſec.

Des foreſts entieres ſuffiroient à peine pour entretenir le feu neceſſaire au ſel qui ſe fait pendant toute l'année : cependant on ne trouve aucun arbre dans l'Iſle.

La Providence y a ſuppléé en faiſant croiſtre tous les ans des foreſts de roſeaux aux environs de ces ſalines. Il y a là un grand nombre de Chreſtiens pleins de ferveur & de pieté, qui ont une Egliſe dédiée aux Saints Anges. La premiere fois que je les viſitay, ils me firent remarquer ce trait de la Providence à leur „ égard. Voyez, me diſoient-ils, „ combien cette aimable Provi- „ dence eſt attentive à nos beſoins; „ car enfin s'il nous falloit aller „ chercher bien loin ces roſeaux „ que nous trouvons ſous la main, „ nous ne pourrions jamais réſiſter „ à une ſemblable fatigue, & nos „ terres nous deviendroient par-là „ tout-à-fait inutiles.

Le grand commerce qui ſe fait dans l'Iſle, ſert auſſi à faire ſubſiſter la multitude inconcevable de ſes habitans. Le commer-

ce n'eſt interrompu qu'aux deux premiers jours de leur premiere Lune ; qu'ils employent aux divertiſſemens & aux viſites ordinaires de la nouvelle année. Hors de-là tout eſt en mouvement dans la Ville & à la campagne. Les uns apportent des Provinces de *Kiang-ſi* & du *Hou quang* une quantité prodigieuſe de ris, celui qu'on recueille dans toute l'Iſle ſuffiſant à-peine pour l'entretenir un ou deux mois. Les autres portent dans les Villes du Continent leur coton & leurs toiles, & en reviennent avec toute ſorte de denrées, & avec d'autres marchandiſes qu'ils débitent en très peu de temps. J'ay vu des Marchands, par exemple, qui, trois ou quatre jours après leur arrivée, avoient vendu juſqu'à ſix mille bonnets propres de la ſaiſon.

Il n'y a pas juſqu'aux plus pauvres, qui avec un peu d'économie, trouvent le moyen de ſubſiſter aiſément de leur commerce. On voit quantité de familles, qui n'ont pour tout fonds que 30 ſols ou un écu : & cependant le pere, la mere avec deux ou trois enfans, vivent de leur petit negoce, ſe donnent des habits de ſoye qu'ils portent aux jours de cérémonie, & amaſſent en peu d'années de quoy faire un commerce plus conſidérable. C'eſt ce qu'on a peine à comprendre, & c'eſt pourtant ce qui arrive tous les jours. Un de ces petits Marchands qui ſe voit cinquante ſols, achéte du ſucre, de la farine, & du ris. Il en fait de petits gaſteaux qu'il fait cuire une ou deux heures avant le jour, pour allumer, comme on parle icy, le cœur des Voyageurs. A

peine ſa boutique eſt-elle ouverte, que toute ſa marchandiſe lui eſt enlevée par les Villageois, qui dès le matin viennent en foule dans la Ville ; par les Vendeurs de roſeaux, par les Ouvriers, les Porte-faix, les Plaideurs, & les enfans du quartier. Ce petit négoce lui produit au bout de quelques heures 20. ſols au-de-là de la ſomme principale, dont la moitié ſuffit pour l'entretien de ſa petite famille.

La monnoye dont on ſe ſert pour le commerce, eſt la même qui eſt en uſage dans tout l'Empire : elle conſiſte en divers morceaux d'argent de toute ſorte de figures qu'on peſe dans de petites balances portatives, & en des deniers de cuivre enfilez dans de petites cordes centaine par centaine juſqu'au nombre de mille. Leur argent n'eſt pas tout de

meſme titre. Il s'en trouve du titre de 90. juſqu'à celui de cent, qui eſt le plus fin. On en voit auſſi du titre de 80. c'eſt celuy qui eſt de plus bas aloy : il n'eſt point de miſe, à moins que l'on n'en augmente le poids juſqu'à la valeur de celui qui doit paſſer dans le commerce.

La livre d'argent eſt du poids de deux de nos écus : il y en a du poids de 6. de 7. & meſme de 50. d'autres de la valeur de 250. de nos livres de France. Ces lingots ſont toujours de l'argent le plus fin, & on les employe pour payer les groſſes ſommes. La difficulté eſt de s'en ſervir dans le détail : il faut les mettre au feu, les battre, les applatir enſuite à grands coups de marteau, afin de pouvoir les couper aiſément par morceaux, & d'en donner le poids dont on eſt convenu. D'où

il arrive que le payement est toujours beaucoup plus long & plus embarrassant que n'a esté l'achapt. Ils avouent qu'il leur seroit bien plus commode d'avoir, comme en Europe, des monnoyes d'un prix fixe & d'un poids déterminé ; mais ils disent que leurs Provinces fourmilleroient aussi tost de faux monnoyeurs, ou de gens qui altéreroient les monnoyes ; & que cet inconvénient n'est plus à craindre, quand on coupe l'argent, à mesure qu'on en a besoin, pour payer le prix de ce qu'on achéte.

Pour vous donner une idée entiere de ce païs, il faut encore, mon R. P. vous entretenir de la maniere dont il est gouverné, & des diverses conditions de ses habitans. Toute l'Isle se partage en quatre sortes de personnes. Le premier Ordre est

celuy des Mandarins, ſoit qu'ils ſoient Mandarins d'armes, ou qu'ils ſoient Mandarins de lettres. Le premier des Mandarins d'armes a le meſme rang, & fait à peu près les meſmes fonctions que les Colonels en Europe. Il a ſous luy quatre Mandarins, dont l'employ répond aſſez à celui de nos Capitaines : quatre autres Mandarins dépendent d'eux & ſont comme leurs Lieutenans : ceux-cy en ont encore d'autres au deſſous d'eux, qu'on peut regarder comme leurs Sous-Lieutenans.

Chacun de ces Mandarins a un train conforme à ſa dignité ; & quand il paroiſt en public, il eſt toujours accompagné d'une eſcorte d'Officiers de ſon Tribunal. Tous enſemble commandent quatre mille hommes de troupes, partie cavalerie, partie

infanterie. Les Soldats sont du païs mesme, & y ont leur famille. On leur paye de trois en trois mois la solde de l'Empereur, qui est de 5. sols d'argent fin, & d'une mesure de ris par jour, ce qui suffit pour l'entretien d'un homme. Les Cavaliers ont 5. sols de plus, & deux mesures de petites féves pour nourrir les chevaux qui leur sont fournis par l'Empereur. On fait de temps en temps la revuë de ces troupes : alors on visite attentivement leurs chevaux, leurs fusils, leurs sabres, leurs fleches, leurs cuiraſſes, & leurs casques de fer : pour peu qu'il y ait de rouille sur leurs armes, leur négligence est punie à l'heure mesme de 30. ou de 40. coups de baston. On leur fait faire aussi l'exercice, si cependant l'on peut donner ce nom à une marche tumultueuse & sans

ordre qu'ils font à la ſuite du Mandarin. Hors de là il leur eſt libre de faire tel commerce qu'il leur plaiſt. Comme le meſtier de la guerre ne les occupe pas beaucoup dans un pays où la paix regne depuis tant d'années, bien loin qu'on ſoit obligé d'enrôler les Soldats par force ou par argent, comme il ſe pratique en Europe, cette profeſſion eſt regardée de la pluſpart comme une fortune qu'ils taſchent de ſe procurer par la protection de leurs amis, ou par les preſens qu'ils font aux Mandarins.

Le premier des Mandarins de Lettres, eſt le Gouverneur de la Ville, & de tout le pays : c'eſt luy ſeul qui adminiſtre la Juſtice : il eſt chargé de recevoir le tribut que chaque famille paye à l'Empereur. Il doit viſiter en

perſonne les corps de ceux qui ont eſté tuez dans quelques démeſlez, ou que le deſeſpoir a porté à ſe donner la mort. Deux fois le mois il donne audience aux 27. Chefs de quartiers répandus dans l'Iſle, & il s'informe exactement de ce qui ſe paſſe dans tout ſon reſſort. Il diſtribue les Paſſeports aux Barques & aux Vaiſſeaux, il écoute les plaintes & les accuſations qui ſont preſque continuelles parmi un ſi grand peuple : tous les procez viennent à ſon Tribunal : il fait punir à grands coups de baſton celuy des plaideurs qu'il juge eſtre coupable. Enfin c'eſt luy qui condamne à mort les criminels : mais ſa Sentence, auſſi-bien que celle des autres Mandarins qui ſont au-deſſus de luy, ne peut eſtre executée qu'elle ne ſoit ratifiée par l'Empereur ; &

comme les Tribunaux de la Province, & encore plus ceux de la Cour, ſont chargez d'une infinité d'affaires, le criminel a toujours deux ou trois ans à vivre, avant que l'Arreſt de mort puiſſe eſtre executé. Ce Mandarin en a trois autres ſubalternes qui jugent en premier reſſort les cauſes de peu d'importance. Ces Charges reſſemblent aſſez à celles des Lieutenans particuliers de nos Préſidiaux. Il y a encore quelques autres Mandarins de Lettres, qui n'ont nulle autorité ſur le peuple. Ils n'ont d'inſpection que ſur les Graduez, & ſeulement en ce qui concerne les examens & les degrez.

C'eſt encore au premier Mandarin à donner ſes ordres quand il faut demander de la pluye ou du beau temps. Voicy en quoy conſiſte cette cérémonie. Le

Mandarin fait afficher par tout des Ordonnances qui prescrivent un jeusne universel : il est défendu alors aux Bouchers & aux Traitteurs de rien vendre sous des peines griéves : cependant quoyqu'ils n'étalent pas la viande sur leur boutique, ils ne laissent pas d'en vendre en cachette, moyennant quelque argent qu'ils donnent sous main aux gens du Tribunal, qui veillent à l'observation de l'Ordonnance. Le Mandarin marche ensuite accompagné de quelques autres Mandarins vers le Temple de l'Idole : il allume sur son Autel deux ou trois petites baguettes de parfum, après quoy tous s'asseyent : pour passer le temps, ils prennent du thé, ils fument, ils causent une ou deux heures ensemble, & enfin ils se retirent. C'est ce qu'ils appellent

demander de la pluye ou du beau temps.

Il y a deux ans que le Viceroy de la Province s'impatientant de voir que la pluye n'eſtoit point accordée à ſes demandes réïterées, envoya un petit Mandarin dire de ſa part à l'Idole, que s'il n'y avoit pas de pluye à tel jour qu'il déſignoit, il la chaſſeroit de la Ville, & feroit raſer ſon Temple. Il faut bien que l'Idole ne compriſt pas ce langage, ou qu'elle ne s'effrayaſt pas beaucoup de ces menaces : car le jour marqué arriva ſans qu'il y euſt de pluye. Le Viceroy offenſé de ce refus, ſongea à tenir ſa parole : il deffendit au Peuple de porter ſon offrande à l'Idole, il ordonna qu'on fermaſt ſon Temple, & qu'on en ſcellaſt les portes ; ce qui fut executé ſur le champ. Mais la pluye eſ-

tant venue quelques jours après, la colere du Viceroy s'appaisa, & il fut permis de l'honorer comme auparavant.

Les Nobles tiennent le second rang dans l'Isle. On appelle ainsi ceux qui ont esté autrefois Mandarins dans d'autres Provinces (car on ne peut l'estre dans son propre pays) soit qu'ils ayent esté cassez, & presque tous sont de ce nombre; soit que d'eux-mesmes ils ayent quitté le Mandarinat avec l'agrément du Prince, ou qu'ils y ayent esté forcez par la mort de leur pere ou de leur mere; car un Mandarin qui a fait une semblable perte, doit aussi tost se dépoüiller de sa Charge, & donner par là une marque publique de sa douleur.

On met encore au rang des Nobles ceux qui n'ayant pas eu

assez de capacité pour parvenir aux degrez Litteraires, se sont procuré par argent certains titres d'honneur, à la faveur desquels ils entretiennent avec les Mandarins un commerce de visite, qui les fait craindre & respecter du Peuple.

Le troisiéme Ordre est celuy des Lettrez. On compte dans l'Isle près de 400. Bacheliers: trois d'entre eux sont Chrestiens: il y a aussi deux Bacheliers d'Armes, sept ou huit Licentiez, & trois ou quatre Docteurs. Outre cela il s'y trouve une infinité de gens d'estude qui depuis l'âge de 15. à 16. ans jusqu'à celuy de 40. viennent tous les trois ans pour les examens au Tribunal du Gouverneur, qui leur donne le sujet de leurs compositions. Tous aspirent également au degré de Bachelier,

quoyqu'il y en ait peu qui y parviennent. C'est bien plustost l'ambition que le desir de se rendre habiles, qui les soutient dans une si longue étude. Outre que le degré de Bachelier les met à couvert des chastimens du Mandarin, il leur donne le privilege d'estre admis à son Audience, de s'asseoir en sa presence, & de manger avec luy : honneur qui est infiniment estimé à la Chine, & qui ne s'accorde jamais à aucune personne du peuple.

Enfin le dernier Ordre comprend tout le peuple. Il est surprenant de voir avec quelle facilité un seul Mandarin le gouverne. Il publie ses ordres sur un simple quarré de papier scellé de son Sceau, qu'il fait afficher aux carrefours des Villes & des Villages, & il est aussi-tost obéï. Il ordonna l'an passé qu'on

creuſaſt tous les canaux qui ſont dans l'Iſle ; ſes ordres furent executez en moins de 15. jours.

Une ſi prompte obéiſſance vient de la crainte & du reſpect que le Mandarin s'attire par la maniere dont il conduit un ſi grand peuple : il ne paroiſt jamais en public qu'avec un grand appareil ; il eſt ſuperbement veſtu, ſon viſage eſt grave & ſevere : quatre hommes le portent aſſis ſur une chaiſe découverte toute dorée ; il eſt précédé de tous les gens de ſon tribunal, dont les bonnets & les habits ſont d'une forme extraordinaire : ils marchent en ordre des deux coſtez de la rue ; les uns tiennent devant luy un paraſol de ſoye, les autres frappent de temps en temps ſur un baſſin de cuivre, & d'eſpace en eſpace avertiſſent à haute voix le Peuple de ſe tenir

dans le respect à son passage ; quelques-uns portent de grands fouets, d'autres traisnent de longs bastons ou des chaisnes de fer : le fracas de tous ces instrumens fait trembler un peuple naturellement timide, & qui sçait qu'il n'échaperoit pas aux chastimens que lui feroit souffrir le Mandarin, s'il contrevenoit publiquement à ses ordres.

Quoyque ces Insulaires passent pour estre plus grossiers que les gens du Continent, je trouve néanmoins que leurs manieres ne sont gueres moins polies ni moins honnestes, que celles des autres Chinois que j'ai connus ailleurs. Ils gardent dans les Villages comme à la Ville toutes les bienséances qui conviennent au rang d'un chacun, soit qu'ils marchent ensemble, ou qu'ils se saluent, ou bien qu'ils se rendent

viſite les uns aux autres. On en peut juger par les termes pleins de reſpect & de civilité, dont ils uſent en ſe parlant: en voici quelques-uns: Quand, par exemple, on ſe donne quelque peine pour leur faire plaiſir, *fì sìn*, diſent-ils, *vous prodiguez voſtre cœur.* Si on leur a rendu quelque ſervice, *ſié pŏ tsìn*, *mes remerciemens ne peuvent avoir de fin.* Pour peu qu'ils détournent une perſonne occupée, *fàn laò*, *je vous ſuis bien importun. Tĕ tſoúi*, *c'eſt avoir fait une grande faute que d'avoir pris cette liberté.* Quand on les prévient de quelque honneſteté, *pŏ càn*, *pŏ càn*, *pŏ càn. Je n'oſe*, *je n'oſe*, *je n'oſe*, c'eſt à dire, ſouffrir que vous preniez cette peine là pour moy. Si l'on dit quelque parole qui tourne tant ſoit peu à leur louange, *Kì càn*, *Comment oſerois-je?* c'eſt à dire, croire de telles

telles choſes de moy. Lorſqu'ils conduiſent un ami à qui ils ont donné à manger, *yeoù mán*, ou bien, *tái mán. Nous vous avons bien mal reçus, nous vous avons bien maltraitté.* Ils ont toujours à la bouche de ſemblables paroles qu'ils prononcent d'un ton affectueux, mais je ne voudrois pas répondre que le cœur y euſt beaucoup de part.

Il n'y a gueres de peuple qui craigne davantage la mort que celuy-cy ; quoyque pourtant il s'en trouve pluſieurs, ſur-tout parmi les perſonnes du ſexe, qui ſe la procurent ou par colere ou par déſeſpoir. Mais il ſemble qu'ils appréhendent encore plus de manquer de cercueil après leur mort. Il eſt étonnant de voir juſqu'où va leur prévoyance ſur cet article : tel qui n'aura que 9. ou 10. piſtoles, les employera à

ſe faire conſtruire un cercueil plus de 20. ans avant qu'il en ait beſoin, & il le regarde comme le meuble le plus précieux de ſa maiſon.

J'ajouſteray que je n'ay point vu de Nation plus curieuſe que celle des Chinois : ils veulent tout voir & tout entendre. Du reſte ils ſont doux & paiſibles, quand on ne les irrite pas ; mais violens & vindicatifs à l'excès quand ils ont été offenſez. En voici un exemple : Il n'y a que trois ans que nos Inſulaires s'apperçurent que le Mandarin avoit détourné à ſon profit une grande partie du ris, que l'Empereur dans un temps de ſtérilité envoyoit pour eſtre diſtribué à chaque famille de la campagne. Ils l'accuſerent à un Tribunal ſupérieur, & prouverent que de quatre cens charges de ris qu'il avoit reçues, il n'en avoit donné que quatre-

vingt-dix. Le Mandarin fut cassé sur l'heure de son Employ. Quand il fut sorti de la Ville pour prendre le chemin de la mer, il fut bien surpris de ne point trouver à son passage ny tables chargées de parfums, comme c'est la coustume, ny personne qui tirast ses bottes pour luy en chausser de nouvelles. Il estoit pourtant environné d'une foule prodigieuse de peuple, mais ce n'estoit rien moins que pour luy faire honneur que ce grand monde estoit accouru; c'estoit pour l'insulter, & pour lui reprocher son avarice. Les uns l'inviterent par dérision à demeurer dans le païs, jusqu'à ce qu'il eust achevé de manger le ris que l'Empereur luy avoit confié pour le soulagement des peuples. D'autres le tirerent hors de sa chaise, & la briserent: plusieurs se jetterent sur luy, dé-

chirerent ſes habits, & mirent en pieces ſon paraſol de ſoye. Tous le ſuivirent juſqu'au Vaiſſeau, en le chargeant d'injures & de malédictions.

Hors de ces ſortes d'occaſions qui ſont rares, les Chinois ſont fort traitables, & ont un profond reſpect pour les perſonnes qui ont ſur eux quelque autorité. Ils ſont d'ordinaire aſſez avides de louange, ſur-tout les petits Lettrez; mais il me paroiſt qu'ils le ſont encore plus d'argent: l'on ne doit jamais leur en confier qu'après avoir pris de ſages précautions, encore y eſt-on ſouvent trompé.

Il y a un certain Canton de l'Iſle où les Peuples aiment le procès de telle ſorte, qu'ils engagent leurs maiſons, leurs terres, leurs meubles, tout ce qu'ils ont, ſeulement pour avoir le

plaisir de plaider, & de faire donner une quarantaine de coups de baston à leur ennemi. Il arrive quelquefois que celuy-cy, moyennant une plus grosse somme qu'il donne sous-main au Mandarin, a l'adresse d'eluder le chastiment, & de faire tomber les coups de baston sur le dos de celuy-là mesme qui l'avoit appellé en Justice. De-là naissent entre eux des haines mortelles, qu'ils conservent toujours dans le cœur, jusqu'à ce qu'ils ayent trouvé l'occasion d'en tirer une vengeance qui les satisfasse. La voye la plus ordinaire qu'ils employent pour se vanger, c'est de mettre le feu pendant la nuit à la maison de leur ennemi : les pailles allumées qui le réveillent en tombant sur luy, le font souvenir alors des coups de baston qu'il a

fait donner. Ce crime eſt un des capitaux de l'Empire, & ſelon les Loix, ceux qui en ſont convaincus doivent eſtre punis de mort.

On ne doit pas eſtre ſurpris de trouver de pareils excez chez un Peuple qui ne connoiſt point d'autre loy de la charité, que celle de s'aimer ſoy-meſme, ni d'autre bonheur que celuy qu'il ſe procure en contentant ſes plus injuſtes paſſions. On en voit pourtant à qui les ſeules lumieres de la raiſon inſpirent de l'horreur pour ces ſortes de crimes : ce ſont des gens de probité aux yeux des hommes, à qui il ne manqueroit que d'eſtre Chreſtiens, pour eſtre veritablement vertueux aux yeux de Dieu. Ils ſe reconcilient de bonne foy avec leurs ennemis, & ils mettent ſouvent en uſage des

moyens qu'une amitié toute naturelle leur fait imaginer, pour soulager un ami qui est dans la disgrace, & pour rappeller dans sa famille les biens que quelque revers de fortune, ou le défaut de conduite, en avoit fait sortir. Un de ces moyens m'a paru avoir quelque chose d'assez singulier, pour vous le rapporter à la fin de cette Lettre.

Quand les affaires d'un particulier sont dérangées, six de ses amis s'unissent ensemble afin de le secourir, & forment avec luy une societé qui doit durer sept ans. Ils contribuent d'abord les uns plus, les autres moins, jusqu'à la concurrence d'une certaine somme. Par exemple, ils luy feront la premiere année une avance de 60. pistoles, dont il peut tirer un gros profit dans le commerce : pour faire cette

ſomme, ils ſe taxent chacun pour toutes les années de la maniere ſuivante : D'abord celuy qu'on veut aſſiſter tient le premier rang dans la ſocieté ; car c'eſt pour luy qu'elle ſe forme ; le ſecond des Aſſociez débourſe 15. piſtoles : le troiſiéme, 13. le quatriéme, 11. le cinquiéme, 9. le ſixiéme, 7. & le ſeptiéme, 5. Cette premiere année finie, ce ne ſeroit pas un grand ſervice qu'ils rendroient à leur ami commun, s'ils l'obligeoient à rembourſer l'argent qu'on luy a avancé, ou s'ils en retiroient la rente à perpetuité : que font-ils donc ? ils le taxent à ſon tour à 15. piſtoles qu'il doit fournir pendant chacune des ſix années qui reſtent ; ce qui ne l'incommode pas beaucoup, puiſque ce n'eſt qu'une partie du profit qu'il a dû retirer de la ſomme capi-

tale de 60. pistoles dont on l'a gratifié. La seconde année tous les Associez fournissent leur contingent à l'ordinaire, & celuy d'entre eux qui l'année d'auparavant avoit avancé 15. pistoles, en reçoit 60. & il en fournit 13. les années suivantes. La troisiéme année, c'est le troisiéme des Associez qui reçoit les 60. pistoles, & qui ensuite en débourse 11. tant que la Societé dure : & ainsi du reste. Chacun des Associez reçoit à son tour la somme de 60. pistoles, plustost ou plustard, selon qu'il a débourse plus ou moins chaque année. Ainsi quand les sept années sont accomplies, celuy en faveur duquel la Societé a esté formée, se trouve avoir la somme principale de 60. pistoles, sans aucune charge, outre que cette somme luy a rapporté chaque

année beaucoup plus que les 15. piſtoles qu'il a eſté obligé de débourſer. La Table ſuivante, où vous verrez d'un coup d'œil ce que chacun débourſe ou reçoit chaque année, vous donnera une idée plus nette de la forme de cette Societé.

Premiere année.

Le 1er. reçoit	60. piſtoles.
Le 2e. donne	15.
Le 3e. donne	13.
Le 4e. donne	11.
Le 5e. donne	9.
Le 6e. donne	7.
Le 7e. donne	5.

Seconde année.

Le 1er. donne	15. piſtoles.
Le 2e. reçoit	60.
Le 3e. donne	13.
Le 4e. donne	11.
Le 5e. donne	9.

Le 6e. donne 7.
Le 7e. donne 5.

Troisiéme année.

Le 1er. donne 15. pistoles.
Le 2e. donne 13.
Le 3e. reçoit 60.
Le 4e. donne 11.
Le 5e. donne 9.
Le 6e. donne 7.
Le 7e. donne 5.

Quatriéme année.

Le 1er. donne 15. pistoles.
Le 2e. donne 13.
Le 3e. donne 11.
Le 4e. reçoit 60.
Le 5e. donne 9.
Le 6e. donne 7.
Le 7e. donne 5.

Cinquiéme année.

Le 1er. donne 15. pistoles.
Le 2e. donne 13.

Le 3e. donne 11.
Le 4e. donne 9.
Le 5e. reçoit 60.
Le 6e. donne 7.
Le 7e. donne 5.

Sixiéme année.

Le 1er. donne 15. piſtoles.
Le 2e. donne 13.
Le 3e. donne 11.
Le 4e. donne 9.
Le 5e. donne 7.
Le 6e. reçoit 60.
Le 7e. donne 5.

Septiéme année.

Le 1er. donne 15. piſtoles.
Le 2e. donne 13.
Le 3e. donne 11.
Le 4e. donne 9.
Le 5e. donne 7.
Le 6e. donne 5.
Le 7e. reçoit 60.

Quoyque la taxe imposée à chacun des Associez soit inégale, & que les premiers débourſent plus chaque année que les derniers, cependant les Chinois estiment que la condition de ceux-là est beaucoup plus avantageuse que celle des autres, parcequ'ils reçoivent plustost la somme de 60. pistoles, & que le gros denier qu'ils en retirent dans le commerce, les dédommage bien des avances qu'ils ont faites.

Il est temps, mon Reverend Pere, de finir cette Lettre qui n'a esté peut-estre que trop longue. J'espere vous entretenir une autre année des fruits que Dieu voudra bien opérer par mon ministere dans cette Chrestienté naissante. Je la recommande à vos saints Sacrifices, en

l'union deſquels je ſuis avec reſpect,

MON REVEREND PERE,

Voſtre très-humble & très-obéïſſant ſerviteur en N. S.
JACQUEMIN, Miſſionnaire de la Compagnie de JESUS.

LETTRE DU P. GABRIEL MAREST, Missionnaire de la Compagnie de JESUS,

Au Pere GERMON *de la meſme Compagnie.*

Aux Caſcaskias, Village Illinois, autrement dit de l'Immaculée Conception de la Sainte Vierge, le 9. Novembre 1712.

MON REVEREND PERE,

La paix de Notre-Seigneur.

Je ſouhaiterois pouvoir vous donner de nos Miſſions des con-

noiſſances qui répondiſſent à l'idée que vous vous en eſtes peut-eſtre formée. Ce qu'on apprend tous les jours en Europe de ces vaſtes païs ſemez de Villes & de Bourgades, où une multitude innombrable d'Idolâtres ſe preſente en foule au zele des Miſſionnaires, donneroit lieu de croire que les choſes ſont icy ſur le meſme pied : il s'en faut bien, mon R. Pere, dans une grande étendue de païs, à peine trouve-t-on trois ou quatre Villages : noſtre vie ſe paſſe à parcourir d'épaiſſes foreſts, à grimper ſur les montagnes, à traverſer en canot des lacs & des rivieres pour atteindre un pauvre Sauvage qui nous fuit, & que nous ne ſçaurions apprivoiſer ni par nos diſcours, ni par nos careſſes.

Rien de plus difficile que la converſion de ces Sauvages ; c'eſt

un miracle de la misericorde du Seigneur : il faut dabord en faire des hommes, & travailler ensuite à en faire des Chrestiens. Comme ils sont maîtres absolus d'eux-mêmes, sans estre assujettis à aucune Loy, l'indépendance dans laquelle ils vivent, les asservit aux passions les plus brutales. Il y a pourtant des Chefs parmi eux, mais ces Chefs n'ont nulle autorité : s'ils usoient de menaces, loin de se faire craindre, ils se verroient aussi-tost abandonnez de ceux mesmes qui les auroient choisis pour Chefs ; ils ne s'attirent de la consideration & du respect, qu'autant qu'ils ont, comme on parle icy, de quoy faire chaudiere, c'est à dire, de quoy donner des festins à ceux qui leur obéissent.

C'est de cette indépendance que naissent toute sorte de vices

qui les dominent. Ils ſont laſches, traiſtres, legers & inconſtans, fourbes, naturellement voleurs, juſqu'à ſe faire gloire de leur adreſſe à dérober, brutaux, ſans honneur, ſans parole, capables de tout faire quand on eſt libéral à leur égard, mais en meſme temps ingrats & ſans reconnoiſſance. C'eſt meſme les entretenir dans leur fierté naturelle, que de leur faire gratuitement du bien; ils en deviennent plus inſolens: On me craint, diſent-ils, on me recherche. Ainſi quelque bonne volonté qu'on ait de les obliger, on eſt contraint de leur faire valoir les petits ſervices qu'on leur rend.

La gourmandiſe & l'impudicité ſont ſur-tout les vices qui regnent le plus parmi nos Sauvages: ils ſe font une habitude des actions les plus déteſtables, avant

mesme qu'ils soient en âge de connoistre toute la honte qui y est attachée : si vous ajoustez à cela la vie errante qu'ils menent dans les forests à la poursuite des bestes farouches, vous conviendrez aisément que la raison doit estre bien abrutie dans ces gens-là, & qu'elle est bien peu capable de se soumettre au joug de l'Evangile. Mais plus ils sont éloignez du Royaume de Dieu, plus nostre zele doit-il s'animer pour les en approcher, & les y faire entrer. Persuadez que nous ne pouvons rien de nous-mesmes, nous sçavons en mesme temps que tout nous est possible avec le secours de celuy pour lequel nous travaillons. Nous avons mesme cet avantage dans les conversions que Dieu veut bien opérer par nostre ministere, que nous sommes à couvert de l'orgueil &

de tout retour que nous pourrions faire sur nous-mesmes. On ne peut attribuer ces conversions, ni aux solides raisonnemens du Missionnaire, ni à son éloquence, ni à ses autres talens qui peuvent estre utiles en d'autres païs, mais qui ne font nulle impression sur l'esprit de nos Sauvages: on n'en peut rendre la gloire qu'à celuy-là seul, qui des pierres mesmes, sçait faire, quand il luy plaist, des enfans d'Abraham.

Nos Illinois habitent un païs fort agréable. Il n'est pas néanmoins aussi enchanté que nous le représente l'Auteur de la nouvelle relation de l'Amérique Méridionale, qui a paru sous le nom de M. le Chevalier de Tonti. J'ay oüi dire à M. de Tonti luy-mesme, qu'il desavouoit cet ouvrage, & qu'il n'y reconnoissoit que

ſon nom qui eſt à la teſte.

Il faut avouer pourtant que le païs eſt très beau : de grandes rivieres qui l'arroſent, de vaſtes & épaiſſes foreſts, des prairies agréables, des collines chargées de bois fort touffus, tout cela fait une variété charmante. Quoyque ce païs ſoit plus au Sud que la Provence, l'hyver y eſt plus grand : les froids y ſont pourtant aſſez modérez. Pendant l'eſté la chaleur y eſt moins grande : l'air eſt rafraiſchi par les foreſts, & par la quantité de rivieres, de lacs, & d'étangs dont le païs eſt coupé.

La riviere des Illinois ſe décharge dans le Miſſiſſipi vers le 39. degré de latitude : elle a environ 150. lieues de longueur, & ce n'eſt gueres que vers le printemps qu'elle eſt bien navigable. Elle court au Sud-Oueſt, & vient du Nord-

Eſt ou Eſt-Nord-Eſt. Les campagnes & les prairies ſont toutes couvertes de Bœufs, de Chevreuils, de Biches, de Cerfs, & d'autres beſtes fauves. Le gibier y eſt encore en plus grande abondance : on y trouve ſur-tout quantité de Cygnes, de Grues, d'Outardes, & de Canards : les folles avoines qui croiſſent naturellement dans les campagnes, les engraiſſent de telle ſorte, qu'il en meurt très-ſouvent que la graiſſe étouffe. Les Poules d'Indes y ſont pareillement en grand nombre, & elles ſont auſſi bonnes qu'en France.

Ce pays ne ſe borne pas à la riviere des Illinois : il s'étend encore le long du Miſſiſſipi de l'un & de l'autre coſté, & a environ 200. lieues de longueur, & plus de 100. de largeur. Le Miſſiſſipi eſt un des plus beaux

fleuves du monde : une chaloupe le monta ces dernieres années jusqu'à 800. lieues : des chutes d'eau l'empeſcherent d'aller plus loin.

Sept lieues au-deſſous de l'embouchure du fleuve des Illinois, ſe trouve une grande riviere nommée le *Miſſouri*, ou plus communément *Pekitanoui*, c'eſt-à-dire, eau bourbeuſe, qui ſe décharge dans le Miſſiſſipi, du coſté de l'Oueſt : elle eſt extrémement rapide, & elle ſalit les belles eaux du Miſſiſſipi, qui coulent de là juſqu'à la mer. Elle vient du Nord-Oueſt, aſſez près des mines que les Eſpagnols ont dans le Mexique, & eſt fort commode aux François qui voyagent en ce pays là.

Environ 80. lieues au deſſous du coſté de la riviere des Illinois, c'eſt-à-dire du coſté de l'Eſt (car

le Miſſiſſipi court ordinairement du Nord au Sud) ſe décharge encore une autre belle riviere appellée *Ouabache*. Elle vient de l'Eſt-Nord-Eſt. Elle a trois bras, dont l'un va juſqu'aux Iroquois, l'autre s'étend vers la Virginie & la Caroline, & le troiſiéme juſqu'aux *Miamis*. On prétend qu'il s'y trouve des mines d'argent: ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'il y a dans ce païs-cy des mines de plomb & d'étain, & que ſi des Mineurs de profeſſion venoient creuſer cette terre, ils y trouveroient peut-eſtre des mines de cuivre & d'autre métal.

Outre ces grands fleuves qui arroſent un païs ſi étendu, il y a encore un grand nombre de petites rivieres. C'eſt ſur une de ces rivieres qu'eſt ſitué noſtre Village du coſté de l'Eſt entre le fleuve *Ouabache* & le *Pekitanoui*.

Nous

Nous sommes par le 38. degré. On voit quantité de Bœufs & d'Ours qui paissent sur les bords du fleuve *Ouabache*. La chair des jeunes Ours est un mets très délicat.

Les marais sont remplis de racines, dont quelques-unes sont excellentes, comme sont les pommes de terre, & d'autres dont il est inutile de marquer icy les noms barbares. Les arbres y sont fort hauts & fort beaux: il y en a un auquel on a donné le nom de Cedre du Liban: c'est un grand arbre fort droit, qui ne pousse ses branches qu'en haut, où elles forment une espece de couronne. Le *Copal* est un autre arbre dont il sort de la gomme, qui répand une odeur aussi agréable que celle de l'encens.

Les arbres fruitiers ne sont pas icy en grande quantité : on y

trouve des pommiers & des pruniers ſauvages, qui produiroient peut-eſtre de bons fruits s'ils eſtoient greffez; beaucoup de meuriers dont le fruit n'eſt pas ſi gros qu'en France, & differentes eſpeces de Noyers. Les Pacanes (c'eſt ainſi qu'on appelle le fruit d'un de ces Noyers) ſont de meilleur goût que nos noix de France : on nous a apporté des Peſchers du Miſſiſſipi qui viennent fort bien. Mais parmi les fruits du païs, ceux qui me paroiſſent les meilleurs, & qui ſeroient certainement eſtimez en France, ce ſont les *Piakimina*, & les *Racemina*. Ceux cy ſont longs deux fois à peu près comme le doigt, & gros environ comme le bras d'un enfant: ceux là reſſemblent aſſez aux neffles, à la reſerve que la couronne en eſt plus petite. Nous avons auſſi du raiſin, mais

il n'eſt que mediocrement bon ; c'eſt au haut des arbres qu'il faut le cueillir. Quelquefois nous avons eſté contraints d'en faire du vin, faute d'en avoir d'autre pour dire la Meſſe. Nos Sauvages ne ſont pas accouſtumez à cueillir le fruit aux arbres ; ils croyent faire mieux d'abattre les arbres meſmes : ce qui eſt cauſe qu'il n'y a preſque aucun arbre fruitier aux environs des Villages.

Il ſemble qu'un païs auſſi beau & auſſi étendu que celuy-cy, devroit eſtre ſemé de Villages bien peuplez : cependant il n'y en a que trois en comptant le noſtre, dont l'un eſt à plus de cent lieues d'icy, où il y a huit à neuf cens Sauvages, & l'autre eſt ſur le Miſſiſſipi à 25. lieues de noſtre Village. Les hommes ſont communément d'une taille haute, fort leſtes, & bons coureurs, eſ-

tant accouſtumez dès leur plus tendre jeuneſſe à courir dans les foreſts après les beſtes. Ils ne ſe couvrent qu'à la ceinture, ayant le reſte du corps tout nud: pour les femmes, elles ſe couvrent encore le ſein d'une peau de Chevreuil. Mais les uns & les autres ſont veſtus modeſtement quand ils viennent à l'Egliſe : ils s'enveloppent le corps d'une grande peau, ou bien ils s'habillent d'une robbe faite de pluſieurs peaux couſues enſemble.

Les Illinois ſont beaucoup moins barbares que les autres Sauvages : le Chriſtianiſme & le commerce des François les a peu à peu civiliſez : c'eſt ce qui ſe remarque dans noſtre Village dont les habitans ſont preſque tous Chreſtiens : c'eſt auſſi ce qui a porté pluſieurs François à s'y établir, & tout récemment

nous en avons marié trois avec des Illinoises. Ces Sauvages ne manquent pas d'esprit, ils sont naturellement curieux, & tournent une raillerie d'une maniere assez ingenieuse. La chasse & la guerre sont toute l'occupation des hommes : le reste du travail regarde les femmes & les filles : ce sont elles qui préparent la terre que l'on doit ensemencer, qui font la cuisine, qui pilent le bled, qui construisent les cabanes, & qui les portent sur leurs épaules dans les voyages. Ces cabanes se fabriquent avec des nattes faites de jonc plat, qu'elles ont l'adresse de coudre les unes aux autres de telle sorte, que la pluye ne peut y pénétrer quand elles sont neuves. Outre cela elles s'occupent à mettre en œuvre le poil de bœuf, & à en faire des jarretieres, des ceintu-

res, & des ſacs : car les bœufs ſont icy bien différens de ceux d'Europe : outre qu'ils ont une groſſe boſſe ſur le dos vers les épaules, ils ſont encore tout couverts d'une laine très-fine, qui tient lieu à nos Sauvages de celles qu'ils tireroient des moutons, s'il y en avoit dans le pays.

Les femmes ainſi occupées & humiliées par le travail, en ſont plus dociles aux véritez de l'Evangile. Il n'en eſt pas de meſme vers le bas du Miſſiſſipi, où l'oyſiveté qui regne parmi les perſonnes du ſexe, donne lieu aux plus affreux déréglemens, & les éloignent entierement de la voye du ſalut.

Il ſeroit difficile de dire quelle eſt la Religion de nos Sauvages ; elle conſiſte uniquement dans quelques ſuperſtitions dont

on amuse leur crédulité. Comme toute leur connoissance se borne à celle des Bestes, & aux besoins de la vie, c'est aussi à ces choses que se borne tout leur culte. Des Charlatans qui ont un peu plus d'esprit que les autres, s'attirent leur respect par leur habileté à les tromper. Ils leur persuadent qu'ils honorent une espece de Génie, auquel ils donnent le nom de *Manitou*; & à les entendre, c'est ce Génie qui gouverne toutes choses, & qui est le maistre de la vie & de la mort. Un Oyseau, un Beuf, un Ours; ou plustost le plumage des oyseaux, & la peau de ces bestes, voilà quel est leur *Manitou*: ils l'exposent dans leurs cabanes, & ils luy font des sacrifices de Chiens, ou d'autres animaux.

Les Guerriers portent leurs

Manitous dans une natte, & ils les invoquent ſans ceſſe pour remporter la victoire ſur leurs ennemis. Les Charlatans ont pareillement recours à leurs *Manitous* quand ils compoſent leur médecine, ou qu'ils panſent leurs malades. Ils accompagnent ces invocations de chants, de danſes, & de contorſions affreuſes, pour faire croire qu'ils ſont agitez de leurs *Manitous* ; & en meſme temps ils agitent tellement leurs malades, qu'ils leur cauſent ſouvent la mort. Dans ces diverſes agitations, le Charlatan nomme tantoſt une beſte, & tantoſt une autre : enſuite il ſe met à ſuccer la partie du corps, où le malade ſent de la douleur : après l'avoir ſuccée pendant quelque temps, il ſe leve tout à coup, & il luy jette une dent d'Ours, ou de quelque animal

qu'il tenoit cachée dans la bouche : Cher ami, s'écrie-t-il, tu as la vie, voilà ce qui te tuoit : après quoy il dit en s'applaudissant : Qui peut résister à mon *Manitou* ? N'est-ce pas luy qui est le maistre de la vie ? Si le malade vient à mourir, il a aussitost une fourberie toute preste, pour rejetter cette mort sur une autre cause, qui est survenue depuis qu'il a quitté le malade. Mais au contraire, si le malade recouvre la santé, c'est alors qu'on le considere, qu'on le regarde luy-mesme comme un *Manitou* ; & qu'après l'avoir bien payé de ses peines, on luy apporte encore tout ce qu'il y a de meilleur dans le Village pour le régaler.

L'autorité que se donnent ces sortes de Charlatans, met un grand obstacle à la conversion

des Sauvages : embraſſer le Chriſtianiſme, c'eſt s'expoſer à leurs inſultes, & à leurs violences. Il n'y a qu'un mois qu'une fille Chreſtienne en fit l'experience : elle paſſoit tenant ſon chapelet à la main devant la cabanne d'un de ces impoſteurs : celuy-cy s'imaginant que la vue d'un chapelet ſemblable avoit cauſé la mort à ſon pere, entra auſſi-toſt en fureur, prit ſon fuſil, & eſtoit ſur le point de tirer ſur cette pauvre Néophyte, ſans qu'il fut arreſté par quelques Sauvages qui ſe trouverent préſens.

Je ne vous dis pas combien de fois j'ay reçu de leur part de pareilles inſultes, ni combien de fois j'aurois expiré ſous leurs coups, ſans une protection particuliere de Dieu, qui m'a préſervé de leur fureur. Une fois entre autres, l'un d'eux m'auroit

fendu la teſte d'un coup de hache, ſi je ne m'eſtois détourné dans le temps meſme qu'il avoit le bras levé pour me frapper. Graces à Dieu noſtre Village eſt purgé de tous ces fourbes. Le ſoin que nous avons pris nous-meſmes des malades, les remedes que nous leur donnons, & qui operent la guériſon de la pluſpart, ont perdu les Charlatans de crédit & de réputation, & les ont forcez d'aller s'etablir ailleurs.

Il y en a pourtant parmi eux qui ne ſont pas tout-à-fait ſi brutaux ; on peut quelquefois les entretenir, & eſſayer de les détromper de la folle confiance qu'ils ont en leurs *Manitous* : mais il n'eſt pas ordinaire d'y réuſſir. Un entretien qu'un de nos Peres eut avec un de ces Charlatans, vous fera connoiſtre

juſqu'où va leur enteſtement à cet égard, & quelle doit être la condeſcendance d'un Miſſionnaire, pour en venir juſqu'à réfuter des opinions auſſi extravagantes que celles dont ils ſont prévenus.

Les François eſtoient venus établir un Fort ſur le fleuve *Ouabache* : ils demanderent un Miſſionnaire, & le Pere Mermet leur fut envoyé. Ce Pere crut devoir auſſi travailler à la converſion des *Maſcoutens* qui avoient fait un Village ſur les bords du meſme fleuve : c'eſt une Nation de Sauvages qui entend la langue Illinoiſe, mais qui par l'attachement extrême qu'elle a pour les ſuperſtitions de ſes Charlatans, n'eſtoit pas trop diſpoſée à écouter les inſtructions du Miſſionnaire.

Le parti que prit le P. Mer-

met, fut de confondre en leur presence un de ces Charlatans, qui adoroit le Bœuf comme son grand *Manitou*. Après l'avoir conduit insensiblement jusqu'à avoüer, que ce n'estoit point le Bœuf qu'il adoroit, mais un *Manitou* de bœuf qui est sous la terre, qui anime tous les bœufs, & qui rend la vie à ses malades; il luy demanda si les autres bestes, comme l'Ours, par exemple, que ses camarades adoroient, n'estoient pas pareillement animez par un *Manitou* qui est sous la terre : sans doute, répondit le Charlatan : mais si cela est, reprit le Missionnaire, les hommes doivent avoir aussi un *Manitou* qui les anime. Rien de plus certain, dit le Charlatan. Cela me suffit, repliqua le Missionnaire, pour vous convaincre que vous estes bien peu raisonnable : car si l'homme qui

eſt ſur la terre, eſt le maiſtre de tous les animaux, s'il les tue, s'il les mange ; il faut que le *Manitou* qui anime les hommes, ſoit auſſi le maiſtre de tous les autres *Manitous* : où eſt donc voſtre eſprit de ne pas invoquer celuy qui eſt le maiſtre de tous les autres ? Ce raiſonnement déconcerta le Charlatan ; & c'eſt tout l'effet qu'il produiſit, car ils n'en furent pas moins attachez à leurs ridicules ſuperſtitions, qu'ils l'eſtoient auparavant.

Dans ce temps-là meſme une maladie contagieuſe déſola leur Village, & enlevoit chaque jour pluſieurs Sauvages : les Charlatans n'eſtoient pas épargnez, & ils mouroient comme les autres. Le Miſſionnaire crut pouvoir s'attirer leur confiance en prenant ſoin de tant de malades : il

s'y appliqua ſans relaſche, & ſon zele penſa luy couſter pluſieurs fois la vie. Les ſervices qu'il leur rendoit, n'eſtoient payez que d'outrages ; il y en eut meſme qui en vinrent juſqu'à décocher des fleches contre luy, qui tomberent à ſes pieds, ſoit qu'elles fuſſent pouſſées par des mains trop foibles, ou que Dieu qui deſtinoit le Miſſionnaire à d'autres travaux, ait voulu le ſouſtraire pour lors à leur fureur. Le P. Mermet ne laiſſa pas de conferer le Bapteſme à quelques Sauvages qui le demanderent avec inſtance, & qui moururent peu après l'avoir reçu

Cependant les Charlatans s'éloignerent un peu du fort, pour faire un grand ſacrifice à leur *Manitou*. Ils immolerent juſqu'à 40. Chiens, qu'ils porterent au haut d'une perche en chantant,

en danſant, & en faiſant mille poſtures extravagantes. La mortalité ne ceſſoit pas pour tous ces ſacrifices. Le Chef des Charlatans s'imagina que leur *Manitou* plus foible que le *Manitou* des François eſtoit contraint de luy ceder. Dans cette perſuaſion il fit pluſieurs fois le tour du fort en criant de toutes ſes forces: » Nous ſommes morts ; douce- » ment, *Manitou* des François, » frappe doucement, ne nous tue » pas tous. Puis s'adreſſant au Miſ- » ſionnaire : Arreſte, bon Mani- » tou, fais-nous vivre, tu as la vie » & la mort dans ton coffre ; laiſſe » la mort, donne la vie. Le Miſſionnaire l'appaiſa, & luy promit de prendre encore plus de ſoin des malades qu'il n'avoit fait juſqu'alors : mais nonobſtant tous les ſoins qu'il ſe donna, il périt plus de la moitié du Village.

Pour revenir à nos Illinois, ils sont bien différens de ces Sauvages, & de ce qu'ils estoient eux-mesmes autrefois. Le Christianisme, comme je l'ay déja dit, a adouci leurs mœurs farouches, & ils se distinguent maintenant par certaines manieres douces & honnestes, qui ont porté des François à prendre de leurs filles en mariage. De plus nous trouvons en eux de la docilité, & de l'ardeur pour la pratique des vertus Chrestiennes. Voicy l'ordre que nous observons chaque jour dans cette Mission. Dès le grand matin on appelle les Cathecumenes à l'Eglise, où ils font la priere, ils écoutent une Instruction, & chantent quelques Cantiques. Quand ils sont retirez, on dit la Messe, à laquelle tous les Chrestiens assistent, les hommes placez d'un costé, & les fem-

mes de l'autre : on y fait auſſi la priere, qui eſt ſuivie d'une Inſtruction ; après quoy chacun va à ſon travail : nous nous occupons enſuite à viſiter les malades, à leur donner les remedes neceſſaires, à les inſtruire, & à conſoler ceux qui ont quelque ſujet d'affliction.

Après midy ſe fait le Catechiſme, où tout le monde ſe trouve, Chreſtiens & Catéchumenes, hommes & enfans, jeunes gens & vieillards, & où chacun ſans diſtinction de rang ny d'âge répond aux queſtions que luy fait le Miſſionnaire. Comme ces Peuples n'ont aucun livre, & que naturellement ils ſont indolens, ils auroient bien-toſt oublié les principes de la Religion, ſi on ne leur en rappelloit le ſouvenir par des Inſtructions preſque continuelles. La viſite des cabanes

nous occupe le reste de la journée.

Le soir tout le monde s'assemble encore à l'Eglise, pour y entendre une Instruction, faire la Priere, & chanter quelques Cantiques. Les Dimanches & les Festes on ajoute aux Exercices ordinaires une Instruction qui se fait après les Vespres. La ferveur avec laquelle ces bons Néophytes se rendent à l'Eglise à toutes ces heures, est admirable : ils interrompent leur travail, & accourent de fort loin pour s'y trouver au temps marqué. Ils terminent d'ordinaire la journée par des assemblées particulieres qu'ils font dans leur maison, les hommes séparément des femmes ; & là ils récitent le Chapelet à deux chœurs, & chantent bien avant dans la nuit des Cantiques. Ces Cantiques sont de

véritables Instructions qu'ils retiennent d'autant plus aisément, que les paroles sont sur des airs qu'ils sçavent, & qui leur plaisent.

Ils s'approchent souvent des Sacremens, & l'usage est parmi eux de se confesser & de communier de quinze en quinze jours. Nous avons esté obligez de fixer les jours auxquels ils pourroient se confesser, sans quoy ils ne nous laisseroient pas le loisir de vaquer à nos autres fonctions. C'est le Samedy & le Dimanche de chaque semaine que nous les entendons, & ces jours-là nous sommes accablez par la foule des Penitens. Le soin que nous prenons des malades nous attire toute leur confiance. C'est sur-tout dans ces momens que nous recueillons le fruit de nos travaux: leur docilité est parfaite alors, &

nous avons la conſolation aſſez ordinaire de les voir mourir dans une grande paix, & avec une vive eſperance d'eſtre bien toſt réunis à Dieu dans le Ciel.

Cette Miſſion doit ſon établiſſement au feu Pere Gravier. A la verité le P. Marquet fut le premier qui découvrit le Miſſiſſipi il y a environ 39. ans : mais ne ſçachant pas la Langue du païs, il ne s'y arreſta pas. Quelque temps après il y fit un ſecond voyage, dans le deſſein d'y fixer ſa demeure, & de travailler à la converſion de ces Peuples ; la mort qui nous l'enleva lorſqu'il eſtoit en chemin, laiſſa à un autre le ſoin d'executer cette entrepriſe. Ce fut le P. Dalloës qui s'en chargea : il ſçavoit la Langue des *Oumiamis*, laquelle approche aſſez de celle des Illinois : cependant il n'y fit que fort peu de ſé-

jour, dans la penſée où il eſtoit, qu'il feroit de plus grands fruits dans une autre contrée, où effectivement il finit ſa vie apoſtolique.

Ainſi c'eſt proprement le Pere Gravier qui doit eſtre regardé comme le Fondateur de la Miſſion des Illinois ; c'eſt luy qui a défriché le premier tous les principes de leur Langue, & qui les a réduits ſelon les regles de la Grammaire : nous n'avons fait que perfectionner ce qu'il a commencé avec ſuccès. Ce Miſſionnaire eut dabord beaucoup à ſouffrir des Charlatans, & ſa vie fut expoſée à de continuels dangers : mais rien ne le rebutoit, & il ſurmonta tous les obſtacles par ſa patience & par ſa douceur. Eſtant obligé de partir pour *Michillimakinac*, ſa Miſſion fut confiée au P. Bineteau & au P. Pinet.

Je travaillay quelque temps avec ces deux Missionnaires, & après leur mort je restay seul chargé de toutes les fatigues de la Mission jusqu'à l'arrivée du P. Mermet. J'estois auparavant dans le grand Village des *Peouarias*, où le P. Gravier, qui y estoit retourné pour la seconde fois, reçut une blessure qui luy causa la mort.

Nous avons perdu peu de monde cette année. Mais je regrette infiniment un de nos Instructeurs, dont la vie & la mort ont esté très édifiantes. Nous appellons icy Instructeurs, ce que dans d'autres Missions on appelle Catéchistes ; parceque ce n'est pas dans l'Eglise, mais dans les cabanes qu'ils instruisent les Catéchumenes & les nouveaux Fideles. Il y a pareillement des Instructrices pour les femmes &

pour les filles. Henry (c'eſt ainſi que ſe nommoit l'Inſtructeur dont je parle) quoyque d'une famille aſſez baſſe, s'eſtoit rendu reſpectable à tout le monde par ſa grande pieté. Il n'y avoit que ſept à huit ans qu'il demeuroit dans noſtre Village: avant que d'y venir, il n'avoit jamais vu de Miſſionnaire, & n'avoit pas meſme la premiere idée du Chriſtianiſme. Sa converſion eut quelque choſe d'aſſez ſingulier. Il fut attaqué de la petite vérole luy & toute ſa famille: cette maladie luy ravit dabord ſa femme, & quelques-uns de ſes enfans; elle rendit les autres aveugles, ou extrémement difformes: il fut luy meſme réduit à l'extrémité. Lorſqu'il croyoit n'avoir plus que quelques momens à vivre, il luy ſembla voir des Miſſionnaires qui luy rendoient

doient la vie, qui luy ouvroient la porte du Ciel, & qui le pressoient d'y entrer ; & dès ce moment il commença à se mieux porter.

A-peine fut-il en estat de marcher, qu'il vint nous trouver dans nostre Village, & nous pria instamment de luy apprendre les véritez de la Religion : à mesure que nous l'instruisions, il enseignoit à ses enfans ce qu'il avoit retenu de nos Instructions, & toute cette famille fut bien-tost disposée à recevoir le Bapteſme. Un de ses enfans, tout aveugle qu'il estoit, nous charma par les grands sentimens de pieté que nous découvrismes en luy. Dans les cruelles maladies dont il fut long-temps affligé, sa priere estoit continuelle, & il est mort depuis quelques années dans une grande innocence. Henry son pere

a passé pareillement par de rudes épreuves : une longue & fâcheuse maladie acheva de purifier sa vertu, & l'a disposé à une mort qui nous a paru précieuse aux yeux de Dieu.

Il n'y a que peu de temps que je conferay aussi le Bapteſme à une jeune Catéchumene âgée de 17. ans, qui a fort édifié nos Chreſtiens par sa fermeté, & par son attachement inviolable au Chriſtianiſme. Les exemples domeſtiques eſtoient bien capables de la séduire : fille d'un pere & d'une mere idolâtres, elle trouvoit dans sa propre famille les plus grands obſtacles aux vertus qu'elle pratiquoit. Pour l'éprouver encore davantage, il prit fantaiſie à un jeune libertin de l'épouſer : il mit tout en œuvre pour la faire conſentir à ce mariage, juſqu'à promettre qu'il ſe

feroit Chreſtien. Le pere & la mere de noſtre Catéchumene, qui avoient eſté gagnez par le jeune homme, la traitterent avec la derniere inhumanité pour ébranler ſa conſtance. Son frere en vint juſqu'à la menacer qu'il la tueroit, ſi elle s'obſtinoit à refuſer ſon conſentement. Ces menaces & ces mauvais traittemens ne firent nulle impreſſion ſur elle : toute ſa conſolation eſtoit de venir à l'Egliſe, & ſouvent elle me diſoit : La mort « dont on me menace, ne m'ef- « fraye point ; je la préfereray « volontiers au parti qu'on me « propoſe. C'eſt un ſéducteur que « ce jeune homme qu'on veut que « j'épouſe, il ne penſe nullement « à ſe convertir. Mais quand ſes « promeſſes ſeroient ſinceres, ny « luy, ny d'autres ne changeront « point la réſolution que j'ay priſe : «

„ non, mon Pere, je n'auray ja-
„ mais d'autre Epoux que JESUS-
„ CHRIST.

La perſécution qu'on continua de luy faire dans ſa famille, fut pouſſée ſi loin, qu'elle fut obligée de ſe cacher chez un de ſes parens qui eſtoit Chreſtien: là elle fut éprouvée par diverſes infirmitez, qui ne rallentirent point ſa ferveur: ce qui eſt d'autant plus ſurprenant, que la moindre adverſité eſt capable de décourager nos Sauvages. Ayant appris quelque temps après que ſa mere eſtoit en danger de perdre la vûe, par deux cataractes qui luy couvroient les yeux; cette généreuſe fille, oubliant les indignes traittemens qu'elle en avoit reçus, courut auſſi-toſt à ſon ſecours: ſa tendreſſe & ſes ſoins aſſidus attendrirent le cœur de la mere, &

la gagnerent à un point, qu'elle accompagne maintenant ſa fille à l'Egliſe, où elle ſe fait inſtruire, pour ſe diſpoſer à la grace du bapteſme qu'elle demande avec empreſſement.

Comme nos Sauvages ne vivent guéres que de la chair boucannée des animaux qu'ils tuent à la chaſſe, il y a des temps pendant l'année où tout le monde quitte le Village, & ſe diſperſe dans les foreſts pour courir après les beſtes. C'eſt un temps critique où ils ont plus beſoin que jamais de la préſence du Miſſionnaire, qui eſt obligé de les accompagner dans toutes ces courſes.

Il y a ſur-tout deux grandes Chaſſes : celle d'Eſté, qui ne dure guéres que trois ſemaines ; & celle qui ſe fait pendant l'Hyver, qui dure quatre à cinq mois.

Quoyque la chaſſe d'Eſté ſoit la plus courte, elle eſt cependant la plus pénible : elle a couſté la vie au feu Pere Bineteau : il ſuivoit les Sauvages durant les plus grandes chaleurs du mois de Juillet ; tantoſt il eſtoit en danger d'eſtre étouffé au milieu des herbes qui ſont extrêmement hautes ; tantoſt il ſouffroit cruellement de la ſoif, ne trouvant point dans les prairies toutes deſſéchées une ſeule goutte d'eau pour l'appaiſer. Le jour il eſtoit tout trempé de ſueurs, & la nuit il luy falloit prendre ſon repos ſur la terre, expoſé à la roſée, aux injures de l'air, & à pluſieurs autres miſeres dont je ne vous fais pas le détail. Ces fatigues luy cauſerent une violente maladie, qui le fit expirer entre mes bras.

Pendant l'Hyver les Sauvages

se partagent en plusieurs bandes, & cherchent les endroits où ils présument que la chasse sera plus abondante. C'est alors que nous souhaitterions pouvoir nous multiplier, afin de ne les perdre pas de vûe. Tout ce que nous pouvons faire, c'est de parcourir successivement les divers campemens où ils se trouvent, pour les entretenir dans la pieté, & leur administrer les Sacremens. Nostre Village est le seul où il soit permis à quelques Sauvages d'y demeurer pendant toutes ces courses : plusieurs y élevent des poules & des cochons, à l'exemple des François qui s'y sont établis ; & ceux-là se dispensent pour la pluspart de ces sortes de chasses. Le P. Mermet avec qui j'ay le bonheur d'estre depuis plusieurs années, reste au Village pour leur instruction : la

délicateſſe de ſa compléxion le met entierement hors d'eſtat de ſoutenir les fatigues attachées à ces longs voyages : cependant malgré ſa foible ſanté, je puis dire qu'il eſt l'ame de cette Miſſion : c'eſt ſa vertu, ſa douceur, ſes inſtructions pathétiques, & le talent ſingulier qu'il a de s'attirer le reſpect & l'amitié des Sauvages, qui ont mis noſtre Miſſion dans l'eſtat floriſſant où elle ſe trouve. Pour moy qui ſuis fait à courir ſur la neige, à manier l'aviron dans un canot, & qui ay, graces à Dieu, les forces neceſſaires pour réſiſter à de ſemblables travaux, je parcours les foreſts avec le reſte de nos Sauvages, dont le plus grand nombre paſſe une partie de l'hyver à chaſſer.

Ces courſes qu'il nous faut faire de temps en temps, ſoit à

la suite des Sauvages, soit pour d'autres raisons importantes au bien de nos Missions, sont extrêmement pénibles. Vous en jugerez vous-mesme par le détail de quelques unes que je fis ces dernieres années, lesquelles pourront vous donner une idée de la maniere dont nous voyageons en ce pays-cy. Si nos Missions ne sont pas si florissantes que d'autres par le grand nombre de conversions, du moins elles sont aimables & précieuses par les travaux & les fatigues qui en sont inséparables.

A 25. lieues d'icy se trouve le Village des *Tamarouas*. C'est une Mission qui d'abord avoit esté confiée au P. Pinet, dont Dieu benit tellement le zele & les travaux, que j'ay esté témoin moy-mesme que son Eglise ne pouvoit contenir la multitude

des Sauvages qui s'y rendoient en foule. Ce Pere eut pour ſucceſſeur M. Bergier, Preſtre du Seminaire des Miſſions Etrangeres. Ayant appris qu'il y eſtoit dangereuſement malade, je m'y tranſportay auſſi-toſt pour le ſecourir. Je demeuray huit jours entiers auprès de ce digne Eccleſiaſtique : les ſoins que je pris de luy, & les remedes que je luy donnay ſemblerent le rétablir inſenſiblement ; en telle ſorte que croyant ſe trouver mieux, & ſçachant d'ailleurs combien ma préſence eſtoit neceſſaire dans ma Miſſion, à cauſe du départ des Sauvages, il me preſſa de m'en retourner. Avant que de le quitter, je luy donnay par précaution le ſaint Viatique ; il m'inſtruiſit de l'eſtat de ſa Miſſion, en me la recommandant au cas que Dieu diſpoſaſt de luy.

Je chargeay le François qui avoit soin du malade, de nous faire avertir aussi-tost qu'il seroit en danger, & je repris le chemin de ma Mission.

Comme il n'y a que 25. lieues de l'un à l'autre Village, on ne couche qu'une fois dehors, pourvû qu'on marche bien : les repas qu'on prend en chemin, consistent en quelques épis de bled, & quelque morceau de bœuf boucanné qu'on porte avec soy : lorsque la faim presse, on allume du feu auprès de quelque ruisseau pour avoir de quoy boire, on fait griller le bled & la viande, après quoy on se couche auprés du feu, se tournant tantost d'un costé, tantost d'un autre, selon qu'on a besoin de se réchauffer.

Lorsque j'arrivay à nostre Village, presque tous les Sauvages

eſtoient partis : ils s'eſtoient diſperſez le long du Miſſiſſipi. Je me mis auſſi-toſt en chemin pour les aller joindre. A peine avois-je fait ſix lieues, que je trouvay trois cabanes, dans l'une deſquelles eſtoit un bon Vieillard fort malade. Je le confeſſay, je luy donnay quelques remedes, & je luy promis de venir le revoir, jugeant bien qu'il avoit encore pluſieurs jours à vivre.

Cinq ou ſix lieues plus loin, je trouvay un grand nombre de cabanes qui faiſoient une eſpece de Village : je m'y arreſtay quelques jours pour y faire mes fonctions accouſtumées. Dans l'abſence du Miſſionnaire, on ne manque point de s'aſſembler tous les jours dans une grande cabane ; & là on fait la Priere, on récite le Chapelet, on chante des Cantiques, quelquefois bien

avant dans la nuit : car c'eſt principalement durant l'hyver lorſque les nuits ſont longues, qu'on en paſſe une grande partie à chanter les louanges de Dieu. Nous avons ſoin de nommer quelqu'un de nos Néophytes des plus fervens & des plus reſpectez, pour préſider à ces ſortes d'aſſemblées.

J'avois déja demeuré quelque temps avec ces chers Néophytes, lorſqu'on vint m'avertir qu'à 18. lieues encore plus loin en deſcendant le Miſſiſſipi, il y avoit des malades qui avoient beſoin d'un prompt ſecours. Je m'embarquay ſur l'heure dans une pyrogue : c'eſt une eſpece de bateau fait d'un grand arbre creuſé juſqu'à quarante pieds en longueur, & qui eſt fort maſſif ; ce qui donne beaucoup de peine, quand il faut remonter la rivie-

re. Heureuſement nous n'avions qu'à la deſcendre, & comme ſa rapidité égale en cet endroit celle du Rhoſne, nous fiſmes ces 18. lieues en un ſeul jour.

Les malades n'eſtoient pas dans un danger auſſi preſſant qu'on me les avoit dépeints, & je les eus bien-toſt ſoulagez par mes remedes. Comme il y avoit là une Egliſe & un grand nombre de cabanes, j'y demeuray quelques jours pour ranimer la ferveur de mes Néophytes par de fréquentes inſtructions, & par la participation des Sacremens. Nos Sauvages ont une telle confiance au Miſſionnaire qui les gouverne, qu'ils luy découvrent avec une ouverture de cœur admirable, tout ce qui s'eſt paſſé durant ſon abſence : ainſi quand il eſt arrivé quelque deſordre, ou lorſque quelqu'un a

donné quelque occasion de scandale, le Missionnaire en estant informé, est en estat de remedier au mal, & de prévenir les suites fâcheuses qu'il pourroit avoir.

Il me fallut séparer de mes Néophytes plustost que je n'aurois voulu : ce bon Vieillard que j'avois laissé assez mal, & la maladie de M. Bergier m'inquiétoient sans cesse, & me pressoient de retourner au Village pour en apprendre des nouvelles. Je remontay donc le Missisipi, mais ce fut avec de grandes fatigues : je n'avois qu'un Sauvage avec moy, & son peu d'habileté m'obligeoit à ramer continuellement, ou à me servir de la perche. Enfin j'arrivay à temps dans la cabane de ce fervent Chrestien qui se mouroit : il se confessa pour la derniere fois, & il

reçut le ſaint Viatique avec de grands ſentimens de pieté, exhortant ſon fils & tous les aſſiſtans à vivre ſelon les maximes de l'Evangile, & à perſéverer juſqu'au dernier ſoupir dans la Foy qu'ils avoient embraſſée.

Auſſi-toſt que je fus arrivé à noſtre Village, je voulus aller voir M. Bergier, mais on s'y oppoſa, & on m'allegua pour raiſon que perſonne n'ayant apporté de ſes nouvelles, comme on l'avoit promis, ſuppoſé qu'il ſe trouvaſt plus mal, on ne pouvoit douter que ſa ſanté ne fuſt rétablie. Je me rendis à cette raiſon, mais peu de jours après j'eus un véritable regret de n'avoir pas ſuivi mon premier deſſein. Un jeune Eſclave vint ſur les deux heures après-midy nous apprendre ſa mort, & nous prier d'aller faire ſes obſéques. Je par-

tis à l'heure mesme. J'avois déja fait six lieues lorsque la nuit me prit : une grosse pluye qui survint, ne me permit pas de prendre quelques heures de repos. Je marchay donc jusqu'à la pointe du jour, que le temps s'estant un peu éclairci, j'allumay du feu pour me sécher, & je continuay ma route. J'arrivay sur le soir au Village ; Dieu m'ayant donné la force de faire ces 25. lieues en un jour & une nuit. Le lendemain dez le grand matin je dis la Messe pour le défunt, & je le mis en terre.

La mort de M. Bergier fut presque subite, à ce que me rapporta le François qui estoit auprès de luy : il la sentit venir tout à coup, & dit qu'il estoit inutile de me venir chercher, puisqu'il seroit mort avant mon arrivée. Il prit seulement le Crucifix en-

tre ſes mains, qu'il baiſa affectueuſement, & il expira. C'eſtoit un Miſſionnaire d'un vray mérite, & d'une vie très auſtere. Au commencement de ſa Miſſion il eut à ſoutenir de rudes aſſauts de la part des Charlatans, qui profitant du peu de connoiſſance qu'il avoit de la Langue des Sauvages, luy enlevoient tous les jours quelques Chreſtiens: mais dans la ſuite il ſçut ſe faire craindre à ſon tour de ces impoſteurs. Sa mort fut pour eux un ſujet de triomphe. Ils s'aſſemblerent autour de la Croix qu'il avoit plantée; & là ils invoquerent leur *Manitou*, en danſant, & en s'attribuant chacun la gloire d'avoir tué le Miſſionnaire; après quoy ils briſerent la Croix en mille pieces. C'eſt ce que j'appris quelque temps après avec douleur.

Je crus qu'un pareil attentat

ne devoit pas être impuni, c'eſt pourquoy je priay les François de ne plus faire de traite avec eux, qu'ils n'euſſent reparé l'inſulte qu'ils avoient faite à la Religion. Cette punition eut tout l'effet que je ſouhaittois : les principaux du Village vinrent deux fois de ſuite me témoigner le ſenſible regret qu'ils avoient de leur faute, & ils m'engagerent par cet aveu à aller de temps en temps les voir. Mais, il faut l'avouer, un Miſſionnaire ne fait pas grand bien auprès des Sauvages, à moins qu'il ne demeure avec eux, & qu'il ne veille continuellement à leur conduite. Sans cela ils oublient bien-toſt les inſtructions qui leur ont eſté faites, & peu à peu ils retournent à leurs anciens deſordres.

C'eſt cette connoiſſance que nous avons de l'inconſtance des

Sauvages, qui dans la ſuite nous donna beaucoup d'inquiétude ſur l'eſtat de la Miſſion des *Peouarias* : l'éloignement où nous eſtions de ce Village, le plus grand qui ſoit dans ces quartiers, nous empeſchoit d'y faire des excurſions fréquentes. D'ailleurs les mauvais traitemens qu'ils avoient faits au feu P. Gravier, avoient obligé Meſſieurs les Gouverneurs de Canada & de la Mobile, de défendre aux François de faire la traite chez eux. A la verité pluſieurs Chreſtiens de ce Village eſtoient venus ſe rendre auprès de nous ; mais il y en reſtoit beaucoup d'autres, qui n'eſtant pas ſoutenus par les inſtructions ordinaires, pouvoient chanceler dans la foy.

Enfin dans le temps que nous penſions aux moyens de rétablir cette Miſſion, nous appriſmes de

quelques François qui y avoient fait la traite secretement, que ces Sauvages estoient fort humiliez de l'abandon où on les avoit laissez ; que dans plusieurs rencontres ils avoient esté battus par leurs ennemis, faute de poudre dont ils n'estoient plus fournis par les François ; qu'ils paroissoient vivement touchez de la maniere indigne dont ils avoient traité le P. Gravier, & qu'ils demandoient avec instance un Missionnaire.

Ces nouvelles nous firent juger au P. Mermet, au P. de Ville, & à moy, qu'il falloit profiter de la disposition favorable où estoient les Peouarias pour remettre la Mission sur son ancien pied. La Providence nous en fournissoit un moyen tout naturel : il estoit necessaire que l'un de nous fist un voyage à *Michillimakinac*,

c'eſt à dire à plus de 300. lieues d'icy, pour conférer avec le P. Joſeph Mareſt mon frere ſur les affaires de nos Miſſions dont il eſt Supérieur. En faiſant ce voyage, on ne pouvoit ſe diſpenſer de paſſer par le Village des *Peouarias*; & l'on eſperoit que la préſence d'un Miſſionnaire les détermineroit à renouveller les inſtances qu'ils avoient déja faites, & les marques de repentir qu'ils avoient données.

Comme j'eſtois parfaitement connu de ces Sauvages, le Pere Mermet, & le Pere de Ville me chargerent de l'entrepriſe. Je partis donc le Vendredy de la ſemaine de Paſques de l'année 1711. Je n'eus qu'un jour à me préparer à un ſi long voyage, parceque j'eſtois preſſé par deux *Peouarias*, qui vouloient s'en retourner, & dont j'eſtois bien aiſe

d'eſtre accompagné. Quelques autres Sauvages vinrent avec nous juſqu'au Village des *Tamarouas*, où j'arrivay le ſecond jour de mon départ. J'en partis le lendemain, n'ayant ſur moy que mon Crucifix & mon Breviaire, & n'eſtant accompagné que de trois Sauvages. Deux de ces Sauvages n'eſtoient pas Chreſtiens, & le troiſiéme n'eſtoit encore que Catéchumene.

Je vous avoue, mon R. Pere, que je fus un peu embaraſſé, quand je me vis à la merci de ces trois Sauvages, ſur leſquels je ne pouvois guere compter. Je me repreſentois d'un coſté la legereté de ces ſortes de gens, que la premiere fantaiſie porteroit peut-eſtre à m'abandonner, ou que la crainte des partis ennemis mettroit en fuite à la moindre allarme. D'un autre coſté l'horreur

de nos foreſts, ces vaſtes Païs inhabitez, où je périrois infailliblement ſi j'eſtois abandonné, ſe preſentoient à mon eſprit, & m'oſtoient preſque tout courage. Mais enfin me raſſurant ſur le témoignage de ma conſcience, qui me diſoit interieurement que je ne cherchois que Dieu & ſa gloire, je m'abandonnay entierement à la Providence.

Les voyages qu'on fait en ce païs-cy ne doivent pas ſe comparer à ceux que vous faites en Europe. Vous trouvez de temps en temps des Bourgs & des Villages, des maiſons pour vous retirer, des ponts ou des batteaux pour paſſer les rivieres, des ſentiers battus qui vous conduiſent à voſtre terme, des perſonnes qui vous remettent dans le droit chemin, ſi vous vous égarez Icy rien de tout cela : nous avons marché

marché pendant douze jours sans rencontrer une seule ame. Tantost nous nous trouvions dans des prairies à perte de vue, coupées de ruisseaux & de rivieres, sans trouver aucun sentier qui nous guidast : tantost il falloit nous ouvrir un passage à travers des forests épaisses au milieu des broussailles remplies de ronces & d'épines : d'autrefois nous avions à passer des marais pleins de fange, où nous enfoncions quelquefois jusqu'à la ceinture.

Après avoir bien fatigué pendant le jour, il nous falloit prendre le repos de la nuit sur l'herbe ou sur quelques feuillages, exposez au vent, à la pluye, & aux injures de l'air : heureux encore quand on se trouve auprès de quelque ruisseau : autrement, quelque alteré qu'on soit, la nuit se passe sans pouvoir éteindre sa

ſoif. On allume du feu, & quand on a tué quelque beſte en chemin faiſant, on en fait griller des morceaux qu'on mange avec quelques épis de bled d'Inde ſi l'on en a.

Outre ces incommoditez communes à tous ceux qui voyagent dans ces deſerts, nous avons eu celle de bien jeuſner pendant tout noſtre voyage. Ce n'eſt pas que nous ne trouvaſſions quantité de Chevreuils, de Cerfs, & ſur-tout de Bœufs; mais nos Sauvages n'en pouvoient tuer aucun. Ce qu'ils avoient ouï dire la veille de noſtre départ que le païs eſtoit infeſté de partis ennemis, les avoit empeſchez de prendre leurs fuſils, de peur d'eſtre découverts par le bruit des coups qu'ils tireroient, ou d'en eſtre embaraſſez, s'il leur falloit prendre la fuite: ainſi ils ne ſe ſer-

voient que de leurs fleches ; & les Bœufs qu'ils dardoient, s'enfuyoient avec la fleche dont ils eſtoient percez, & alloient mourir fort loin de nous.

Du reſte ces pauvres gens avoient grand ſoin de moy ; ils me portoient ſur leurs épaules, lorſqu'il falloit paſſer quelque ruiſſeau ; & quand il y avoit de profondes rivieres à traverſer, ils ramaſſoient pluſieurs morceaux de bois ſec qu'ils lioient enſemble, & me faiſant aſſeoir ſur cette eſpece de bateau, ils ſe mettoient à la nage, & me pouſſoient devant eux juſqu'à l'autre bord.

Ce n'eſtoit pas ſans raiſon qu'ils craignoient quelque parti de Guerriers : il n'y auroit point eu de quartier pour eux ; ou ils auroient eu la teſte caſſée, ou bien on les auroit fait priſon-

niers, pour les bruſler enſuite à petit feu, ou les jetter dans la chaudiere. Rien de plus affreux que les guerres de nos Sauvages. Ce ne ſont d'ordinaire que des partis de vingt, de trente, ou de quarante hommes. Quelquefois ces partis ne ſont que de ſix ou ſept perſonnes, & ce ſont les plus redoutables. Comme ils font conſiſter toute leur habileté à ſurprendre l'ennemi, le petit nombre facilite le ſoin qu'ils ont de ſe cacher, pour faire plus ſeurement le coup qu'ils méditent. Car nos Guerriers ne ſe piquent point d'attaquer l'ennemi de front, & lorſqu'il eſt ſur ſes gardes: il faut pour cela qu'ils ſoient dix contre un; encore dans ces occaſions-là, chacun ſe défend-il d'avancer le premier. Leur méthode eſt de ſuivre leurs ennemis à la piſte, & d'en tuer

quelqu'un lorsqu'il est endormi ; ou bien de se mettre en embuscade aux environs des Villages, de casser la teste au premier qui sort, & de lui enlever la chevelure pour s'en faire un trophée parmi ses Compatriotes. Et voicy comme la chose se pratique.

Aussi-tost qu'un de ces Guerriers a tué son ennemi, il tire son couteau, il luy cerne la teste, & il en arrache la peau avec les cheveux, qu'il porte en triomphe dans son Village : il suspend durant plusieurs jours cette chevelure au haut de sa cabane, & alors tous ceux du Village viennent le féliciter de sa valeur, & luy apportent des presens pour luy témoigner la part qu'ils prennent à sa victoire. Quelquefois ils se contentent de faire des prisonniers ; mais aussi-tost ils leur lient les mains, & ils les font

courir devant eux à toutes jambes, dans la crainte qu'ils ont d'eſtre pourſuivis, comme il arrive quelquefois, par les compagnons de ceux qu'ils emmenent. Le ſort de ces priſonniers eſt bien triſte, car ſouvent on les bruſle à petit feu, & d'autrefois on les met dans la chaudiere pour en faire un feſtin à tous les Guerriers.

Dès le premier jour de noſtre départ, nous trouvaſmes des traces d'un parti de ces Guerriers. J'admiray combien la vue de nos Sauvages eſt perçante ; ils me montroient ſur l'herbe leurs veſtiges, ils diſtinguoient où ils s'eſtoient aſſis, où ils avoient marché, combien ils eſtoient ; & moy j'avois beau regarder fixement, je n'y pouvois pas découvrir la plus legere trace. Ce fut un grand bonheur pour moy que

la peur ne les saisit pas à ce moment, ils m'auroient laissé tout seul au milieu des bois. Mais peu après moy-mesme je leur donnay, sans y penser, une rude allarme. Une enflure que j'avois aux pieds me faisoit marcher lentement, & ils m'avoient tant soit peu devancé, sans que j'y fisse attention : je m'apperçus tout à coup que j'estois seul, & vous pouvez juger quel fut mon embarras. Je me mis aussi-tost à les appeller, mais ils ne me firent aucune réponse : je criay plus fort ; & eux ne doutant pas que je ne fusse aux prises avec un parti de Guerriers, se déchargeoient déja de leurs paquets pour courir plus viste : je redoublois mes cris, & leur frayeur augmentoit de plus en plus : les deux Sauvages Idolâtres commençoient déja à prendre la fuite ; mais le

Catéchumene ayant honte de m'abandonner, s'approcha tant foit peu pour examiner de quoy il s'agiſſoit : quand il ſe fut apperçu qu'il n'y avoit rien à craindre, il fit ſigne à ſes camarades ; puis en m'abordant : Vous nous avez bien fait peur, me dit-il d'une voix tremblante: mes compagnons s'enfuyoient déja, mais pour moy j'eſtois réſolu à mourir avec vous, pluſtoſt que de vous abandonner. Cet incident m'apprit à ſuivre de près mes compagnons de voyage, & de leur coſté ils furent plus attentifs à ne pas s'éloigner de moy.

Cependant le mal que j'avois aux pieds devenoit plus conſidérable : dès le commencement du voyage je m'y eſtois fait quelques empoules que je négligeay, me perſuadant qu'à force de marcher je m'endurcirois à la fati-

gue. Comme la crainte de trouver des partis ennemis nous faisoit faire de longues traittes, que nous passions la nuit au milieu des brossailles & des halliers, afin que l'ennemi ne pust approcher de nous sans se faire entendre, que d'ailleurs nous n'osions allumer de feu de peur d'estre découverts, ces fatigues me mirent dans un triste estat; je ne marchois plus que sur des playes, ce qui toucha tellement les Sauvages qui m'accompagnoient, qu'ils prirent la résolution de me porter tour à tour: ils me rendirent ce service deux jours de suite: mais ayant gagné la riviere des Illinois, & n'estant plus qu'à 25. lieues des *Peouarias*, j'engageay un de mes Sauvages à prendre les devants, pour donner avis aux François de mon arrivée, & de la fascheuse situation où je me

trouvois. Je ne laiſſay pas d'avancer encore un peu pendant deux jours, me traiſnant comme je pouvois, & eſtant porté de temps en temps par les deux Sauvages qui eſtoient reſtez avec moy.

Le troiſiéme jour je vis arriver ſur le midy pluſieurs François qui m'amenoient un canot avec des rafraiſchiſſemens ; ils furent étonnez de voir combien j'eſtois languiſſant : c'eſtoit l'effet de la longue abſtinence que j'avois faite, & de la douleur que j'avois reſſentie en marchant. Ils m'embarquerent dans leur canot ; & comme je n'avois point d'autre incommodité, le repos, & les bons traitemens qu'ils me firent, m'eurent bien-toſt rétabli. Je ne laiſſay pas d'eſtre encore plus de dix jours ſans pouvoir me ſoutenir ſur les pieds.

D'un autre costé je fus fort consolé des démarches que firent les *Peouarias*; tous les Chefs du Village vinrent me saluer, en me témoignant la joye qu'ils avoient de me revoir, & me conjurant d'oublier leurs fautes passées, & de venir demeurer avec eux. Je répondis à ces marques d'amitié par des témoignages réciproques de tendresse, & je leur promis de fixer mon séjour au milieu d'eux, aussi-tost que j'aurois terminé les affaires qui m'appelloient à *Michillimakinac*.

Après avoir demeuré 15. jours dans le Village des *Peouarias*, & m'estre un peu rétabli par les soins qu'on prit de moy, je songeay à continuer ma route. J'avois esperé que les François, qui devoient s'en retourner vers ce temps-là, me meneroient avec eux jusqu'à mon terme : mais

comme il n'eſtoit point encore tombé de pluye, il ne leur fut pas poſſible de ſortir de la riviere. Ainſi je pris le parti d'aller à la riviere de Saint Joſeph dans la Miſſion des *Pouteautamis*, qui eſt gouvernée par le P. Chardon. En neuf jours de temps je fis ce ſecond voyage, qui eſt de 70. lieues, & je le fis partie ſur la riviere, laquelle eſt pleine de courans, partie en coupant par les terres. Dieu me conſerva d'une façon toute particuliere dans ce voyage. Un parti de Guerriers ennemis des Illinois, vint fondre ſur des Chaſſeurs à une portée de fuſil du chemin que je tenois: ils tuerent l'un d'eux, & en emmenerent un autre dans le Village, qu'ils mirent dans la chaudiere, & dont ils firent un feſtin de guerre.

Comme j'approchois du Villa-

ge des *Pouteautamis*, le Seigneur voulut bien me dédommager de toutes mes peines par une de ces avantures imprévues, qu'il ménage quelquefois pour la consolation de ses serviteurs. Des Sauvages qui ensemençoient leurs terres, m'ayant apperçu de loin, allerent avertir le P. Chardon de mon arrivée. Le Pere vint aussi tost au-devant de moy suivi d'un autre Jesuite. Quelle agréable surprise, quand je vis mon frere qui se jettoit à mon cou pour m'embrasser! Il y avoit quinze ans que nous nous estions séparez l'un de l'autre, sans espérance de nous revoir jamais. Il est vray que j'estois parti pour le joindre, mais ce n'estoit qu'à *Michillimakinac* que devoit se faire nostre entrevue, & non pas à plus de cent lieues en-de-çà. Dieu luy avoit inspiré sans dou-

te le deſſein de faire en ce temps-là ſa viſite dans la Miſſion de S. Joſeph, afin de me faire oublier en un moment toutes mes fatigues paſſées. Nous beniſmes l'un & l'autre la divine Miſericorde, qui nous faiſoit venir de lieux ſi éloignez, pour nous donner une conſolation, qui ſe ſent beaucoup mieux qu'elle ne s'exprime. Le P. Chardon participa à la joye de cette heureuſe rencontre, & nous fit tous les bons traittemens que nous pouvions attendre de ſa charité.

Après avoir demeuré huit jours dans la Miſſion de ſaint Joſeph, je m'embarquay avec mon frere dans ſon canot, pour nous rendre enſemble à *Michillimakinac*. Ce voyage me fut fort agréable, non ſeulement parceque j'avois le plaiſir d'eſtre avec un frere qui m'eſt extrêmement

cher, mais encore parcequ'il me procuroit le moyen de profiter plus long-tems de ses entretiens, & de ses exemples.

Il y a plus de 100. lieues de la Mission de S. Joseph à *Michillimakinac*. On va tout le long du lac de *Michigan*, que dans les Cartes on nomme sans aucun fondement, *le Lac des Illinois*, puisqu'il n'y a point d'Illinois qui demeure aux environs. Le mauvais temps nous arresta 17. jours dans ce voyage, qu'on fait quelquefois en moins de huit jours.

Michillimakinac est situé entre deux grands lacs, dans lesquels se déchargent d'autres lacs, & plusieurs rivieres. C'est ce qui fait que ce Village est l'abord ordinaire des François, des Sauvages, & de presque toutes les Pelteries du pays. Il s'en faut bien que le terroir y soit aussi

bon que chez nos Illinois. On n'y vit que de poiſſon durant la plus grande partie de l'année. Les eaux qui en font l'agrément pendant l'Eſté, en rendent le ſéjour bien triſte & bien ennuyeux durant l'Hyver. La terre y eſt couverte de neiges depuis la Touſſaint juſqu'au mois de May.

Le génie de ces Sauvages ſe ſent du climat ſous lequel ils vivent : il eſt âpre & indocile : la Religion n'y prend pas d'auſſi fortes racines qu'on le ſouhaiteroit, & il n'y a que quelques ames qui ſe donnent de temps en temps veritablement à Dieu, qui conſolent le Miſſionnaire de toutes ſes peines. Pour moy j'admirois la patience avec laquelle mon frere ſupportoit leurs défauts, ſa douceur à l'épreuve de leurs caprices & de leur groſ-

siereté, son assiduité à les voir, à les instruire, à ranimer leur indolence pour les exercices de la Religion, son zele & sa charité capable d'embraser leurs cœurs, s'ils eussent esté moins durs & plus traitables : & je me disois à moy-mesme, que le succez n'est pas toujours la récompense des travaux des hommes Apostoliques, ni la mesure de leur merite.

Ayant terminé toutes nos affaires pendant environ deux mois que je demeuray avec mon frere, il fallut nous séparer. Comme c'estoit Dieu qui ordonnoit cette séparation, il sçut en corriger toute l'amertume. J'allay rejoindre le P. Chardon avec qui je demeuray quinze jours. C'est un Missionnaire plein de zele, & qui a un rare talent pour apprendre les Langues : il sçait

preſque toutes celles des Sauvages qui ſont ſur les lacs ; il a meſme appris aſſez d'Illinois pour ſe faire entendre, quoyqu'il n'ait vû de ces Sauvages qu'en paſſant, lorſqu'ils viennent dans ſon Village ; car les Pouteautamis & les Illinois vivent en bonne intelligence, & ſe rendent viſite de temps en temps. Leurs mœurs ſont pourtant bien différentes ; ceux-là ſont brutaux & groſſiers ; ceux-cy au contraire ſont doux & affables.

Après avoir pris congé du Miſſionnaire, nous montaſmes la riviere de S. Joſeph pour aller faire un portage à 30. lieues de ſon embouchure. Voicy ce que nous appellons faire portage. Les canots dont on ſe ſert pour naviger en ce pays-cy, n'eſtant que d'écorce, ſont fort legers, bien qu'ils portent autant qu'une

chaloupe. Quand le canot nous a portez long-temps sur l'eau, nous le portons à notre tour sur la terre, pour aller gagner une autre riviere : & c'est ce que nous fismes en cet endroit. Nous transportasmes d'abord tout ce qui estoit dans le canot vers la source de la riviere des Illinois, qu'on appelle *Huakiki :* ensuite nous y portasmes nostre canot, & après l'avoir chargé, nous nous y embarquasmes pour continuer nostre route. Nous ne fusmes que deux jours à faire ce portage, qui est long d'une lieue & demie. Des pluyes abondantes qui vinrent en cette saison, enflerent nos petites rivieres, & nous délivrerent des courans que nous appréhendions. Enfin nous apperçusmes nostre agréable pays ; les Bœufs sauvages, & les troupeaux de Cerfs se prome-

noient ſur le bord de la riviere ; & du canot on en tiroit de temps en temps quelques-uns qui ſervoient à nos repas.

A quelques lieues du Village des *Peouarias*, pluſieurs de ces Sauvages vinrent au devant de moy, pour me faire eſcorte, & pour me défendre des partis de Guerriers qui courent dans les foreſts : & quand j'approchay du Village, ils y dépeſcherent l'un d'eux pour donner avis de mon arrivée. La pluſpart monterent dans le Fort qui eſt placé ſur un rocher au bord de la riviere. Lorſque j'entray dans le Village, ils firent une décharge générale de leurs mouſquets en ſigne de réjoüiſſance : la joye eſtoit peinte effectivement ſur tous les viſages, & c'eſtoit à qui la feroit éclater en ma préſence. Je fus invité, avec les François

& les Chefs Illinois, à un festin que nous donnerent les plus distinguez des *Peouarias*. Ce fut-là qu'un de leurs principaux Chefs me parlant au nom de la Nation, me témoigna la vive douleur qu'ils ressentoient de la maniere indigne avec laquelle ils avoient traitté le P. Gravier, & il me conjura de l'oublier, d'avoir pitié d'eux, & de leurs enfans, & de leur ouvrir la porte du Ciel qu'ils s'estoient fermez à eux-mesmes.

Pour moy je rendois graces à Dieu au fond du cœur, de voir l'accompliſſement de ce que je souhaittois avec le plus d'ardeur : je leur répondis en peu de mots, que j'estois touché de leur repentir ; que je les regardois toujours comme mes enfans ; & qu'après avoir fait un tour à ma Mission, je viendrois

fixer ma demeure au milieu d'eux, pour les aider par mes inſtructions à rentrer dans la voye du ſalut, dont ils s'eſtoient peut-eſtre écartez. A ces mots il s'éleva un grand cri de joye, & chacun à l'envi me témoigna ſa reconnoiſſance. Pendant deux jours que je demeuray dans ce Village, je dis la Meſſe en public, & je fis toutes les fonctions de Miſſionnaire.

Ce fut vers la fin d'Aouſt que je m'embarquay pour retourner à ma Miſſion des *Caſcaskias*, éloignée de 150. lieues du Village des *Peouarias*. Dez le premier jour de noſtre départ, nous trouvaſmes un canot de *Scioux* crevé en quelques endroits, qui alloit à la dérive, & nous apperçuſmes un campement de Guerriers, où nous jugeaſmes à l'œil qu'il y avoit bien cent perſonnes. Nous

fusmes justement effrayez, & nous estions sur le point de rebrousser chemin vers le Village que nous quittions, dont nous n'estions encore éloignez que de dix lieues.

Ces *Scioux* sont les plus cruels de tous les Sauvages ; nous estions perdus, si nous fussions tombez entre leurs mains. Ils sont grands guerriers, mais c'est principalement sur l'eau qu'ils sont redoutables. Ils n'ont que de petits canots d'écorce faits en forme de gondole, & guéres plus larges que le corps d'un homme, où ils ne peuvent tenir que deux, ou trois tout au plus. Ils rament à genoux, maniant l'aviron tantost d'un costé, tantost d'un autre, c'est-à-dire, donnant trois ou quatre coups d'aviron du costé droit, & puis autant du costé gauche, mais avec

tant de dexterité & de viteſſe, que leurs canots ſemblent voler ſur l'eau. Après avoir examiné toutes choſes avec attention, nous jugeaſmes que ces Sauvages avoient fait leur coup, & ſe retiroient : nous nous tinſmes cependant ſur nos gardes, & nous marchaſmes plus lentement, pour ne point les rencontrer. Mais quand nous euſmes une fois gagné le Miſſiſſipi, nous allaſmes à force de rames. Enfin le 10. de Septembre j'arrivay à ma chere Miſſion en parfaite ſanté, après cinq mois d'abſence.

Je ne vous dis pas la joye que nous euſmes tous de nous revoir, vous jugez aſſez combien elle fut grande de part & d'autre. Mais quand il fut queſtion de tenir la parole que j'avois donnée aux *Peouarias* d'aller demeurer avec eux, les François

&

& les Sauvages s'y oppoſerent, apparemment parcequ'ils eſtoient accouſtumez à mes manieres, & qu'ils ne ſe plaiſoient point au changement. Ce fut donc le P. de Ville qui y fut envoyé en ma place. Ce Pere qui eſtoit depuis peu de temps avec nous, fait voir maintenant par ſon zele, par le talent qu'il a de gagner les Sauvages, & par le progrez qu'il fait parmi eux, que Dieu le deſtinoit à cette Miſſion, ne m'en ayant pas jugé digne.

Quand je fus de retour à ma Miſſion, je benis Dieu des faveurs dont il l'avoit comblée pendant mon abſence. Il y eut cette année-là une recolte abondante de froment & de bled ſauvage. Outre la beauté du lieu, nous avons encore des ſalines dans le voiſinage, qui nous ſont

d'une grande utilité. On vient de nous amener des Vaches qui nous rendront les meſmes ſervices pour le labour, que les Bœufs rendent en France. On s'eſt efforcé d'apprivoiſer les Bœufs ſauvages, mais on n'a jamais pu y réüſſir. Les mines de plomb & d'étain ne ſont pas loin d'icy : on en trouveroit peut-eſtre de plus conſidérables, comme je l'ay dit plus haut, ſi quelque perſonne intelligente s'employoit à les découvrir. Nous ne ſommes qu'à 30. lieuës du *Miſſouri*, ou *Pekitanoui*. C'eſt une grande riviere qui ſe jette dans le Miſſiſſipi, & l'on prétend qu'elle vient encore de plus loin que ce fleuve. C'eſt au haut de cette riviere que ſont les meilleures mines des Eſpagnols. Enfin nous ſommes aſſez près de la riviere *Ouabache*, qui pareillement ſe décharge au deſ-

sous de nous dans le Missisipi. On peut facilement par le moyen de cette riviere commercer avec les *Miamis*, & avec une infinité d'autres Nations plus éloignées; car elle s'étend jusqu'au païs des Iroquois.

Tous ces avantages favorisent extrêmement le dessein qu'ont quelques François de s'établir dans nostre Village. De vous dire si ces sortes d'établissemens doivent contribuer au bien de la Religion, c'est sur quoy il ne m'est pas facile de m'expliquer. Que les François qui viendront parmi nous, ressemblent à ceux que j'y ay vu autrefois, qui édifioient nos Néophytes par leur pieté, & par la régularité de leurs mœurs, rien ne sera plus consolant pour nous, ny plus utile au progrès de l'Evangile. Mais si par malheur quelques-uns d'eux ve-

noient à faire profeſſion de libertinage, & peut-eſtre d'irreligion, comme il eſt à craindre, ce ſeroit fait de noſtre Miſſion : leur pernicieux exemple feroit plus d'impreſſion ſur l'eſprit des Sauvages que tout ce que nous pourrions dire pour les préſerver des meſmes déreglemens: ils ne manqueroient pas de nous reprocher, comme ils l'ont déja fait en quelque endroit, que nous abuſons de la facilité qu'ils ont à nous croire ; que les loix du Chriſtianiſme ne ſont pas auſſi ſeveres que nous l'enſeignons ; qu'il n'eſt pas croyable que des perſonnes éclairées, comme ſont les François, & élevées dans le ſein de la Religion, vouluſſent courir à leur perte, & ſe précipiter dans l'enfer, s'il eſtoit vray que telle & telle action meritaſt un chaſtiment ſi terrible. Tous

les raisonnemens que le Missionnaire pourroit opposer à cette impression du mauvais exemple, n'auroient nulle force sur l'esprit d'un peuple qui n'est gueres touché que de ce qui frappe les sens. Ainsi, mon Reverend Pere, aidez-moy à prier le Seigneur qu'il rende mes appréhensions vaines, & qu'il continue à répandre ses bénédictions sur mes foibles travaux. Je me recommande à vos saints Sacrifices, & suis avec beaucoup de respect,

MON REVEREND PERE,

Vostre très-humble & très-obéïssant serviteur en N. S.
P. GABRIEL MAREST, Missionnaire de la Compagnie de JESUS.

LETTRE
DU
PERE ANTOINE SEPP,
Missionnaire de la Compagnie de JESUS,

Au Pere GUILLAUME STINGLHAIM, *Provincial de la mesme Compagnie dans la Province de la haute Allemagne.*

MON REVEREND PERE,

La paix de Notre-Seigneur.

La Mission du Paraguay, une des plus florissantes que nous

ayons dans le nouveau Monde, mérite certainement vostre attention, & celle de toutes les personnes qui s'interessent à la propagation de la Foy. La grace que Dieu m'a faite de m'y consacrer depuis plusieurs années, me met en estat de vous en donner des connoissances qui vous apprendront les qualitez que doivent avoir ceux qui vous pressent de les envoyer partager avec nous les travaux de la vie Apostolique. Au reste je ne vous entretiendray icy que de ce qui me regarde, laissant aux autres Missionnaires le soin d'informer leurs amis qui sont en Europe, de ce qui se passe dans les nouvelles Missions qui leur sont confiées.

Il y a peu d'années qu'on avoit pris le dessein de porter la Foy chez des Peuples infideles, qu'on

appelle icy *Tſcharos*. Ils ſont preſque auſſi feroces que les bêtes parmi leſquelles ils vivent, ils vont quaſi tout nuds, & ils n'ont gueres de l'homme que la figure. Il ne faudroit point d'autre preuve de leur barbarie que la bizarre couſtume qu'ils obſervent à la mort de leurs Proches: quand quelqu'un vient à mourir, chacun de ſes parens doit ſe couper l'extremité des doigts de la main, ou meſme un doigt tout entier, pour mieux témoigner ſa douleur: s'il arrive qu'il meure aſſez de perſonnes, pour que leurs mains ſoient tout-à-fait mutilées, ils vont aux pieds dont ils ſe font pareillement couper les doigts, à meſure que la mort leur enleve quelque parent.

On ſongea donc à civiliſer ces Barbares, & à leur annoncer l'Evangile. On jetta les yeux

pour cela ſur deux Miſſionnaires pleins de zele & de courage, ſçavoir, le P. Antoine Bohm qui eſt mort depuis quelque temps de la mort des Saints, & le P. Hypolite Doctili Italien. L'un & l'autre ont acquis un grand uſage de traitter avec les Indiens, par le grand nombre des Nations du Paraguay qu'ils ont converties à la Foy.

Un de ces Indiens nommé *Moreyra*, qui eſtoit fort accrédité parmi ſes Compatriotes, & qui entendoit aſſez bien la langue Eſpagnole, s'offrit aux Miſſionnaires pour leur ſervir d'Interprete. L'offre fut acceptée avec joye : c'eſtoit un impoſteur qui abuſoit de la confiance des deux hommes Apoſtoliques, & qui loin d'entrer dans leurs vûes, ne cherchoit qu'à ruiner leur projet, & à rendre odieux le

nom Chreſtien. Lorſque les Peres expliquoient à ces Infideles les veritez de la Religion, le perfide Trucheman au lieu d'interpréter leurs paroles dans la langue du pays, les avertiſſoit de ſe précautionner contre la tyrannie des Eſpagnols, & leur faiſoit entendre que ces nouveaux venus ne penſoient qu'à les attirer peu à peu vers leurs Peuplades, afin de les livrer enſuite aux ennemis de la Nation, & de les jetter dans un cruel eſclavage.

Il n'en fallut pas davantage pour irriter tous les eſprits contre les Miſſionnaires : on prenoit déja des meſures pour les maſſacrer. Le P. Bohm euſt eſté ſacrifié le premier à leur fureur, ſi un Néophyte qui l'accompagnoit, n'euſt arreſté le bras d'un de ces Barbares qu'il avoit déja levé, pour luy décharger un

coup de maſſue ſur la teſte. Des diſpoſitions ſi éloignées du Chriſtianiſme firent juger aux deux Miſſionnaires qu'il n'eſtoit pas encore temps de travailler à la converſion de ces Peuples ; & ils ſe retirerent pénétrez de douleur d'avoir eu ſi peu de ſuccez dans leur entrepriſe.

Peu de jours après leur départ, le meſme Moreyra qui avoit fait échoüer par ſes artifices le projet des Miſſionnaires, parut dans ma Peuplade, qui n'eſt pas éloignée des terres habitées par ceux de ſa Nation. La penſée me vint de gagner cette ame endurcie depuis longtemps dans toute ſorte de crimes, & dont l'averſion pour le Chriſtianiſme ſembloit eſtre inſurmontable. Je l'engageay peu à peu par des démonſtrations d'amitié à venir dans ma caba-

ne : je l'y reçus avec tendreſſe, je luy donnay de l'herbe* du Paraguay, & je luy fis d'autres petits preſens que je ſçavois devoir luy eſtre agreables.

Ces marques d'affection l'apprivoiſerent inſenſiblement ; attiré par mes careſſes, & par mes liberalitez, il vint toutes les ſemaines me rendre quelques viſites : il m'amena meſme ſon fils. Quand je crus l'avoir gagné tout-à fait, je luy repreſentay fortement le déplorable eſtat dans lequel il vivoit ; je luy fis ſentir qu'eſtant dans un âge avancé il devoit bien-toſt paroiſtre au Tribunal du ſouverain Juge, & qu'il devoit s'attendre à des ſupplices éternels, ſi continuant à fermer les yeux à la lumiere qui l'avoit tant de fois éclairé, il perſévéroit dans ſon infidelité. Je l'embraſſay en meſme temps,

* Cette herbe eſt de meſme uſage que le Thé.

& je le conjuray d'avoir pitié de luy meſme. Je m'apperçus qu'il s'attendriſſoit, & auſſi-toſt je le mis luy & ſon fils entre les mains de quelques Néophytes pour le retenir dans la Peuplade. Il eſt maintenant entierement changé : il ſe rend exactement à l'Egliſe avec les autres Fideles : quoyqu'il ait ſoixante ans, il ne fait nulle difficulté de s'aſſeoir au milieu des enfans ; de faire le ſigne de la Croix, & d'apprendre comme eux le Catéchiſme : il récite le roſaire avec les Néophytes ; enfin c'eſt ſincérement qu'il eſt converti, & il y a lieu de croire que ſon exemple produira auſſi la converſion de ſes compatriotes : ſa femme l'a déja ſuivi, avec dix familles de la meſme Nation qui demandent le bapteſme, & qui demeurent dans ma Peuplade pour ſe faire inſtruire.

Le fils de Moreyra touché de la grace que Dieu luy avoit faite de l'appeller au Chriſtianiſme, ne ſongea plus qu'à procurer le meſme bonheur à ceux qui luy eſtoient le plus chers. Il alla luy-meſme chercher ſa femme, & l'amena à la Peuplade. Elle a un frere marié dans le meſme pays, qui a voulu l'y accompagner, & il me preſſe maintenant de le mettre au rang des Chreſtiens.

Quelques jours après ſon arrivée, la femme de ce dernier ſe preſenta à moy preſque demi morte de laſſitude, & de la longue abſtinence qu'elle avoit gardée. » Il y a long-temps, me dit-» elle en m'abordant, que je deſire » d'embraſſer le Chriſtianiſme : » quand je me ſuis vûe abandon-» née de mon mari, je n'ay plus » penſé qu'à executer mon deſ-» ſein : j'ay donc pris le parti de

venir le joindre : mais j'ay eu le « malheur de plaire à de jeunes « Indiens, qui se doutant de ma « résolution, ne me perdoient pas « de vûe, & cherchoient à me re- « tenir malgré moy, pour me fai- « re enfin consentir à leurs pas- « sions brutales. Je me suis échap « pée pendant la nuit, & lorsque « je me croyois fort éloignée « d'eux, je les ay apperçus dez la « pointe du jour qui me poursui- « voient. J'avois beau courir, ils « estoient sur le point de m'attein- « dre. Dans l'extrémité où je me « trouvois, je me suis jettée dans « un marais qui estoit tout pro- « che : j'y ay demeuré tout le jour « enfoncée dans la boue jusqu'au « col. La crainte que j'avois d'es- « tre découverte, me jettoit dans « de continuelles allarmes, & ne « me laissoit pas la liberté de faire « attention à ce que je souffrois «

„ dans un lieu ſi incommode. En-
„ fin j'ay crû qu'à la faveur de la
„ nuit je pouvois ſortir de mon
„ marais, & continuer ma route
„ en toute ſureté. Le Seigneur
„ qui m'a protegée dans cette fâ-
„ cheuſe conjoncture, & à qui je
„ dois ma délivrance, a guidé mes
„ pas vers vous, & je ſens que vo-
„ ſtre preſence me fait oublier
„ toutes mes fatigues : aidez-moy,
„ mon Pere, dans le deſſein que
„ j'ay d'entrer dans la voye du
„ ſalut : c'eſt l'unique choſe après
„ laquelle je ſoupire, & c'eſt auſſi
„ la ſeule qui ait pû vous porter à
„ venir demeurer au milieu de
„ nous.

Un ſi grand courage dans une perſonne du ſexe, a quelque choſe de bien extraordinaire. Je ne jugeay pas qu'elle euſt beſoin d'autre épreuve pour me convaincre de la ſincerité de ſes diſ-

poſitions : c'eſt pourquoy auſſitoſt qu'elle fut inſtruite, je luy adminiſtray le ſaint Bapteſme. La ferveur de ſa pieté répond parfaitement à la fermeté qu'elle a fait paroiſtre, pour rompre les liens qui l'auroient attachée pour toujours à l'Idolâtrie.

Je joüiſſois de la douceur que gouſte un Miſſionnaire à retirer des ames égarées du chemin de la perdition, lorſque je reçus ordre de mes Superieurs de me rendre à Noſtre Dame de Foy : c'eſt une des Peuplades les plus nombreuſes & les plus étendues qui ſoient dans le Paraguay : elle eſt ſituée aux bords du fleuve Parana. Le P. Ferdinand de Orga qui gouvernoit cette Egliſe, n'eſtoit plus en eſtat de remplir ſes fonctions, ſoit à cauſe de ſon grand âge qui paſſoit 80. ans, ſoit à cauſe de pluſieurs in-

firmitez qui eſtoient le fruit de ſes longs travaux.

Ce bon Vieillard me témoigna l'excez de ſa joye par l'abondance des larmes qu'il répandit en m'embraſſant. En effet jamais cette Chreſtienté n'eut plus beſoin d'eſtre ſecourue que dans le temps que j'y arrivay. La peſte qui eſtoit répandue dans tout le Paraguay, ſe faiſoit déja ſentir dans la Peuplade, & elle y fit en peu de temps de plus grands ravages que par tout ailleurs.

Cette maladie commençoit d'abord par de petites puſtules qui couvroient tout le corps de ceux qui en eſtoient frappez : enſuite elle ſaiſiſſoit le gozier, & portoit un feu dévorant dans les entrailles, qui deſſechant l'humide radical, affoibliſſoit l'eſtomac, & cauſoit un dégoût

univerſel : ce qui eſtoit ſuivi de la pourriture des inteſtins, & d'un flux de ſang continuel. Les enfans meſmes qui eſtoient encore dans le ſein de leur mere, n'eſtoient pas épargnez. Pluſieurs de ces enfans naiſſoient avant le terme ordinaire : mon attention eſtoit de les baptiſer auſſi toſt, car ils mouroient tous le meſme jour qu'ils eſtoient nez.

Comme il me falloit pourvoir aux beſoins du corps & de l'ame de tant de malades & de mourans, il ne m'euſt pas eſté poſſible de viſiter chaque jour toutes les maiſons de la Peuplade : ainſi afin d'eſtre plus à portée de les ſecourir, je pris le parti de les raſſembler tous dans un meſme lieu. Je choiſis pour cela un baſtiment fort vaſte où ſe fabriquoit la tuile, dont je fis une

eſpece d'Hoſpital : j'y fis tranſporter dans leurs hamacs tous ceux qui reſſentoient les premieres atteintes du mal contagieux : je plaçay les hommes d'un coſté, & les femmes de l'autre : je pratiquay auſſi un lieu ſeparé pour celles qui eſtoient enceintes : & on m'avertiſſoit auſſi-toſt que quelque enfant venoit au monde, afin de le baptiſer ſur le champ.

Mon premier ſoin eſtoit d'abord d'adminiſtrer les Sacremens à chaque malade, & de le diſpoſer à une ſainte mort. Enſuite je leur donnois les remedes que je croyois pouvoir les guérir, & qui effectivement en ont tiré pluſieurs des portes de la mort. J'appris à quelques Indiens la maniere dont ils devoient s'y prendre pour ſaigner. Le premier couteau, ou quelque

autre outil ſemblable qui leur tomboit ſous la main, leur ſervoit de lancette ; & en peu de temps ils ouvrirent la veine à plus de mille perſonnes. Je parcourois pluſieurs fois le jour chaque hamac, ſoit pour porter des boüillons aux malades, ſoit pour leur faire boire de l'eau de limon, afin de rafraiſchir leurs entrailles. Comme la malignité de la contagion ſe jettoit preſque toujours ſur leurs yeux ou ſur leurs oreilles, en ſorte qu'ils eſtoient en danger de demeurer ſourds ou aveugles le reſte de leur vie ; je faiſois une autre tournée ſuivi d'un Indien qui leur ouvroit les yeux, tandis qu'à la faveur d'un long tuyau j'y ſoufflois du ſucre candi en poudre ; ou bien je leur mettois dans l'oreille de petites boules de coton imbibées de vinaigre.

Telles furent pendant près de trois mois mes occupations de chaque jour, qui me laiſſoient à peine le temps de prendre un morceau à la haſte, & de réciter mon Office.

Ces remedes que Dieu m'inſpira de leur donner, eurent tout le ſuccez que je pouvois ſouhaitter : ils rendirent la ſanté à un grand nombre de ces pauvres gens, qui eſtant dépourvûs, comme ils le ſont, de tout ſecours humain, n'auroient jamais pû réſiſter ſans moy à la violence du mal. J'attribue auſſi la guériſon ſubite de pluſieurs à une protection ſenſible de la ſainte Vierge, qu'ils invoquoient lorſqu'ils eſtoient ſur le point de rendre le dernier ſoupir. J'avois dreſſé un Autel au milieu de la Salle, & j'y avois poſé ſa Statue, au pied de laquelle j'ay mis un

morceau de la Statue miraculeuse de Nostre Dame d'Oëtingen, qui m'a esté donné par Messieurs les Chanoines de cette Ville, lorsque je partis de Baviere pour la Mission du Paraguay.

Le temps ne me permet pas d'entrer dans le détail de toutes les faveurs qu'elle répand sur nos Indiens : les moins crédules parmi eux en sont tellement frappez, qu'ils la reclament dans tous leurs besoins ; & ce n'est pas en vain qu'ils ont recours à cette Mere de Misericorde : nous avons encore éprouvé tout récemment l'effet de ses bontez. La peste ayant cessé d'affliger nos Néophytes, s'estoit répandue dans les campagnes : le blé qui estoit déja en fleur, se trouva tout corrompu par l'infection de l'air : on ne doutoit plus que la disette

ne devinſt univerſelle, & que la famine ne fiſt perir ceux que les maladies contagieuſes avoient épargnez.

Dans l'extrême conſternation où l'on eſtoit, il me vint dans l'eſprit de faire une Proceſſion generale, & de porter la Statue de la ſainte Vierge dans toutes les campagnes. Cette Proceſſion ſe fit avec un grand ordre, tous les habitans de la Peuplade, juſqu'aux plus petits enfans, y aſſiſterent, & jamais ils ne donnerent des marques plus veritables de leur pieté. La confiance que nous avions eue en la Mere de Dieu ne fut pas vaine : les campagnes prirent auſſi-toſt une face nouvelle, & la recolte fut des plus abondantes, en ſorte meſme que nous fuſmes en eſtat d'aſſiſter les Peuplades voiſines, que la ſterilité faiſoit beaucoup ſouffrir. Je

Je me croyois à la fin de toutes mes fatigues, & je commençois à respirer, lorsque je me sentis attaqué à mon tour d'une maladie qui me fit croire que je touchois à ma derniere heure : je tombay tout à coup dans une foiblesse extrême, accompagnée d'un dégoust général de toutes choses. On jugea que le repos & le changement d'air pourroient me rétablir : ainsi je quittay le climat sec & brusslant où j'estois, pour me rendre sur les bords du fleuve Vruguay, où l'air est beaucoup plus doux & plus temperé. Mon départ coûta bien des larmes à ces pauvres Indiens, qui me regardoient comme leur liberateur : je n'avois pas moins de peine à me separer d'eux ; mais dans l'estat de langueur où je me trouvois, ma présence leur estoit absolu-

ment inutile. Ainſi je me traiſnay comme je pus juſqu'à la Peuplade de S. François Xavier, où à peine eus-je demeuré quelques jours, que je ſentis mes forces revenir peu à peu, & que ma ſanté fut bien-toſt rétablie.

Le Seigneur en me rendant la vie, lorſque je me croyois à la fin de ma courſe, me deſtinoit à d'autres travaux. La Peuplade de S. Michel, la plus grande qui ſoit dans le Paraguay, eſtoit devenue ſi nombreuſe, qu'un Miſſionnaire ne pouvoit plus ſuffire à l'inſtruction de tant de Peuples : l'Egliſe, quoyque fort vaſte, ne pouvoit plus les contenir, & les campagnes capables de culture ne rapportoient que la moitié des grains neceſſaires pour leur ſubſiſtance. C'eſt ce qui fit prendre la réſolution de partager la Peuplade, & d'en ti-

rer de quoy établir ailleurs une Colonie.

On me chargea de l'execution de cette entrepriſe, dont je comprenois toute la difficulté. Il s'agiſſoit de conduire quatre à cinq mille perſonnes dans une raſe campagne, d'y baſtir des cabanes pour les loger, & de défricher des terres incultes pour en tirer de quoy les nourrir. Je ſçavois d'ailleurs combien les Indiens ſont attachez au lieu de leur naiſſance, & l'averſion extrême qu'ils ont pour toute ſorte de travail. Les autres difficultez que je prévoyois ne me paroiſſoient pas moins grandes.

Neanmoins regardant l'ordre de mes Superieurs comme me venant de Dieu meſme, plus j'avois ſujet de me défier de mes propres forces, plus je m'appuyay ſur le ſecours du Ciel; &

à l'inſtant toutes mes repugnances s'évanoüirent. J'aſſemblay donc les principaux Indiens qu'on appelle Caziques, (ce ſont les Chefs des premieres familles qui ont dans leur dépendance quarante, cinquante, & quelquefois cent Indiens, dont ils ſont abſolument les maiſtres.) Je leur repréſentay la neceſſité où l'on eſtoit de diviſer leur Peuplade, à cauſe de la multitude exceſſive de ſes habitans; qu'ils devoient faire un ſacrifice à Dieu de l'inclination qu'ils avoient à demeurer dans une terre qui leur eſtoit ſi chere; que je ne leur demandois rien que je n'euſſe pratiqué moy-meſme, puiſque j'avois quitté ma patrie, mes parens, & mes amis, pour venir demeurer parmi eux, & leur enſeigner le chemin du Ciel; qu'au reſte ils pouvoient comp-

ter que je ne les abandonnerois pas ; qu'ils me verroient marcher à leur teſte, & partager avec eux leurs plus rudes travaux.

Ces paroles que je prononçay d'une maniere tendre, firent une telle impreſſion ſur leurs eſprits, qu'à l'inſtant 21. Caziques, & 750. familles ſe joignirent à moy, & s'engagerent de me ſuivre par tout où je voudrois les conduire. Ils renouvellerent leurs promeſſes à l'arrivée du R. P. Provincial : *Pay guacu*, s'écrierent-ils en leur langue, *aguy yebete yebi yebi oro eniche angandebe*. C'eſt-à-dire, grand Pere, (ils appellent ainſi le P. Provincial) nous vous remercions de la viſite que vous voulez bien nous rendre, nous irons volontiers où vous ſouhaittez.

Il n'y a que Dieu qui ait pû mettre dans le cœur des ces In-

diens une diſpoſition ſi prompte à l'accompliſſement de noſtre deſſein. Dez lors je jugeay favorablement du ſuccez, & je ne ſongeay plus qu'à me mettre en chemin pour chercher un lieu propre à fonder la nouvelle Colonie. Les principaux Caziques m'accompagnerent à cheval : nous marchaſmes toute la journée vers l'Orient, & enfin nous découvriſmes ſur le ſoir un vaſte terrain environné de collines & de bois fort touffus. Au haut de ces collines nous trouvaſmes quatre ſources extrêmement claires, dont les eaux ſerpentoient lentement dans les campagnes, & deſcendoient dans le fond de la vallée, où elles formoient une petite riviere aſſez agréable. Les rivieres ſont neceſſaires dans une habitation d'Indiens, parceque ces Peuples

estant d'un tempérament fort chaud, ont besoin de se baigner plusieurs fois le jour. J'ay mesme esté surpris de voir, que lorsqu'ils ont trop mangé, le bain estoit l'unique remede qui les guérissoit de leur indigestion.

Nous entrasmes ensuite dans les bois où nous fismes lever quantité de Cerfs & d'autres bestes fauves. La situation d'un lieu si commode nous détermina à y établir nostre Peuplade. Le lendemain qui estoit la Feste de l'Exaltation Sainte Croix, nous montasmes au plus haut de la colline, & j'y plantay une Croix fort élevée pour prendre possession de cette terre au Nom de JESUS-CHRIST. Tous nos Indiens l'adorerent en se prosternant, après quoy ils chanterent le *Te Deum* en action de graces.

Je portay aussi-tost à la Peupla-

de de Saint Michel l'agréable nouvelle de la découverte que nous venions de faire. Tous les Indiens deſtinez à peupler la nouvelle Colonie, ſe diſpoſerent au départ, & firent proviſion des outils qu'ils purent trouver, ſoit pour couper les bois, ſoit pour mettre les terres en eſtat d'eſtre cultivées : ils conduiſirent auſſi un grand nombre de Bœufs propres au labour. Je ne jugeay pas à propos que leurs femmes & leurs enfans les ſuiviſſent, juſqu'à ce que la Peuplade commençaſt à ſe former, & que la terre euſt porté de quoy fournir à leur ſubſiſtance.

Les Caziques commencerent dabord par faire le partage des terres que devoit poſſeder chaque famille. Enſuite ils ſemerent quantité de coton : cette plante vient fort bien dans les campa-

gnes du Paraguay ; la ſemence en eſt noire & de la groſſeur d'un pois : l'arbre croiſt en forme de buiſſon ; il porte dès la premiere année : il faut le tailler chaque année comme on taille la vigne en Europe. La fleur paroiſt vers le mois de Decembre ou de Janvier : elle reſſemble aſſez à une tulippe jaune : au bout de trois jours elle ſe fanne & ſe détache. Un bouton lui ſuccede qui meurit peu à peu : il s'ouvre vers le mois de Fevrier, & il en ſort un floccon de laine fort blanche. C'eſt de cette laine que les Indiens font leurs veſtemens. Les Miſſionnaires apporterent autrefois du chanvre d'Eſpagne ; il croiſtroit dans ce païs auſſi facilement que croiſt le coton : mais l'indolence des femmes Indiennes ne peut s'accommoder de toutes les façons qu'il faut donner au chan-

vre pour le mettre en eſtat d'eſtre filé : le travail leur en parut trop difficile, & elles l'abandonnerent pour ſe borner à la toile de coton, qu'elles font avec moins de peine.

Auſſi-toſt qu'on eut appris dans les autres Peuplades que nous travaillions à fonder une nouvelle Colonie, chacune à l'envi voulut nous aider. Les unes nous envoyerent des Bœufs ; d'autres nous amenerent des Chevaux ; quelques autres nous apporterent du blé d'Inde, des pois, & des féves pour enſemencer les terres. Ce ſecours venu ſi à propos, encouragea nos Indiens. Ils partagerent entre eux les travaux : une partie fut deſtinée à labourer la terre, & à y ſemer les grains ; l'autre partie à couper des arbres pour la conſtruction de l'Egliſe & des mai-

sons. Avant toutes choses je choisis le lieu où devoit se construire l'Eglise & la maison du Missionnaire : De là je tiray des lignes paralleles qui devoient estre autant de rues où l'on devoit bastir les maisons de chaque famille, en sorte que l'Eglise estoit comme le centre de la Peuplade où aboutissoient toutes les rues. Selon ce plan le Missionnaire se trouve logé au milieu de ses Néophytes, & par-là il est plus à portée de veiller à leur conduite, & de leur rendre tous les services propres de son ministere.

Pendant que mes Indiens estoient occupez à bastir la nouvelle Peuplade, je fis une découverte qui nous sera dans la suite d'une grande utilité. Ayant apperçu une pierre extraordinairement dure, qu'on appelle icy *Itacura*, parcequ'elle est semée

de plusieurs taches noires, je la jettay dans un feu très-ardent, & je trouvay que ces grains ou ces taches qui couvroient la pierre, se détachant de toute la masse par la violence du feu, se changeoient en du fer aussi bon que celuy qu'on trouve dans les mines d'Europe.

Cette découverte me fit d'autant plus de plaisir, que nous estions obligez de faire venir d'Espagne tous les outils dont on a besoin. Mais il n'y avoit pas moyen d'en fournir un si grand peuple : aussi un Indien se croyoit-il fort riche lorsqu'il avoit une faux, une hache, ou un autre instrument de cette nature. Lorsque j'arrivay au Paraguay, la plus part de ces pauvres gens coupoient leurs blés avec des costes de vache qui leur tenoient lieu de faulx : un roseau

d'une espece particuliere qu'ils fendoient par le milieu, leur servoit de couteau : ils employoient des épines pour coudre leurs vestemens. Telle estoit leur pauvreté, qui me rend encore plus précieuse l'heureuse découverte que je viens de faire.

En mesme temps que je remerciois le Seigneur de ce nouveau secours qu'il m'envoyoit, je benissois sa Providence d'avoir dépourvû le Paraguay de toutes les choses capables d'exciter l'avidité des Etrangers. Si l'on trouvoit dans le Paraguay des mines d'or ou d'argent, comme on en trouve en d'autres Pays, il se peupleroit bien-tost d'Européans qui forceroient nos Indiens à foüiller dans les entrailles de la terre, pour en tirer le précieux métal après lequel ils soupirent : il arriveroit de-là que pour se

ſouſtraire à une ſi dure ſervitude, les Indiens prendroient la fuite, & chercheroient un aſile dans les plus épaiſſes foreſts : en ſorte que n'eſtant plus réunis dans des Peuplades, comme ils le ſont maintenant, il ne ſeroit pas poſſible aux Miſſionnaires de travailler à leur converſion, ny de les inſtruire des veritez du Chriſtianiſme.

Il y avoit près d'un an qu'on eſtoit occupé à former la nouvelle Peuplade : l'Egliſe & les maiſons eſtoient déja conſtruites, & la moiſſon ſurpaſſoit nos eſpérances. Je crus qu'il eſtoit temps d'y tranſporter les femmes & les enfans que j'avois retenu juſqu'alors dans la Peuplade de S. Michel. C'eſtoit un touchant ſpectacle de voir cette multitude d'Indiennes marcher dans les campagnes chargées de

leurs enfans qu'elles portoient ſur leurs épaules, & des autres uſtenciles propres du ménage qu'elles tenoient dans leurs mains. Auſſi-toſt qu'elles furent arrivées, on les logea dans la maiſon qui leur eſtoit deſtinée, où elles oublierent bien-toſt leurs anciennes habitations, & les fatigues qu'elles avoient eſſuyées pour ſe tranſporter dans cette nouvelle terre.

Il ne s'agiſſoit plus que de donner une forme de gouvernement à cette Colonie naiſſante : on fit donc le choix de ceux qui avoient le plus d'autorité & d'expérience pour adminiſtrer la Juſtice : d'autres eurent les Charges de la Milice pour défendre le pays des excurſions que les peuples du Breſil font de temps en temps ſur ces terres : on oc-

cupa le reſte du peuple aux Arts méchaniques.

Il n'eſt pas concevable juſqu'où va l'induſtrie des Indiens pour tous les ouvrages des mains: il leur ſuffit de voir un ouvrage d'Europe pour en faire un ſemblable, & ils l'imitent ſi parfaitement, qu'il eſt difficile de décider lequel des deux a eſté fait dans le Paraguay. J'ay parmi mes Néophytes un nommé *Païca*, qui fait toute ſorte d'inſtrumens de muſique, & qui les touche avec une dexterité admirable. Le même grave ſur l'airain après l'avoir poli, fait des Spheres aſtronomiques, des Orgues d'une invention nouvelle, & une infinité d'autres ouvrages de cette nature. Il y en a parmi nos Indiennes qui avec des laines de diverſes couleurs font des tapis

qui égalent en beauté ceux de Turquie.

Mais c'est sur-tout pour la musique qu'ils ont un génie particulier : il n'y a point d'instrument, quel qu'il soit, qu'ils n'apprennent à toucher en très-peu de temps, & ils le font avec une délicatesse qu'on admireroit dans les plus habiles maistres. Il y a dans ma nouvelle Colonie un enfant de 12. ans, qui jouë sans broncher sur sa harpe les airs les plus difficiles, & qui demandent le plus d'étude & d'usage. Cette inclination que nos Indiens ont pour la musique, a porté les Missionnaires à les entretenir dans ce gousst : c'est pour cela que le Service divin est toujours accompagné du son de quelques instrumens ; & l'expérience a fait connoistre que rien

n'aidoit davantage à leur inſpirer du recueillement, & de la dévotion.

Ce qu'on aura de la peine à comprendre, c'eſt que ces peuples ayant un génie ſi rare pour tous les ouvrages qui ſe font de la main, n'ayent cependant nul eſprit pour comprendre ce qui eſt tant ſoit peu dégagé de la matiere, & qui ne frappe pas les ſens. Leur ſtupidité pour les choſes de la Religion eſt telle, que les premiers Miſſionnaires douterent quelque temps, s'ils avoient aſſez de raiſon pour eſtre admis aux Sacremens : ils propoſerent leurs doutes au Concile de Lima, qui après avoir meurement examiné les raiſons qu'on apportoit pour & contre, décida pourtant qu'ils n'eſtoient pas tellement dépour-

vûs d'intelligence, qu'on duſt leur refuſer les Sacremens de l'Egliſe. Cela ſeul doit vous faire juger combien il en couſte aux Miſſionnaires pour former au Chriſtianiſme un peuple auſſi groſſier que celuy-là. Graces à Dieu mes Néophytes ſont bien inſtruits, mais je n'ay pû y réuſſir qu'en rebattant ſans ceſſe les meſmes veritez, & qu'en les faiſant entrer dans leurs eſprits par des comparaiſons ſenſibles qui ſont à leur portée.

Voilà, mon Reverend Pere, quelles ont eſté mes principales occupations depuis quelques années. Priez le Seigneur qu'il me donne les forces neceſſaires pour ſoutenir les travaux auſquels il a plû à ſa bonté de me deſtiner. Sur-tout je vous conjure de vous ſouvenir à l'Autel de ce petit

troupeau, auſſi bien que du Paſteur à qui il eſt confié. Je ſuis avec beaucoup de reſpect,

MON REVEREND PERE,

Voſtre très-humble & très-obéïſſant ſerviteur en N. S.
P. ANTOINE SEPP, Miſſionnaire de la Compagnie de JESUS.

FIN.

TABLE
DES MATIERES.

LEttre du P. Bouchet à M. Cochet de Saint-Vallier, Preſident des Requeſtes du Palais.

Conſpiration des Gentils contre la Religion Chreſtienne, page 3
Prétextes qu'ils prennent pour perſécuter les Chreſtiens, 5. 6. & ſuiv.
Mauvais traittemens faits aux Catéchiſtes, & aux Chreſtiens, 14
Empriſonnement du P. Bouchet, & de pluſieurs Néophytes, 17. & ſuiv.
Conſtance des Néophytes, 20. & ſuiv.
Occupations du Miſſionnaire dans la priſon, 36. & ſuiv.
Menaces que luy font les Brames & les Rajas, 41. & ſuiv.
Tourmens ſoufferts par les Catéchiſtes, 50
Le Miſſionnaire conduit au lieu du ſupplice, 51
Catéchiſtes tourmentez de nouveau en ſa preſence, 52. & ſuiv.
Il eſt menacé de ſemblables tourmens, 56
Artifices des Brames, 57. & ſuiv.
Le Miſſionnaire eſt empriſonné de nouveau, 60

Imagination ridicule d'un Gentil, par rapport à la transmigration des ames, 66
Prisonniers délivrez, & comment, 69. & suiv.

Relation en forme de Journal de la découverte des Isles Palaos, ou nouvelles Philippines.

Départ de Manille, 76
Découverte de Sonsorol, l'une des Isles Palaos, 77
Caractere des Peuples qui l'habitent, 78, 79.
Débarquement du P. Duberon & du P. Cortil dans l'Isle, 84
Vaisseau emporté par les courans, 85
Découverte de l'Isle de Panloq,
Caractere des Insulaires, 86. & suiv.
Retour du Vaisseau à Manile. Missionnaires restez dans l'Isle de Sonsorol, 90

Lettre du P. Taillandier au P. Willard.

Description de l'Isle Tenerife, & de la Montagne qui porte son nom, 94
Maniere dont se vendange la Malvoisie, 96
Thé de Saint-Domingue, semblable au Thé de la Chine, 99
Route de Saint-Domingue à la Vera Crus, 100. & suiv.
Description de l'Isle de Cuba, 100
Description du Port & de la Ville de la Havanne, 101, 102
Cap de Catoche, d'où il a pris ce nom, 103

Tempeſte furieuſe, 106
Deſcription de la Vera Crus, 108. & ſuiv.
Route par terre de la Vera Crus juſqu'à la Ville de Mexico, 109. & ſuiv.
Deſcription de la Ville appellée *Puebla de los Angeles*, 115
Deſcription de la Ville de *Mexico*, 117, & ſuiv.
Route par terre de *Mexico* à *Acapulco*,

Arbriſſeaux appellez cierges épineux, 123
Deſcription d'Acapulco, 128
Voyage par Mer d'Acapulco aux Iſles Marianes, & de là aux Philippines, 130. & ſuiv.
Deſcription de ces Iſles, & du Détroit de Manile, 136. & ſuiv.
Quand & par qui elles furent découvertes, 142
Plaiſante imagination des Indiens, 143
Deſcription de la Ville de Manile, 145
Voyage par Mer ſur un Navire More, de Manile au Royaume de Queda, 149. & ſuiv.
Ce qui arriva durant cette navigation, 152. & ſuiv.
Ceremonies ſuperſtitieuſes des Mores, 153. & ſuiv.
Deſcription de la Ville & du Royaume de Queda, 162
Martyre d'un Pilote François, 166
Diverſes obſervations faites dans le cours de ce Voyage, 173. & ſuiv.

Lettre du P. Dentrecolles au P.

Procureur des Missions de la Chine & des Indes.

Persécution soufferte par les nouveaux Fideles, 182
Leur ferveur & leur pieté, 183
Protection de Dieu à l'égard des Néophytes, 185. & suiv.
Retraites spirituelles faites par les Néophytes, 189
Methode qu'on observe pendant les huit jours de retraite, 190. & suiv.
Fruits de ces sortes de retraites, 199. & suiv.
Zele des Néophytes pour la conversion des Infideles, 205. & suiv.
Stérilité générale causée par la secheresse, 209
Le premier Mandarin vient dans l'Eglise des Chrestiens pour demander de la pluye, 213
Pluye accordée aux prieres des Chrestiens, 215. & suiv.
Edit du premier Mandarin en faveur des Chrestiens, 219
Autre Edit d'un grand Madarin en faveur du Christianisme, 225

Lettre du P. Jacquemin au P. Procureur des Missions des Indes & de la Chine.

Origine de l'Isle de Tson-ming, 235
Description de cette Isle 237. & suiv.
Fruits qui y croissent, 248. & suiv.

Adresse

Adreſſe des Cuiſiniers Chinois, 150
Diverſes ſortes de poiſſons dont ſe nourriſſent les Inſulaires, 253. & ſuiv.
En quoy conſiſte le revenu de l'Iſle, 259
Maniere de cultiver le ris, 260
Recolte du coton, & la maniere de le préparer, 262. & ſuiv.
Eſpece de terre dont on tire du ſel, 265
La maniere de tirer ce ſel de la terre, 267
Grand commerce de l'Iſle, 271
Monnoye qui eſt en uſage dans l'Iſle, 273
Gouvernement de l'Iſle, 275
Premier Ordre des Mandarins, 276
Quel eſt l'employ des Mandarins d'Armes, 277
En quoy conſiſte l'autorité des Mandarins de Lettres, 278. & ſuiv.
Cérémonie de demander de la pluye, 281
Second Ordre qui eſt des Nobles, 283
Troiſiéme Ordre qui eſt des Lettrez, 284
Dernier Ordre qui eſt du Peuple, 285
Sa docilité, & ſa politeſſe, 286. & ſuiv.
Caractere de ces Inſulaires, 240
Forme de Societé qui eſt en uſage parmi eux, pour rétablir les affaires d'un ami ruiné, 295

Lettre du P. Gabriel au P. Germon.

Caractere des Illinois, & la difficulté de les convertir, 304. & ſuiv.
Deſcription de leur pays, 308. & ſuiv.
Fruits du pays, 313. & ſuiv.
Occupations de ces Sauvages, 318

Crédit de leurs Charlatans, leurs fourberies, 319. & suiv.
Extravagance de leurs superstitions, & de leurs sacrifices, 325. & suiv.
Etablissement des François parmi les Illinois, 329
Exercices de la Mission, 330. & suiv.
Conversion extraordinaire, & sainte mort d'un Sauvage, 336
Fermeté d'une Catéchumene, 338
Chasses des Sauvages, 341
Divers voyages du Missionnaire ; & de quelle maniere ils se font, 347, 360. & suiv.
Sainte mort d'un Ecclesiastique Missionnaire, 353
Guerre des Sauvages, & de quelle maniere elle se fait, 364
Dangers & fatigues du P. Marest dans un long voyage, 367. & suiv.
Erreur dans les Cartes Geographiques, touchant le Lac appellé des Illinois, 375
Description de *Michillimakinac*, 376
Caractere des Sauvages qui habitent ce pays, 377
Caractere des Sauvages appellez *Scioux*, 383

Lettre du P. Antoine Sepp au P. Guillaume Stinglhaim.

Bizarre coustume d'une Nation du Paraguay. Sa barbarie, 392
Danger que courent les Missionnaires par la perfidie d'un de ces Barbares, 394

Converſion admirable de ce Barbare, 396
Courage extraordinaire d'une Indienne qui demandoit le bapteſme, 398, 399
Travaux du P. Sepp dans un temps de peſte, 402. & ſuiv.
Protection de la ſainte Vierge à l'égard des Néophytes, 407
Etabliſſement d'une nouvelle Colonie d'Indiens, 411
Deſcription du lieu où la nouvelle Peuplade fut formée, 413. & ſuiv.
Découverte d'une mine de fer, 419
Pauvreté extrême de ces Indiens, 420. & ſuiv.
Induſtrie des Indiens pour toute ſorte d'ouvrages de l'Art, 424
Leur inclination, & leur génie pour la muſique, 425
Leur ſtupidité pour les choſes de la Religion, 426. & ſuiv.

Fin de la Table.

De l'Imprimerie de J. QUILLAU.

Fautes à corriger.

PAge 14. lig. 6. de nouvelle force, *lisez* de nouvelles forces.
Pag. 52. lig. 17. disois, *lis.* disoient.
Pag. 75. lig. 4. des Isles de Palaos, *lis.* des Isles Palaos.
Pag. 77. lig. 1. rerivasmes, *lis.* reviramesmes.
Pag. 159. lig. 22. Lancari, *lis.* Lancavi.

HEcclMis
231783
Author ..... L'
Title Lettres édifiantes et curieuses. Vol.11.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU